

Georges Rodenbach au Progrès un polémiste à Bruxelles (1886-1887)

Édition de Joël Goffin



Cette œuvre de Georges Rodenbach identifiée par Joël Goffin
est libre de restrictions de droits d'auteur connues.

Auteur-éditeur responsable : Joël Goffin, rue Bayard 14 à Braine-l'Alleud (B) – 17 septembre 2017

**Source : KBR (Bibliothèque royale de Bruxelles) – Salle des Périodiques
*choix d'articles***

*Avec la précieuse collaboration de Patrice Izquierdo Prieto
pour la retranscription en textes et la recherche de notes historiques*

Le Progrès

Le Progrès (1886-1887) : revue politique, industrielle et artistique dominicale. En 1887, il devint bihebdomadaire (paraissant le mercredi et le samedi) et à partir du 16 janvier 1887 se transforma en journal politique, industriel et artistique paraissant le jeudi et le dimanche. Il portait en manchette ses deux devises : « Il n'y a d'habile que ce qui est honnête. Il faut être de son pays avant d'être de son parti. »

Le Progrès, organe du parti indépendant, eut comme collaborateurs de nombreuses personnalités, à peu près oubliées aujourd'hui, à l'exception notable du général Brialmont¹.

Parmi les collaborateurs artistiques, on citera des noms plus connus comme Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Octave Maus (fondateur du *Groupe des XX*) et bien sûr Georges Rodenbach lui-même.

¹ Henri-Alexis Brialmont (1821-1903) : militaire, architecte et personnalité politique. Surnommé le « Vauban belge ». Concepteur des places fortifiées d'Anvers et de Liège qui ralentirent l'avancée allemande en 1914.

Georges Rodenbach, secrétaire de rédaction au *Progrès* (1886-1887)²

Extrait d'un article de Paul Aron : *Emile Verhaeren, collaborateur du Progrès (1886-1887)*³

Le journal *Le Progrès*, auquel je consacre cette étude, est le moins connu. La seule collection accessible est en effet celle de la Bibliothèque royale. La version papier du périodique a été égarée⁴. C'est tout récemment que le microfilm du périodique a pu être identifié sous la cote : *Mic Perm 546*. *Le Progrès* a paru du 25 avril 1886 (n°1) au 28 juillet 1887 (n°60). La collection comprend quelques lacunes pour l'année 1887 (nos 5, 13, 33, 58) et quelques clichés sont illisibles. [...]

Le Progrès, organe de l'Association constitutionnelle et conservatrice de Bruxelles

Sans se présenter directement comme un journal de parti, *Le Progrès* a été fondé en vue de soutenir l'Association constitutionnelle et conservatrice de Bruxelles. Parmi ses collaborateurs politiques, il faut citer le baron Auguste Lahure (1835-1891), chef d'État-major de l'armée belge⁵, le comte Adrien d'Oultremont (1843-1907), député catholique, Jules Émile Desiré de Borchgrave (1850-1927), avocat, homme d'affaires et député, Frédéric Ninauve, avocat bruxellois, Léon [de] Somzée (1837-1901), ingénieur, industriel et député de Bruxelles⁶, Alfred Journez (1864-1928), docteur en droit et député libéral de Liège (1898-1900 et 1914-1919), les généraux Henri-Alexis Brialmont (1821-1903), inspecteur général du Génie et des Fortifications et Jacmart, sur lequel je reviendrai. Dans le paysage politique de l'époque, la réunion de ces notables peut surprendre, parce qu'ils se recrutent autant dans les rangs libéraux que catholiques. C'est là cependant le résultat d'une volonté concertée.

Dès son premier éditorial, qui sert de programme, *Le Progrès* prend acte du résultat des élections de juin 1884⁷, qui ont vu la nette victoire du parti catholique et, pour la première fois depuis 1830, la constitution d'un gouvernement catholique homogène. Tenant compte de cette victoire, mais également de la réalité sociologique bruxelloise, largement dominée par les idées libérales, ces notables veulent tendre la main aux vaincus en tenant compte des réalités sociales du moment. L'éditorial estime que l'opposition entre cléricaux et libéraux devrait être dépassée. Il souhaite l'élargissement du droit de suffrage, la séparation de l'Église et de l'État, le développement de l'éducation populaire et l'apaisement des luttes scolaires. Sur le plan économique, il opte pour un programme libéral, avec un développement de l'industrie, et une grande méfiance à l'égard des interventions de l'État. Mais ajoute-t-il « les réformes de nature à améliorer le sort des classes laborieuses nous inspirent les plus vives sympathies ». Il soutient l'autonomie communale, en particulier pour Bruxelles. En résumé, sous la devise arborée par le journal, « Il faut être de son pays avant d'être de son parti », ces catholiques encore plus modérés que le premier ministre Auguste Beernaert souhaitent des améliorations dans la législation sociale et un service militaire

2 Titre choisi par l'auteur éditeur.

3 Référence électronique : Paul Aron, « Émile Verhaeren, collaborateur du *Progrès* (1886-1887) », *Textyles* [En ligne], 50-51 | 2017, mis en ligne le 01 mai 2017, consulté le 12 août 2017. URL : <http://textyles.revues.org/2756>
Emile Verhaeren, ami de jeunesse de Rodenbach, y a également collaboré, mais sans prises de position politiques.

4 Cote KBR : J.B. 401.

5 Voir la notice d'A. Engels, dans *Biographie coloniale*, tome v, 1958, col. 522-523.

6 *Le Progrès*, n° 1, 25 avril 1886.

7 *Le Progrès*, n° 1, 25 avril 1886.

personnel. Ils s'opposent donc au leader parlementaire de la droite catholique, Charles Woeste, violemment anti-militariste, mais également au libéralisme le plus conservateur⁸.

Lors de l'élection partielle de mai 1886, le journal soutient la candidature du lieutenant-général Camille Jacmart (1821-1894) contre les libéraux Buls⁹ et Janson. Buls finira par gagner. Jacmart est présenté par le journal comme un candidat national-indépendant, ni libéral, ni catholique, même si le parti catholique se sent obligé de préciser pour ses électeurs : « Nous n'avons rien à redouter de l'élection de M. Jacmart. »¹⁰. Cette candidature est soutenue par Alphonse Nothomb (1817-1898), président de l'Association constitutionnelle et conservatrice de 1864 à 1872 et de 1884 à 1892. Député de Turnhout de 1859 à 1892, ce notable catholique se définissait comme progressiste. On a surtout retenu de lui sa démission fracassante du poste de président de l'Association constitutionnelle et conservatrice de Bruxelles, le 21 février 1892, en plein cœur d'une révision constitutionnelle s'étalant sur trente mois. Il soutenait en effet Paul Janson, représentant libéral à la Chambre, dans son projet de réforme et de transformation des bases du régime représentatif de la Belgique. Il sera réélu, en juillet 1892, comme député d'Arlon, et sur la liste libérale.

Ce transfert peu habituel a été bien étudié par l'historien Jean-Pierre Hendrickx. Celui-ci soutient l'hypothèse suivante : Nothomb et Janson partagent alors l'idée que l'on pourrait inscrire dans la constitution un référendum d'initiative royale¹¹. Cette idée était peu populaire au Parlement, tous partis confondus, mais le roi la souhaitait ardemment parce qu'elle pouvait favoriser sa politique africaine. Le même raisonnement peut sans doute s'appliquer au rapprochement entre libéraux et catholiques modérés, puisque dans les deux camps pouvaient se trouver des partisans de la conquête coloniale ; à l'inverse, Léopold II était très hostile aux luttes trop âpres qui opposaient les deux partis, menaçant la paix intérieure du royaume et donc sa capacité à regarder vers l'Afrique. *Le Progrès* allait exactement dans le même sens. Il est probable que le journal ait été guidé en sous-main par le Palais, voire financé directement par lui. Ce n'est pas un hasard si l'on y retrouve Camille Jacmart, député de 1888 à 1892 et se consacrant à « l'œuvre civilisatrice des Belges en Afrique »¹². De même, de Borgraeve a été vice-président, puis président de la Compagnie Générale Coloniale (1899-1901, 1907-1919), et Brialmont était un proche de Léopold II. [...]

Publié à Bruxelles et domicilié au 35, rue des Ursulines, *Le Progrès* avait pour rédacteur en chef un certain Henri de la Garde. Ce nom n'a laissé aucune autre trace dans l'histoire de la presse en Belgique. Toutefois, en consultant la presse française contemporaine, on découvre qu'un ancien journaliste bonapartiste et catholique français portant ce nom s'était réfugié à Bruxelles à la fin de l'année 1880, pour échapper à sa condamnation pour pédérastie et usage de faux¹³. L'homme serait décédé le 18 octobre 1887, ce qui correspondrait effectivement à la disparition, quelques mois plus tôt, de son journal. On ne sait évidemment pas dans quelles conditions ce personnage est devenu rédacteur du journal, mais on peut supposer qu'il a su faire valoir ses qualités professionnelles auprès de commanditaires surtout intéressés par le fait de disposer d'une tribune médiatique bien conçue. Toutefois, en dehors des périodes électorales ou en dehors des débats politiques principaux, ni les commanditaires ni le rédacteur en chef ne disposaient de journalistes capables de rédiger la

8 Cf. article du 10 mars 1887.

9 Charles Buls (1837-1914 : homme politique libéral.

10 *Journal de Bruxelles*, 9 et 11 mai 1886.

11 HENDRICKX (Jean-Pierre), « À propos de la démission d'Alphonse Nothomb de l'Association Constitutionnelle et Conservatrice de Bruxelles, le 21 février 1892 », dans *RBHC*, n 1, 1969, p. 48-85.

12 *Biographie coloniale belge*, tome IV, 1955, col. 425-426.

13 *La Justice*, 17 janvier 1881.

matière du journal. Il fallait donc trouver de la copie, et d'un certain niveau intellectuel puisque le journal s'adressait à des électeurs potentiels, c'est-à-dire à des bourgeois payant suffisamment d'impôts pour être électeurs. C'est dans ce but que l'on recrute un secrétaire de rédaction, bien connu dans les milieux littéraires, et susceptible de recruter des confrères : Georges Rodenbach¹⁴. Grâce à lui, plusieurs écrivains assurent le contenu du journal avec une fréquence exceptionnelle dans un quotidien de l'époque. Il est permis de se demander si ce n'est pas la nationalité du rédacteur en chef qui l'a conduit à solliciter des écrivains pour remplir les colonnes de son journal, ce qui était une pratique plus répandue en France qu'en Belgique. Toujours est-il que, sous l'impulsion de Rodenbach, Émile Verhaeren, Edmond Picard, Francis Nautet, Octave Maus, Iwan Gilkin, Camille Lemonnier, James Van Drunen font paraître des articles dans *Le Progrès*, parfois signés de pseudonymes comme Remo (Rodenbach), Bock (Ywan Gilkin), Tutupanpan, Lutèce, etc. Ces textes sont des chroniques, des critiques d'art et de littérature, de « bonnes pages » d'ouvrages à paraître. Seul parmi eux, Rodenbach a publié des textes qui font directement le lien avec les orientations politiques du journal, en particulier dans un texte intitulé « La manifestation ouvrière » qui fait écho aux agitations sociales de l'heure. Il y précise que : « Ce sera au parti qui s'est affirmé dès l'origine dans ce journal comme un parti conservateur-progressiste [...] de tenter le rapprochement des ouvriers et de la bourgeoisie, de jeter la base d'un traité de paix entre eux, de canaliser le fleuve populaire dont nous venons de voir les premiers flots et qui gronde là-bas, au bord de l'horizon. »¹⁵ Cet appel aux « Girondins de la démocratie » indique que l'on avait eu le soin de confier le secrétariat de la rédaction à un sympathisant politique.

14 MAES (Pierre), *Georges Rodenbach, 1855-1898*, Duculot, 1952, p. 151-153.

15 RODENBACH (Georges), « La manifestation ouvrière », dans *Le Progrès*, 22 août 1886.

Georges Rodenbach au Progrès¹⁶

[en 1887] Rodenbach, abandonnant de plus en plus le Barreau, accepte les fonctions de secrétaire de rédaction du *Progrès*, un hebdomadaire politique fondé par un nouveau groupement politique : le parti indépendant. Ce dernier était formé de dissidents du parti catholique, quelques députés aux idées larges désireux d'assainir l'atmosphère empoisonnée de la politique belge d'alors.

Le parti indépendant eut quelques beaux jours, mais sans lendemain. Toutefois, en 1886, dans l'ardeur de sa nouveauté, il devait attirer les hommes combattifs d'éducation catholique comme Rodenbach. Celui-ci se donne bientôt tout entier à sa tâche. Comme la politique n'est pas son fait, il en abandonne l'exposé et les commentaires à des collaborateurs spéciaux et se réserve la partie littéraire du journal¹⁷. Il publie une chronique bruxelloise qu'il signe tantôt de son nom, tantôt d'un pseudonyme : *Rémo* (en souvenir sans doute du livre d'Octave Pirmez¹⁸) et parfois aussi une notice littéraire consacrée soit à Baudelaire, soit à Verlaine, soit à Villiers de l'Isle-Adam, soit encore à Arsène Houssaye.

La collaboration du jeune écrivain au *Progrès* est extrêmement brillante. Elle est la manifestation d'un esprit réellement indépendant que la veulerie contemporaine de l'esprit belge écœure. Il ne ménage pas d'ailleurs dans ses articles cette apathie ambiante. A différentes reprises, il la cingle à grands coups d'une ironie amère et furieuse à propos de n'importe quel événement : grèves dans le Borinage, manifestations du parti socialiste naissant, la condamnation d'un avocat gantois qui a tué sa femme – une ancienne actrice – dans un accès de jalousie. La chronique bruxelloise consacrée à cette condamnation est un beau poème en prose écrit dans une langue chaude, emportée d'un souffle vraiment élevé. C'est du journalisme extrêmement original qui devait forcément détonner dans la placide Belgique.

Dans les moments d'accalmie de l'actualité, à l'époque des grandes fêtes annuelles, le jeune écrivain encore sujet à la nostalgie de sa *Jeunesse blanche*, adopte un ton plus tempéré dans ses chroniques, et en prose cette fois, célèbre les belles fêtes de son enfance : Les Pâques, la Saint-Nicolas, la Distribution des Prix.

Pendant deux années – la durée de l'existence du journal – Rodenbach poursuit son travail au *Progrès*. Faute d'argent celui-ci cessa de paraître.

[c'est ce moment que Rodenbach choisit pour monter à Paris et y devenir, sur proposition de Prosper de Haulleville¹⁹, correspondant du Journal de Bruxelles pendant 7 ans]

16 Cité par Pierre Maes dans *Georges Rodenbach : 1855-1898*, Eugène Figuière, Paris, 1926, p. 97-99.

17 La partie socio-politique y joue un rôle plus important que ne le laisse penser son biographe.

18 Fernand Pirmez (1844-1872), dit « Rémo », se suicide à 28 ans. Il était le frère d'Octave Pirmez (1832-1883). Celui-ci était un écrivain, philosophe, poète et essayiste belge. Apparenté à Marguerite Yourcenar. Elle en a fait le portrait dans *Souvenirs pieux*. Et Rodenbach dans *Evocations*.

19 Prosper de Haulleville (1830-1898) : journaliste, écrivain et homme politique catholique conservateur.

La semaine à Bruxelles — 25 avril 1886

Sommaire : *Le soleil à Bruxelles – Le Cortège du Bœuf Gras – Le Vendredi Saint – Les Œufs de Pâques – Madame Caron – Alice Renaud.*

Alléluia ! la semaine pascale est la plus jolie semaine de l'année : le soleil est ressuscité, il revient tout flambant doré à neuf, en triomphateur et, comme un Lohengrin attendu, il semble amené à nous par les premières communiantes, ces cygnes blancs de la rue.

Le printemps recommence. Toutes les femmes sont jolies. Les toilettes sont neuves, les gouttes de soleil des mimosas tremblent sur les corsages. Les ombrelles reparaissent, rouges, jaunes, bleues, boucliers de couleurs qui défendent les teints frêles contre les premières flèches de la chaleur.

On se sent des paresseuses délicieuses, des désirs de flânerie au hasard, par les rues ; on a l'envie de causer avec tous les passants.

Oh ! la joie de vivre au bon soleil. Chacun, ces jours-là, découvre en soi une âme de lézard. On a vite oublié l'hiver, les bourrasques, les neiges, les bises qui ont l'air de vous couper en morceaux, comme des [*mot illisible*] indécouvribles. Et dire qu'il y a là-bas des pays toujours chauds, où l'on n'a pas l'ennui de devoir payer son tailleur, où on peut se faire des redingotes de plumes et des chapeaux de feuilles.

On préfère s'écraser dans ce climat, désagréable comme une belle-mère, encombrant toutes les routes et se marcher sur les pieds les uns des autres. Il est vrai que le soleil comme l'argent, fait d'autant plus de plaisir qu'on en a moins souvent. Or, le soleil devient de plus en plus rare aussi ; il semble qu'il soit également atteint par la crise, et qu'il ait atteint le budget de ses rayons.

C'est ainsi qu'un statisticien a calculé qu'il n'y avait plus, par an, dans nos climats, de jours absolument sereins. S'il en est ainsi, le soleil s'est montré prodigue cette semaine et pour peu qu'il continue, il se verra forcé de demander des subsides de lumière à la Chambre des Etoiles et, dans ce cas, la chose n'irait pas sans irriter la Lune qui me paraît décidément le chef de l'opposition céleste.

* * *



Alléluia ! C'a été mardi le cortège du Bœuf gras qui a mis en liesse toute la population de l'Abattoir. J'imagine que cette coutume doit remonter à la plus haute antiquité et que le Veau d'or pour lequel le peuple d'Israël avait organisé des fêtes et des danses n'était déjà qu'un veau primé, couronné et médaillé par les jurys agricoles du temps. Au reste, je me suis bien gardé d'en rechercher la généalogie, ce qui aurait été facile, grâce au dictionnaire Larousse, ce bureau de bienfaisance des pauvres d'esprit.

Quoi qu'il en soit, le cortège qui a traversé nos rues ne manquait pas de couleur et de pittoresque : il y avait d'abord de jeunes abatteurs avec des couteaux de bois et des maillets-

joujoux, juste de quoi abattre de petits veaux de Nuremberg. Après ces stagiaires de la boucherie, venaient les patrons, les pratiquants, les bourreaux officiels, les exécuteurs des hautes œuvres alimentaires. Puis des chars de moutons avec des bergères d'opéra-comique ; des chars de porcs

démesurément gras avec leur groin comme un pommeau d'arrosoir et leur queue qui dit *et cætera*. Plus loin, dans une fanfare de musique, des attelages de bœufs superbes, leurs cornes mouchetées avec des oranges, leurs belles cornes dorées, comme celles des maris complaisants. Enfin les bœufs gras, tous médaillés comme des peintres, enrubannés, pomponnés, fleuris. Ils sont dorés sur tranches... de bœuf, avec beaucoup de laurier qui semble faire antichambre, car dès demain ils auront déjà une conversation chaude dans les marmites. C'est ce qui donne sans doute à ces triomphateurs éphémères la sérénité indifférente qui flotte dans leurs grands yeux placides. Eux aussi ont appris que la roche Tarpéienne est près du Capitole, et du haut de leurs chars ils ont l'air de trouver les hommes plus bêtes qu'eux.

Mais s'ils sont morts en pleine force, nous garderons au moins quelque chose d'eux, qui nous les rappellera, puisqu'un monsieur très grave était occupé, du haut d'un balcon du Boulevard, à les photographier.

D'ici à quelques jours on reverra donc les traits de chaque bœuf, en bonne compagnie, à côté des « vaches » d'actrices qui s'alignent aux vitrines du Passage²⁰.

Au milieu du cortège se promenait, d'un air de défi, le portrait-affiche « de la colosse-géante espagnole », qui s'annonçait comme un nouveau modèle d'académie », pesant 487 kilos. Peut-être le défi sera-t-il relevé, et verrons-nous, un de ces jours, un concours de femmes grasses. Seulement, si elles sont par trop larges, je demande pour éviter des fatigues au jury, je demande qu'elles aient un chemin de fer de ceinture !

Qu'on n'en rie pas ; l'idée n'est pas si drôle, puisqu'en Amériques, dans toutes les villes, on a institué des concours d'hommes gras. En revanche à Paris, les femmes luttent pour la maigreur, et leur idéal à toutes c'est qu'on puisse dire un jour d'elles ce qu'on a dit de Sara Bernhardt : Quand elle se met au bain, c'est un coup d'épée dans l'eau !

* * *

Le Vendredi Saint, c'est la revanche du Poisson sur le Bœuf gras. Les autres jours, il est seulement toléré sur le menu ; les maîtres d'hôtel, qui semblent partisans de la représentation proportionnelle, admettent tout au plus un ou deux candidats du parti des nageoires : saumon, turbot ou homard. Aujourd'hui, toute la liste passe !

Car ils sont loin les bourgeois dîners maigres du Vendredi-Saint : où, dans quelle province silencieuse, dans quel logis calme aux murs blancs de cloître, le Vendredi-Saint apparaît-il encore, en vêtements de deuil, déposant sur la table les harengs tristes, des fèves qui roulent comme de grosses larmes, sans même vouloir qu'on sonne les domestiques, car ce jour-là toutes les cloches doivent être mortes ?

Ils sont loin aussi les temps de jactance impie et de bravade bête où l'on allait ostensiblement, dans les cabarets, manger de la viande, avec joie, comme si c'eût été de la chair de curé. Un de ces dîners est resté célèbre par le scandale : c'est celui du prince Napoléon qui y avait invité quelques-uns de ses familiers, des âmes de commis-voyageurs, qui n'ont pas peu contribué à la ruine de la maison Bonaparte et C^e.

Aujourd'hui, on est devenu sceptique : ni croyants, ni sacrilèges. On cherche seulement à faire du Vendredi-Saint un jour aussi agréable que les autres.

Manger de la viande, c'est vraiment mauvais genre ; on aurait l'air d'un petit-fils de Voltaire, ce qui est d'un darwinisme humiliant, puisque Hugo l'a appelé un « Singe de génie ». Alors on raffine sur

20 Galeries royales Saint-Hubert à Bruxelles.

les poissons. On prend part aux dîners monstres que les hôtels organisent ces jours-là, des dîners en musique où les consciences seront tranquillisées par la présence seule permise de poissons authentiques et garantis. Pas le moindre alliage, pas le moindre croisement. Du poisson, rien que du poisson, mais tous les poissons. Le maître d'hôtel en fait serment. Alors chaque estomac se remplit comme le contraire de l'arche de Noé, car il paraît certain que les poissons étaient restés en dehors de celle-ci.

Ainsi occupé, il n'est pas étonnant que plus d'un éprouve le mal de mer. Mais il accepte la mortification de souffrir par où il a eu le plaisir de pêcher et recommence l'année suivante, fidèle convive de ces « dîners spirituels. »

Cela correspond aux « concerts spirituels » qu'on organise à Paris, ce jour-là, et franchement aux morceaux de saumon, de turbot et de sole, je comprends qu'on préfère les morceaux de Haëndel, de Bach ou de Palestrina.

Pourquoi notre orchestre des concerts populaires n'organise-t-il pas à son tour chaque année une audition de musique religieuse ? Et pourquoi pas un ballet spirituel – Salomon dansant devant l'arche, par exemple – ou une pantomime spirituelle – c'est si rare ! comme l'étaient en réalité les *Mystères de la Passion* au moyen-âge.

Voyez-vous, en tableau vivant, la représentation de *la Descente de la Croix* de Rubens, avec l'accompagnement du *Stabat* de Rossini ?

Ce serait du grand art populaire, du grand art religieux qui entraînerait les imaginations au mysticisme et à l'adoration.

* * *

Alleluia ! Les cloches sont réveillées, le samedi de la semaine sainte. Toutes, les jeunes, les vieilles, les grosses, les enroutées, les tintantes, contralto ou soprani, elles chantent à plein gosier d'airain dans le ciel d'aube. Et comme des urnes de bruit, comme des corbeilles qui se vident, il semble qu'ils soient tombés d'elles les jolis œufs de Pâques que les enfants s'en vont à cette heure-là dénicher sous les feuilles des jardins. Oh ! les pas craintifs, la joie émue, à travers l'herbe nouvelle. Oh ! les jours lointains, parfumés d'enfance et de soleil, où nous allions aussi, dans le logis familial, chercher sous les arbres les œufs jaunes, rouges, bleus, qu'on mangeait au déjeuner, le lendemain. C'était patriarcal et naïf, sous les yeux de la bonne mère qui pleurait de joie, en nous regardant de loin. Aujourd'hui, sous prétexte de tout embellir et de tout perfectionner, on fait des œufs en carton et en satin, de grands œufs bistre qu'on ne peut même plus manger !

* * *

Toute la représentation n'a été pour elle [Rose Caron] qu'une longue ovation : rappels, applaudissements, bouquets, palmes, couronnes grandes comme des cerceaux de cirque : – cela revenait par intervalles, une vraie potion de fleurs, à prendre toutes les demi-heures²¹.

Sur cette même scène de la Monnaie, il y a quelques années, jouait, dans *Faust* aussi, la pauvre Alice Renaud qui vient de mourir, à la suite d'on sait quelles circonstances tragiques²². Elle n'y obtint pas grand succès, mais elle passa ensuite au théâtre de Gand où elle devint l'enfant gâtée du public. Son triomphe fut *Carmen*. Avec ses grands yeux énervants, électriques, ses cheveux ramenés

21 Ce passage est légèrement lacunaire. Il concerne la cantatrice française Rose Caron (1857-1930). Illustration.

22 Alice Renaud (1855-1886) : comédienne et soprano au Théâtre de la Monnaie. Assassinée par son mari trompé Gustave Vandersmissen.

L'affaire Vandersmissen défraya la chronique en Belgique et à l'étranger en 1885. Source : Wikipédia.

en accroche-cœurs aux tempes, habillée d'un superbe costume : mantille, corsage en velours et jupe en satin rouge, elle chantait avec une coquetterie endiablante,

*Si tu ne m'aimes pas, je t'aime
Et si tu m'aimes – prends garde à toi !*

Au premier rang des fauteuils se trouvait celui qui est devenu son mari. Il était là, anxieux, conquis, comme si elle avait chanté pour lui seul la ballade d'amour qui affolait la salle entière.

L'histoire a continué et a fini comme au théâtre. La Carmencita pour laquelle on avait tout sacrifié, a trahi, et la Carmencita a été tuée.

Pauvre tête folle que la mort a rendue pâle et sacrée, une pitié douloureuse va vers elle, comme elle va aussi vers le malheureux qui aujourd'hui seulement se sentira divorcé d'avec elle – lui qui l'aimait, et qui, s'il sort acquitté de son aventure judiciaire, restera peut-être emprisonné dans son souvenir – à perpétuité.

Et maintenant, sire de Cadignan²³, vous et les autres malfaiteurs de plume, vos complices, bon courage ! Une nouvelle brochure jaune – non, plus une brochure jaune, mais une brochure rouge, rouge couleur de sang, de ce sang qui vous retombera sur la tête !

Rémo



23 *Les Secrets de la princesse de Cadignan* est une nouvelle d'Honoré de Balzac.

La semaine à Bruxelles — 2 mai 1886

Sommaire : *Courses et foires. – Manifestations socialistes. – Coquelin, Fèvre et Thérèse.*

Hippodrome de Boitsfort. — Le premier tournant et la pelouse.



Bruxelles commence à faire tout son possible pour être aussi ennuyeux que Paris, les dimanches et les jours de fêtes. Tout le centre est désert, les vitrines sont closes, et, dans ce vide des rues, les chiens ne parviennent même plus à se faire écraser pour obliger les reporters.

Là-bas, cela se comprend mieux : on vit dans des appartements réguliers et exigus comme des damiers, sans échappée de verdure, sans pelouse et sans fleurs ; on a tout au plus les jardins suspendus que les femmes entretiennent à leurs corsages. Alors les Parisiens vont à la campagne par besoin d'espace et d'air, avec une envie très prononcée de cueillir quelque chose, n'importe quoi : herbe, cresson, salade, pourvu que ce soit vert ; c'est une nostalgie ! Et très précieusement, ils rapportent leurs trophées le soir par les gares, emplies d'étreintes et de rires.

Ici, l'exemple est suivi de plus en plus : on court à l'Avenue, on va au Bois²⁴, on organise des caravanes pour Boitsfort ou Groenendael, on va faire une partie de plaisir au cimetière d'Evere ou à celui de Laeken.

Bruxelles est vide et, comme une ville bien portante, elle a les extrémités chaudes, ces jours-là.

Lundi dernier, second jour de Pâques, la foule s'est partagée entre la kermesse de Dieghem et les courses du Printemps. On professe ici un engouement extrême pour le sport, et nos gommeux bourgeois choisiraient volontiers pour blason : têtes de chevaux sur champ de courses.

24 Bois de la Cambre.

Je comprends bien la passion du cheval et de l'équitation ; être un galant cavalier n'est pas chose qu'on doive dédaigner, et je sais tout le charme des longues chevauchées à travers plaines et bois.

C'est – si on peut dire – la volupté de la vitesse. Mais à côté de ces fervents de l'écurie, qui usent leurs doigts au cuir des rênes, comme les moines à leurs rosaires, il y a ceux qui pratiquent le cheval, par occasion, une fois l'an, et qui vont faire comme leurs Pâques au champ de courses.

Ils s'y rendent moins pour voir que pour être vus, avec le secret espoir de regagner, en pariant, leurs gants neufs du matin. Supprimer les paris, c'est supprimer les courses. Aussi les bookmakers ont-ils plus que jamais pignon sur le turf. Et c'est si vrai que les petits chevaux de zinc, à Ostende et à Spa²⁵, attireraient la foule autant que leurs confrères en chair et en os, avant qu'un procureur du Roi austère soit venu les arrêter, au nom de bonnes mœurs, dans leur cirque de drap vert.

Heureusement qu'il nous reste encore les chevaux de bois au kaléidoscopique tournoiement, les chevaux de bois chantés par Verlaine, les chevaux de bois des bonnes foires de banlieues, commencées à Schaerbeek dimanche dernier et qui vont se suivre dans les autres faubourgs. Ceci, au moins, est artiste et pittoresque : les parades, les costumes à paillettes, la drôlerie des toiles peintes et, par-dessus tout cela, symbolisant la joie de peuple – une joie triste – la musique sanglotante des orgues usées.

Partout, à la foire, au pèlerinage de Dieghem, aux courses du grand Prix, il y avait une foule énorme, comme aussi dans les gares où chaque train débarquait toute une cargaison de provinciaux, en rupture de livres de commerce. Et dire qu'on va geignant partout sur la crise et le mauvais état des affaires. La crise et tout le monde s'amuse, voyage, festoie, jette l'argent par les portières des wagons. La crise, ce sera comme l'amour vrai dont tout le monde parle et que plus personne ne connaît. La crise, on en cause vraiment trop pour qu'elle existe. Cela rappelle cette comédie de Sardou²⁶ où une dévote d'allures puritaines parle toujours de la vertu. « Trop de vertu pour être vertueuse », dit d'elle un des personnages de la pièce.

* * *



Quant à la crise aussi, on en aurait vraiment douté en assistant au défilé d'ouvriers organisé par les groupes socialistes pour leur Congrès tenu à Gand, dimanche dernier. On se serait attendu à devoir passer l'armée de la misère, des drapeaux en loques et des manifestants en haillons. Au lieu de cela, des hampes dorées, des étendards d'un rouge superbe, toute une litanie de cartels fleuris précédant chaque groupe d'ouvriers, divisés par corps de métier : les tisserands, les typographes, les menuisiers, comme les gildes et les corporations au temps d'Artevelde²⁷. Plus une seule blouse bleue, mais des vestes, des redingotes, des « complets » corrects et même – ô

sainte démocratie ! – des habits noirs et des gilets en cœur. Ceux-ci, c'étaient les meneurs, bien entendu, les dictateurs de demain ; mais dans la foule des simples ouvriers, beaucoup arborent des gilets de velours et des chaînes d'or. En outre, presque tous fumaient des cigares ! Certes, il y a des

25 Casinos.

26 Victorien Sardou (1831-1908) : auteur dramatique.

27 Jacob van Artevelde (env. 1287-1345) : chef des communiers flamands qui se révoltèrent contre le Roi de France.

misères véritables ; mais elles sont obscures et silencieuses. C'est à celles-là que doit aller la pitié douloureuse de chacun. Qu'on avise, qu'on prenne des mesures, qu'on édicte des lois, que la charité, à défaut du remède, intervienne, pour leur assurer à tous du pain, du travail et même des fêtes et des danses, le *panem et circenses* des Romains.

Voilà tout ce que le bon peuple, le vrai peuple demande, et quant au suffrage universel, réclamé par tous les écrivains du cortège, par tous les orateurs du Congrès, il ferait l'effet aux mains du peuple d'un couvert d'argent donné à des gens qui préféreraient une meilleure pitance, au risque de manger avec leurs doigts !

Mais le suffrage universel, c'est, pour les déclassés de la bourgeoisie et pour les ambitieux de la plèbe, le seul moyen d'arriver.

Parmi ceux-ci voyez, par exemple, la confortable situation que s'est faite ainsi le citoyen Anseele²⁸, le chef des socialistes gantois. Il trône en maître dans leur local qu'il appelle pompeusement « son hôtel de ville ; » il y a fait installer des presses pour son journal le *Vooruit* qui tire, paraît-il, à 8,000 exemplaires, et pour la rédaction duquel il reçoit plus de 4,000 francs par an, un appointement de magistrat, sans compter sa part de bénéfice dans le magasin d'étoffes annexé au local, et dans la boulangerie qui y fonctionne également, une boulangerie à vapeur qui cuit plus de 25,000 pains par semaine. Cette organisation coopérative est une chose excellente, à laquelle nous ne demandons pas mieux que d'applaudir et d'aider, mais qu'on nous laisse tranquilles avec le suffrage universel dont le peuple ne se soucie pas et qui, du reste, n'est pas un remède puisqu'en France, malgré lui, nous assistons aux mêmes grèves et aux mêmes crises sociales. Cela servirait tout au plus à faire entrer dans les Parlements des gens tarés ou stupides. Nous y comptons déjà pas mal de médiocres ; plus on sera à voter, plus on votera mal, et c'est dans ce sens que M. Renan avait bien raison de définir ainsi son idéal de gouvernement : une oligarchie de quelques-uns qui seraient issus des hommes les plus intelligents et des femmes les plus vertueuses.

* * *

Dans l'art aussi, comme dans les autres choses de la vie, il est de l'essence des supériorités d'être peu accessibles à la foule, tandis que les talents médiocres plaisent aux gens [*quelques mots illisibles*] aptitudes vulgaires enthousiasmant le gros public tout entier.

A preuve Fèvre, Coquelin et Thérèse, trois artistes parisiens que nous avons eus en représentation cette semaine à Bruxelles.

Les comédiens de là-bas ont depuis longtemps cette habitude de venir utiliser leurs congés chez nous.

Mais alors, comme des collégiens en vacances, ils relâchent, n'y mettent plus de retenue, affichent un sans-façon dont ils se garderaient bien dans les théâtres où ils sont pensionnaires. Jusqu'ici, avec notre badauderie belge vis-à-vis des choses françaises, la chose avait été sans encombre. Mais les coteries ne donnent plus le mot d'ordre et le sentiment de chacun commence à s'exprimer librement. Nous en avons assez des admirations toutes faites et des gloires qu'on nous impose.

M. Coquelin²⁹ l'a appris à ses dépens, samedi dernier, au théâtre des Galeries où on l'a sifflé sans vergogne. Et ceci n'est qu'un avertissement, après lequel il fera bien de ne plus revenir, car l'hostilité contre lui s'afficherait d'une manière autrement expressive et énergique.

28 Edward Anseele (1856-1938) : homme politique socialiste belge.

29 Benoît Constant Coquelin, dit « Coquelin aîné » (1841-1909) : acteur français. Surnommé ainsi pour le distinguer de son frère Ernest, dit Coquelin cadet. L'un des comédiens les plus notoires de son temps. Créa le rôle de Cyrano de Bergerac.



Qui a donc sifflé Coquelin ? Des artistes. Pourquoi a-t-on sifflé Coquelin ? Parce qu'on nous le donne ici comme un « éminent » comédien, un grand artiste, et qu'il n'est, en réalité, qu'un acteur ordinaire, d'un orgueil et d'un cabotinage agaçants. En vain a-t-on essayé de donner le change et d'attribuer cette manifestation à un accès de chauvinisme, cette fausse monnaie du patriotisme. Non : mademoiselle Dudlay n'avait rien à voir dans cette affaire. C'est Coquelin tout simplement, Coquelin acteur, comique, conférencier, publiciste et ... homme politique qu'on a sifflé l'autre soir. Du reste, sous tous ces avatars, M. Coquelin reste le même : un pédant *doctrinaire*, doctrinaire en art comme il était, en politique, opportuniste et ami de Gambetta³⁰. Car très sérieusement il aura rêvé d'aller dire des monologues à la Chambre, des monologues sur le budget des cultes et sur les droits d'accise.

Ah ! voilà ce qui suffirait à faire décréter d'accusation par tous les vrais artistes M. Coquelin, aîné, de la Comédie française. Il a inventé le monologue, non pas même le monologue drôle, sans prétention de son frère, le cadet, un homme d'esprit qui écrivait un jour cette chose désarmante : tout ce que je rêve, c'est de pouvoir écrire sur ma carte de visite : « Coquelin cadet, bon garçon. »

Mais l'aîné, le dauphin, le chef de la dynastie, ne l'entend pas ainsi ; il nous a imposé le monologue sérieux, il a anobli des poètes, de vrais poètes comme Paul Delair, Manuel et Déroulède³¹ ; il a donné au *Sergent* et à la *Robe* des lettres patentes en poésie ; il a voulu régner à la Comédie française, dicté des choix à l'Académie. Encore un peu s'y serait-il présenté, s'il était de la dignité d'un souverain de se commettre avec des sujets. Car M. Coquelin est roi, – il est dictateur.

Cela explique sa sérénité, le lendemain, quand on est venu l'interviewer ; au saut du lit, à la diplomate, on lui a demandé son opinion sur les faits de la veille ; autant vaudrait aller demander à un monsieur giflé publiquement combien il a vu de chandelles !

Quoi qu'il en soit, l'excellent homme a répondu qu'il n'avait pas de rancune contre les méchants qui l'avaient abreuvé de fiel et de vinaigre. Du reste, le jour de la justice arriverait et, malgré tout, il était certain d'avoir « toujours le public pour lui. »

Le public, soit ! M. Coquelin – M. Ohnet³² a aussi le public pour lui – vous êtes quelque peu un M. Ohnet au théâtre, et c'est pour cela que vous êtes exposé, chaque fois que vous reviendrez, aux sifflets des vrais artistes que votre « art de public » horripile.

Après cela, vous aurez chaque fois pour vous consoler le critique du bel air qui viendra vous demander pardon « au nom de la Belgique, » lui qui la représente comme un eunuque représenterait le sérail. C'est, du reste, le moins qu'il puisse faire vis-à-vis de vous, vous qui, dans votre infinie bonté, lui avez permis... de vous ressembler.

* * *

30 Léon Gambetta (1838-1882) : homme politique républicain.

31 Paul Déroulède (1846-1914) : poète, auteur dramatique, romancier et militant politique. Instigateur du « revanchisme » après la perte de l'Alsace-Lorraine des suites de la défaite de 1870 contre les Prussiens.

32 Georges Ohnet (1848-1918) : écrivain de romans populaires français.

Si M. Coquelin est l'élus des bourgeois, M. Fèvre³³ est celui des artistes. Les mêmes qui ont manifesté contre celui-là ont chaudement acclamé celui-ci dans *Tartufe*, au théâtre du Parc. Quel ton distingué, quelle composition du rôle, quelle intelligence des mots, quelle ampleur sobre des gestes ! Ceci, c'est du grand art, et quand même M. Fèvre « n'aurait pas toujours le public pour lui », il aura toujours dans toutes les salles, en un coin quelconque, trois ou quatre artistes véritables auxquels il donnera le grand frisson ; et cela doit lui suffire pour se sentir célèbre, selon la pensée de Baudelaire écrivant à Arsène Houssaye : « Un livre connu de vous, de moi et de quelques-uns de nos amis n'a-t-il pas tous les droits à être trouvé fameux ! »

* * *

Quant à Thérèse, la grande, l'incomparable Thérèse que Vallès avait saluée comme une prophétesse, « parce qu'elle initie le peuple aux jouissances de l'art », et qui, d'autre part, avait provoqué les éloquentes appréciations de Veillot³⁴, elle nous est apparue en chair et en os – en chair surtout – sur la scène du théâtre de l'Eden. Elle porte sur sa tête une étoile, mais l'étoile ne brille plus qu'aux feux de bengale. Elle s'adonne particulièrement aujourd'hui aux romances patriotiques ou villageoises avec des couplets dans le goût de celui-ci :

Rossignolet du bois sauvage
Doux chérubin
Va dire à la fleur du village
Que j't'aimons ben

C'est à attendrir des gendarmes ; puis, un instant après, le naturel d'autrefois reprend le dessus ; elle entonne les *Canards*, se gargarise avec des tyroliennes et fait le grand écart des bras. C'est assez populacier, mais très supérieur encore aux chanteuses d'à présent qui chantent sur un mode décadent :

Je voudrais être gaga
Et que mon cœur naviguât
Sur une fleur de seringat.

Aujourd'hui, nous avons les *Grilles d'Égout* et les *Goulues*³⁵, qui se contentent de tricoter le vide avec leurs jambes.

Rémo.

33 Il s'agit sans doute de Frédéric-Alexandre Febvre (1833-1916) : acteur et un metteur en scène français.

34 Louis Veillot (1813-1883) : journaliste et homme de lettres français.

35 Chanteuses vedettes de Montmartre.

La semaine à Bruxelles — 9 mai 1886

Sommaire : *Fin de carnaval. – Nouvelle direction de la Monnaie – Parc et Waux-Hall – L’art à la Chambre.*

Nous avons eu dimanche dernier une dernière sortie de carnaval ; Pierrot a voulu écrire encore un mot, ajouter un post-scriptum avant de casser sa plume et de s’en aller dans le corbillard de 1886 au pays des chandelles mortes, escorté par les croque-morts dansants de Willette³⁶.

En son honneur, on avait organisé une cavalcade, toujours la même, qui revient périodiquement, par les coulisses des années, comme le cortège de la *Juive*³⁷. Et le soir, il y a eu grand bal au Palais de la Bourse, un bal fort tapageur et fort amusant, ma foi ! où l’on a vu s’improviser des parties de saut de mouton par des gens très correctement mis. On nous a affirmé que c’étaient des critiques, qui s’exerçaient ainsi à traiter tout le monde par-dessous la jambe. Heureusement qu’il y avait en compensation beaucoup de femmes charmantes auxquelles il y a cependant lieu de faire un reproche : pourquoi ont-elles abandonné le loup noir qui les rendait toutes si jolies, toute sans exception, ce qui a fait dire par un peintre : c’est le nez qui décide de la figure ; c’est lui qui rend beau ou laid, puisque avec un loup, laissant voir les yeux et la bouche, toutes les femmes paraissent adorables. Sachant cela, je ne doute pas qu’elles le reprendront, le joli loup noir, qui ouvrirait sur leurs joues ses ailes de velours, – en renonçant aux méchants voiles de guipure et de dentelle à travers lesquels elles nous apparaissent comme derrière un grillage de confessionnal.

Quelques jours auparavant, c’est au théâtre de la Monnaie qu’on aurait cru le carnaval revenu ; car on a pu voir, paraît-il, aux fauteuils et dans les loges, un tas d’hommes fort graves avec des rubans, des bouts d’étoffe multicolores, des insignes bizarres, des couronnes de plumes, des anneaux dans le nez, et des tabliers, – ce masque du ventre. Ils se donnaient simplement le plaisir annuel de se déguiser en franc-maçon pour la représentation de gala des Loges du grand Sud-Ouest de la Belgique. Les bons compères, qui peuvent ainsi jouer du grand cordon sans l’intervention des souverains étrangers, et porter des sous-ventrières avec ostentation ! Il paraît même que des maestros étaient présents et qu’on leur a offert des triangles de fleurs. C’était touchant : le triangle de la musique et le triangle du grand architecte se faisant des politesses. Dans un coin, en voyant cela, un monsieur faisait une figure géométrique ; il avait l’air fort dégoûté ; on nous a affirmé que ce monsieur s’appelait l’Art.

Ne quittons pas la Monnaie sans saluer les nouveaux directeurs pour la campagne prochaine : MM. Dupont³⁸ et Lapissida³⁹. Le monde artiste a accueilli avec une faveur marquée la nouvelle de leur nomination. M. Lapissida est un homme d’affaires excellent, un administrateur habile, et quant à M. Joseph Dupont il y a longtemps qu’il est réputé pour sa maîtrise à diriger son orchestre, non moins que pour son goût artistique et sa sympathie aux courants nouveaux. Il a dirigé excellemment les concerts populaires, nous initiant à Wagner, aux musiques russes, faisant la part aussi aux compositeurs nationaux, dont quelques-uns, comme Raway et Servais, nous ont été révélés par lui. C’est dire que nous attendons beaucoup de sa direction, surtout beaucoup de choses nouvelles. Il est

36 Adolphe Léon Willette (1857-1926) : peintre, illustrateur, affichiste, lithographe et caricaturiste.

37 Opéra de Ludovic Halévy.

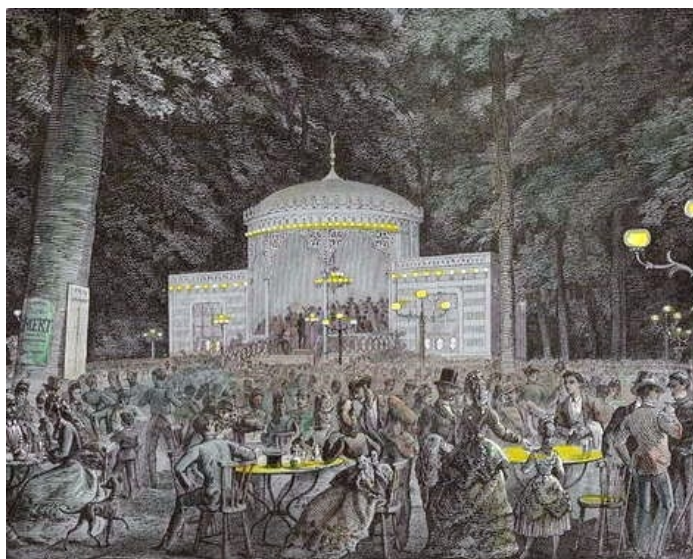
38 Joseph Dupont (1838-1899) : violoniste, chef d’orchestre et directeur de théâtre belge.

39 Alexandre Lapissida (1839-1907) ténor, régisseur, metteur en scène et directeur de théâtre français.

temps de rompre avec tout l'ancien répertoire, qui ne produit plus que de l'agacement dans les jeunes générations. Les grands opéras comme la *Juive* et *Robert le Diable* sont usés irrémédiablement, autant que la *Dame blanche* et autres guitares. Ces pièces n'amuse plus que quelques « calamiteux macrobites »⁴⁰, qui les aiment encore comme de vieux meubles dans les tiroirs desquels dormiraient des lettres d'amours très naïves. Ceux-ci montreront bien un peu les dents... de leurs râteliers, mais les jeunes seront là et battront des mains si les nouveaux directeurs savent organiser un répertoire tout neuf et vraiment artistique. Du reste, c'est un tort de se méfier toujours du public et de le croire inaccessible : ainsi, j'ai vu, il y a quelques années, dans une ville de province, une troupe allemande fonctionner pendant tout un hiver avec un succès prodigieux ; les salles étaient comblées ; et savez-vous ce qu'on jouait ? Des choses qui passent pour arides, voire ennuyeuses : *Fidelio*, de Beethoven, *Le Vaisseau Fantôme* ; puis, en outre, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Don Juan*, de Mozart, *Loreley*, de Mendelssohn. – Quelle saison magnifique on aurait ici avec un pareil programme, en y ajoutant une ou deux œuvres belges, car nous proposons, à cet égard, d'insister vivement : il faut que nos compositeurs nationaux puissent être joués, surtout qu'il en est de remarquables, comme M. Franz Servais⁴¹ dont l'*Apollonide*, espérons-le, sera représenté le prochain hiver. Le fragment exécuté aux concerts populaires a obtenu un vif succès, et au mérite de cette inspiration large et de cette orchestration savante se joint l'intérêt d'un poème supérieur écrit par Leconte de Lisle, le grand poète de *Caïn*. Je n'ose pas dire que c'est un « livret » superbe, car je risquerais d'attirer sur moi toutes les foudres du poète, – orgueilleux comme l'Himalaya, a dit de lui Banville.

Quoiqu'il en soit, il ne veut à aucun prix qu'on le puisse soupçonner d'avoir écrit ses vers pour être mis en musique, si bien qu'il nous adressa un jour tout exprès, en grande colère, une protestation ainsi conçue : « Monsieur, je n'ai point composé pour M. Franz Servais un livret d'opéra intitulé l'*Apollonide*, mais M. Franz Servais a composé sur une tragédie de moi un drame lyrique intitulé l'*Apollonide*. »

* * *



Tandis que le théâtre de la Monnaie fermait ses portes, voici que le parc et le Waux-Hall⁴² ont rouvert les leurs. Le nommé Printemps, un vieil auteur, que seul le merle se permet de resiffler chaque année, a recommencé sa féerie dans le décor vert des grands jardins publics. Les statues jouent des pantomimes avec des gestes frileux de plâtre et des cortèges de femmes processionnent, comme des guerrières, avec le bouclier de leurs ombrelles.

Oh ! les jolies ombrelles ! comme on en voit, ce printemps-ci, des nuances les plus

fondantes comme dans les tons les plus crus : rouge, couleur sang ; bleu vif comme des bleuets tissés ; jaune d'ambre, ou pâles dans des teintes de crème fouettée ; d'autres en mousseline

40 Qui a une très longue vie.

41 Franz Servais (1846-1901) : compositeur et chef d'orchestre belge. Directeur de la Monnaie de 1889 à 1891.

42 Salle de spectacle à l'arrière du Théâtre Royal du Parc de Bruxelles.

transparente comme un pavillon de verre ; puis encore des parasols de riches dentelles avec des bordures et des volants qui retombent en franges lourdes, avec une solennité de dais sous lequel les femmes portent leur tête comme un saint Sacrement. Et aussi les petits en-cas vert sale, bleu déteint, pompadour fané, ou noir jauni comme des bas de curés, les en-cas ou vieilles, très petits, à l'ancienne mode, au manche nu et maigre comme les doigts osseux qui les tiennent.

Quelle physiologie à écrire, la physiologie des ombrelles ! Comme elles en racontent sur les visages qu'elles abritent.

Quels documents humains sur l'histoire de notre époque, et comme, pour la bien connaître, il faut avoir souvent consulté cette « bibliothèque de rubans » !

C'est chose aisée à faire l'après-midi au Parc, pendant les concerts de 3 heures.

*... ces concerts, riches de cuivre
Dont les soldats parfois inondent nos jardins,
Et qui dans ces soirs d'or où l'on se sent revivre
Versent quelque héroïsme au cœur des citadins⁴³.*

Ceux qui se sentent revivre et se retrouvent quelque héroïsme, ce sont, j'imagine, les bons vieux arbres du Parc, les anciens combattants de 1830. Ils sont encore *verts*, les bons vieux arbres, et semblent tout heureux dans le soleil et la musique. J'en ai vu cependant quelques-uns l'air renfrogné, comme ayant une peine qu'ils ne voulaient pas dire. C'est qu'on les a oubliés, les bons combattants de la Révolution ; on est ingrat pour les vieux patriotes. Pourquoi ne pas leur donner un bout de ruban, la médaille commémorative ; pourquoi ne pas leur attacher la Croix de Fer. C'est bien fait pour un arbre, j'imagine ; surtout que beaucoup sont des blessés de septembre qui souffrent encore de leurs blessures, par les temps humides. Ils sont vexés, d'autant plus que tous ceux qui leur marchent sur les pieds sont décorés, eux ! Tout le monde est décoré maintenant en Belgique, et c'est pour cela qu'un arbre du Parc jaloux – car il paraît que c'est lui – a soufflé à un chroniqueur parisien cette jolie anecdote : Un homme est ivre dans un café ; il bouscule les tables, brise les verres et les glaces. Le commissaire accourt, lui met la main au collet :

— Qu'est-ce que vous faites ? D'où venez-vous ?

— Je suis Belge.

— Ce n'est pas vrai. Vous n'êtes pas décoré !

Cependant les irascibles arbres du Parc se trouvent un peu consolés le soir, depuis mercredi dernier, grâce aux musiques du Waux-Hall.

C'est délicieusement aménagé, ce coin de verdure, avec des corbeilles de géraniums et des globes de gaz qui donnent au feuillage des pâleurs artificielles et les raideurs métalliques. La température est encore un peu aigre ; il y a des filets de vinaigre dans le vent ; mais bientôt viendront les tièdes soirs du plein été, et alors les impressions sont⁴⁴ exquis à ces concerts où l'on réalise par instants cette sensation d'art et de béatitude d'âme indiquée par Shelley, le grand poète anglais : des moments où les femmes, la musique et le clair de lune ne font qu'un !

* * *

⁴³ Baudelaire, *Les petites vieilles*.

⁴⁴ Coquille possible : « seront ».

Le soleil revenu fait une concurrence insoutenable à la Chambre des représentants dont les fort-ténors achèvent leurs rôles devant le vide des banquettes. Cette semaine, il y a eu pourtant un bon discours, et chose plus étonnante encore ce bon discours a roulé sur l'art et les artistes. C'est à ne plus en croire ses oreilles.

C'est donc fini de jouer toujours au volant avec des lieux communs et M. Slingeneyer⁴⁵ a pu, sans se faire jeter les grogs à la tête, parler fièrement de l'art et de sa supériorité et de sa nécessité nationale :

« Je ne viens pas ici demander des secours pour nos artistes malheureux. Je suis convaincu qu'ils m'en voudraient de remplir en leur nom ce rôle de mendiant. Il s'agit de bien autre chose, de rendre à la fonction sociale qu'ils remplissent son importance et sa dignité. Ils ont le droit de s'irriter quand on les représente comme des producteurs de choses inutiles et de pure fantaisie. Ils ont le sentiment de rendre au pays un service signalé en lui donnant, dans tous les domaines de son industrie, une place plus élevée, et ils y parviennent en favorisant chez tous leurs compatriotes cette éclosion du goût et cette aspiration vers le beau qui fait que dans les plus petites choses un peuple se met au-dessus des autres. »

« Il ne faut donc pas dire : l'art c'est du superflu, il faut dire : l'art c'est de l'utilité, l'art c'est de l'argent, et de même que les Anglais disent *time is money*, moi, en Belge et en Flamand, je dirai : *kunst is geld*. »

Il est vrai qu'immédiatement après un langage élevé, qui vaudra à M. Slingeneyer l'assentiment de tous les cœurs artistes, d'autres sont venus lourdement à travers les choses d'art mises en discussion, comme des ânes dans un champ de roses. Il y a entr'autres ce bon M. Lippens, cette âme de chef de bureau, parlant un peu de tout comme un dictionnaire fait homme, qui a trouvé bien inutile qu'on exécute en bronze ou en marbre les œuvres des statutaires.

Il propose au gouvernement de changer tout cela. Il a découvert, lui, une usine française, le Val d'Osne, qui exécute en fonte les sculptures des plus grands maîtres, comme par exemple, M. Van Biesbrouk de Gand, le protégé de M. Lippens⁴⁶.

L'art ! qu'est-ce que cela fait. C'est trop cher, du bronze ou du marbre. La fonte vaut mieux, ou, si on veut une pierre quelconque. C'est peu durable, mais qu'importe ! On n'est plus naïf au point de croire qu'on achète une œuvre pour lui assurer la durée. C'est pour faire plaisir à une « créature, » comme dirait en Belge, M. Lippens.

C'est exquis, n'est-ce pas, d'entendre très gravement émettre de pareilles théories, et quant à nous, nous ne voyons pas d'inconvénient à ce qu'on se serve des pierres les moins durables, – à condition que ce soit pour la statue de M. Lippens.

Rémo.

45 Ernest Slingeneyer (1820-1894) : peintre belge, défenseur de l'académisme dans la peinture romantique.

46 Hippolyte Lippens (1847-1906) : député libéral et bourgmestre de Gand.

Chevalomanie — 16 mai 1886

Nous semblons atteints, depuis quelque temps, d'une passion nouvelle qui menace de plus en plus de devenir inquiétante et aiguë : c'est la *chevalomanie*, une vraie maladie contagieuse qui commence à détraquer les cervelles contemporaines. De tous temps, les chevaux et les hommes ont vécu en bonne intelligence ; ils se rendaient même de petits services à l'occasion ; ainsi, par exemple, au siège de Troie, c'est grâce à la complicité d'un cheval que les Grecs purent s'emparer de la ville ; c'est aussi, paraît-il, à l'intervention des quatre courriers célestes, Eoüs, Byroïs, Ethon et Phlégon, que le char du Soleil récalcitrant a pu être traîné assez près de nous, pour nous faire apprécier sa chaleur et sa clarté.

En revanche, les hommes ont accordé aux chevaux quelques petites faveurs : ainsi ils ont appelé un des leurs, nommé Pégase, à un emploi dont personne ne voulait : le trône de la poésie ; car dans cette région là – les poètes n'ayant habituellement d'autre richesse que celle des rimes – on imaginait que la liste civile dût être assez maigre.

Ce n'est pas tout. Ces bonnes relations entre hommes et chevaux n'ont fait que s'accroître : ceux-ci, sous le fallacieux prétexte que leur chair était dure, ont d'abord réussi, par privilège sur les autres animaux, à ne plus servir à l'entretien des tables et à la satisfaction des appétits.

De plus, ils se sont déchargés peu à peu des besognes désagréables : ils ont obligé les hommes à inventer les canons et les mitrailleuses, de façon à rendre leur intervention inutile dans les batailles ; puis à inventer les chemins de fer pour ne plus être obligés de courir les grand-routes, traînant les lourdes diligences et dormant mal dans les antiques auberges, qui portaient sur leurs enseignes peintes cette promesse de promiscuité choquante : *Icy on loge à pied et à cheval*.

Dans ce courant de déférence et de sympathie, la langue elle-même s'est prise de politesse pour la race chevaline, adoptant toutes sortes de maniérismes, d'atténuations fleuries, dès qu'il s'agissait d'eux, et poussant le scrupule, lorsqu'un cheval venait à se blesser, au genou par exemple, jusqu'à dire de lui avec une mièvrerie émue qu'il s'était « couronné ».

Il y a plus : l'étiquette des cours leur a assuré le premier rang dans les cérémonies, et l'on a pu voir, quand un roi mourait, son cheval avoir le pas sur tous les princes et, derrière le char funèbre, marcher le premier, conduisant le deuil avec un crêpe à la patte.

Dans toutes les villes, dans tous les pays, des sociétés protectrices se sont formées pour les honorer, pour les défendre, pour faire châtier ceux qui se permettaient encore d'user sur eux de la cravache ou du fouet, – ces abus d'un autre âge !

Dans toutes les villes, dans tous les pays, des sociétés protectrices se sont formées pour les honorer, pour les défendre, pour faire châtier ceux qui se permettraient encore d'user sur eux de la cravache ou du fouet, – ces abus d'un autre âge !

En revanche, d'autres sociétés ont organisé des concours et des fêtes hippiques, comme nous en avons vu fonctionner cette semaine, à la grande liesse des maquignons. Quelle race bizarre et rougeaude celle-là, toute matérielle, ayant l'insolence du mauvais goût, des cravates voyantes, des bagues d'or massives, des épingles et des boutons de manchettes à tête de cheval ; aimant la bête comme un camarade docile avec lequel il n'est pas nécessaire de savoir quelque chose, et peut-être

fréquentant l'écurie parce que c'est un moyen de bon ton de mettre du foin dans les bottes⁴⁷. Les gens du sport, on les reconnaît à première vue, entre tous, – comme les officiers en bourgeois et les prêtres défroqués.

Aussi ceux qui n'en sont pas, de ce monde chevalin, avaient-ils l'air absolument exotiques sur les terrasses du jardin zoologique. Mais à défaut d'intérêt pour les chevaux, ils ont pu se réjouir les yeux par le tableau vivant des jolies femmes qui souriaient sous les ombrelles. Elles aussi étaient à la fête, car la contagion les a gagnées, et nos mondaines en sont venues évidemment à ce point de désirer beaucoup plus avoir un cheval qu'un enfant.

Les chevaux, vivent les chevaux ! Comme c'est palpitant, ces concours variés : voir les chevaux de gros trait, présentés seuls ; les chevaux de ce genre présentés en paire ; les chevaux d'armes montés par un officier en tenue sans distinction de nationalité, faisant deux tours, sautant huit obstacles, y compris la rivière et le mur ; puis les plus remarquables chevaux de promenade montés par des gentlemen ; enfin, le concours d'attelages, breacks, calèches, dont les chevaux ne dépassent pas 1 m 60.

O intelligence ! Progrès ! Lumière ! Les musiques jouent, le roi arrive aux sons des cuivres. Tout le monde est heureux, rose, enrubanné, épanoui, content – de ne penser à rien ! Il n'y a vraiment plus que les chevaux. Tout le reste est assez inutile et chimérique. Comment peut-il y avoir encore des gens assez sots pour s'instruire, pour faire des tableaux ou des livres, quand on peut monter à cheval ? Comment y a-t-il encore des jeunes filles assez niaises pour désirer un grand amour quand on peut désirer un petit coupé ? Pourquoi aller dans les théâtres entendre des comédies spirituelles, ce qui est humiliant, quand il y a des cirques pleins d'étalons qui ne disent rien !

Et c'est ainsi tout l'hiver, le Cirque ne désemplit pas ; on y va en frac noir comme à la Comédie-Française de Bruxelles ; les écuries sont le foyer des artistes où les mots d'esprit sont remplacés par des considérations techniques sur la bête. Car on n'y trouve plus même l'attrait bariolé des écuyères qu'on voyait jadis en jupes d'arc-en-ciel sauter à travers des cerceaux enflammés, avec des gestes épars et frénétiques, tout enfiévrées par l'émotion de la foule et la volupté de la vitesse. Aujourd'hui, l'écuyère est souvent un accessoire, quelque chose comme le panache du cheval. Celui-ci intéresse seul, règne seul, défile et processionne, monté à la haute école ou présenté en liberté. Désormais, l'éducation sportive est faite ; tout ce détail des clowns, des écuyères, des équilibristes est presque inutile dans les cirques. On ne désire plus que les chevaux soient montés. Le cavalier ou l'amazone sont des superfétations. Plus même de harnachements ou de caparaçons d'or. On aime la bête pour elle-même, la bête toute nue.

C'est l'art pur du cheval.

Quelle patiente initiative n'a-t-il pas fallu pour mener les masses contemporaines à cet idéal désirable ?

Il est vrai que les courses – ces cirques grandis – n'y ont pas peu contribué, bien qu'ici la passion chevaline ne me paraisse pas aussi désintéressée.

En dépit de Molière qui fit dire à Scapin : « Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval », aujourd'hui on a trouvé moyen, en pariant aux courses, d'en retirer pareille somme et quelquefois davantage.

47 Accumuler beaucoup d'argent.

Mais à la longue, on s'est aperçu que les paris constituaient une entreprise chanceuse, qu'il y avait des marchés entre les écuries en lutte, que les chevaux ne couraient pas toujours sincèrement et qu'ainsi le public était souvent dupe des combinaisons des propriétaires.

Voilà pourquoi, tout récemment, on s'est avisé d'ouvrir des paris sur la piste électorale. C'est un avatar du sport. Ici, au moins, les coureurs, j'allais dire les sauteurs, vont très sincèrement s'efforcer d'arriver bon [*mot illisible*⁴⁸] au poteau de la Chambre.

C'est un magistrat du tribunal, par conséquent un homme sûr, qui remplit les fonctions de « juge à l'arrivée. »

Et voilà que les paris se sont ouverts curieusement cette semaine pour le grand prix électoral de Bruxelles. Trois écuries entraient en lutte et les jockeys de chacune d'elles avaient leurs fanatiques ; ils se promenaient dans la piste, avant la course : le premier, la barbe à la Henri IV, toque et jaquette bleues ; un autre, toque et jaquette rouges, l'air soucieux, parlant à grosse voix à son cheval, le même cheval de bataille, art. 47, qu'il enfourche toujours ; enfin le troisième, toque verte et jaquette tricolore, bien en selle, attendant le signal pour partir et n'ayant aucune peur des murs d'opposition qu'il lui faudra franchir.

Et la rage des paris a sévi universellement⁴⁹. Les pronostics étaient douteux. – On donnait toque rouge à égalité ; toque verte à 2 contre 1, toque bleue à 4 contre 1. Et les bookmakers électoraux échafaudaient des listes fantastiques de genre de celle-ci que nous avons retrouvée dans l'enceinte du [*mot illisible*⁵⁰] électoral :

Buls. gagnant	Janson gagnant	Jacqmart gagnant
Mr A + 5	Mr F – 5	Mr K – 5
Mr B + 20	Mr G – 20	Mr L – 20
Mr C – 20	Mr H – 20	Mr M + 60
Mr D – 20	Mr I + 20	Mr N + 20
Mr E + 20	Mr J – 60	Mr O + 20

Les paris restent ouverts pour la nouvelle course électorale de mardi, mais il n'y aura plus que deux partants. Le troisième a seulement parcouru la moitié de la piste. Néanmoins, il garde bon espoir et prétend arriver bon premier de plusieurs longueurs, quand on aura obtenu le suffrage universel, juste ciel ! Ce sera alors la course aux ânes !

Rémo.

48 Probablement « bon premier ».

49 Allusion probable au Suffrage universel ?

50 « cirque » ?

La semaine à Bruxelles — 23 mai 1886

C'est donc une chose certaine et inévitable : la bonne ville de Bruxelles, en Brabant, vit en ce moment ses derniers jours. Désormais, les habitants ne sont plus réveillés par les chants du coq, mais par les appels des crieurs qui, dès l'aube, traversent les rues en annonçant leurs brochures : *Le 13 juin ou la fin du monde*. D'abord, on se refuse à y croire : c'est le printemps ; le soleil est large et clair, les lilas frissonnent là-bas, dans le jardin, et leur odeur arrive à travers les croisées ouvertes. Tout chante le renouveau, l'espoir et les moissons lointaines. Cependant, la voix de la rue a repris plus fort et recommence ses boniments sur un ton de prophète : *Le 13 juin ou la fin du monde*.

Les gens arrivent au seuil de leurs portes et regardent, épouvantés, en songeant aux envoyés célestes entrés dans Sodome ; les passants n'osent plus se retourner, par peur d'être changés en statues de sel ; et chacun se demande si ces marchands de brochures prophétiques ne sont pas des anges en bourgeois.

En tous cas, le doute n'est plus possible, et tous sont bien convaincus que la ville subira à son tour et prochainement le sort des cités maudites : mais le découragement est si unanime qu'on ne songe même pas à confectionner des parapluies de fer ou de tôle pour s'abriter contre les pluies de soufre ; les Maisons du Bon Coin elles-mêmes ont perdu cette belle occasion de réclame. On assure pourtant qu'on essaie en ce moment des coffres-forts pour doctrinaires⁵¹, qui pourraient les contenir, eux et leur famille, et seraient complètement à l'abri du feu.

Beaucoup d'entre eux couchent en uniforme et ont pris leur cartouchière pour porte-monnaie habituel. Histoire de se militariser et d'être bien aguerris le jour où entreront les barbares qui vont venir du lointain pays flamand et du pays borain.



La garde civique veut mourir à son poste, bien qu'elle sache vaine toute espérance de succès. C'est si vrai que les gardes se laissent pousser la barbe, ne voulant pas la faire faire avant de savoir si leurs têtes leur appartiendront. N'ayant pas confiance dans leurs fusils avec lesquels ils n'ont jamais tiré, ils achètent des revolvers pour se brûler la cervelle devant l'ennemi.

Car l'ennemi est là-bas ; il organise ses bandes dans tous les villages pour l'occupation du 13 juin, et voici qu'un journal a même raconté dans quel ordre il

prendra possession de la ville : « Les ouvriers de chaque rue ou de chaque « coron » rangés par rang de huit hommes seront menés par un caporal qu'ils ont choisi. Le caporal aura sur la manche droite de sa veste un galon de laine rouge, – rouge, couleur de sang !

⁵¹ Libéraux conservateurs par rapport aux « progressistes », les futurs socialistes.

Les manifestants de chaque localité précédés d'un cartel seront dirigés par un sergent, élu par les caporaux, qui devra s'occuper de tous les détails du voyage. Le sergent portera deux galons à la manche droite de son paletot et deux galons rouges à sa coiffure. Aucun ouvrier ne pourra quitter les rangs sans permission, car le sergent et les caporaux sont responsables de l'ordre et de la conduite des hommes de leur commune. »

Des sergents, des caporaux, des galons rouges, c'est donc une autre garde-civique que nous allons voir parader, et dès lors je m'explique pourquoi l'ancienne garde civique, celle de la ville, dont les majors ont des panaches, de la ferblanterie et du ventre, y met tant de zèle et d'entrain. C'est à qui fera le mieux l'exercice dans les rues. Il s'agit tout au plus du prix de défilé.

Ainsi on a bien tort de s'alarmer et de tout prendre au tragique : les ouvriers viendront à Bruxelles, pourquoi pas ? Est-ce que ce n'est pas leur ville, à eux aussi ? Est-ce que ce n'est pas la capitale de leur terre maternelle ?

Ils iront au Palais, comme la Fédération libérale y est allée, comme les bourgmestres y sont entrés, lors du fameux Compromis des Communes⁵².

On peut se demander s'il n'y aura pas quelque chose de touchant dans cette démarche de tout un peuple allant vers son prince, comme vers le médecin qui doit le guérir.

Oui ! Le peuple est malade. Qu'on le reçoive comme tel, avec des égards dans les dispositions de la police qu'on prendra et des pitiés dans les regards dont ils se sentiront entourés.

Et cela vaudra mieux pour le salut du peuple et du pays que de croire se sauver soi-même en lui donnant – selon la sublime expression de Vallès⁵³ – des pilules de fer par le tube des fusils.

Rémo

52 Pétition des mandataires libéraux en faveur de l'enseignement officiel libre et gratuit (1884).

53 Jules Vallès (1832-1885) : journaliste, écrivain et homme politique d'extrême gauche.

La semaine à Bruxelles — 30 mai 1886

Les Manifestations interdites – Les groupes du Palais des Beaux-Arts – Les prochaines assises

Il y avait une fois un petit pays qui passait pour le plus heureux et le plus libre du monde. En des temps éloignés, il s'était octroyé une Constitution chimériquement large, qui devait assurer à chacun le droit de tout dire et de tout faire. Chaque article de la Charte s'élèverait comme un mât de Cocagne où les citoyens pourraient grimper à leur guise et enrouler leurs opinions comme du papier rimé à l'entour de mirlitons géants. La réputation de la petite contrée idéale se répandit si bien, que les nations voisines, l'Allemagne surtout, y émigrèrent en masse. Par malheur, il n'y avait dans ce pays ni serpents venimeux, ni tigres affamés pour supprimer régulièrement trente mille hommes par an, comme cela est fort bien organisé dans l'Inde. Bientôt le petit territoire se trouva trop peuplé et l'estrade de kermesse sur laquelle on croyait jouer longtemps ses farces de liberté et de bombance commença sourdement à craquer. Tous voulant prendre part à la fête, ce fut bientôt une bousculade générale. D'autant plus que chacun se prétendait trompé. Ainsi, les cafés-concerts dans des jardins pleins d'arbres, au seuil desquels rayonne en lettres de feu cette promesse fallacieuse : *Entrée libre*, tandis qu'on y fait payer les moindres rafraîchissements à des prix extravagants.

De la même manière, dans les bouis-bouis politiques, on en arriva à payer fort cher, malgré les alléchantes garanties de la Constitution, les moindres consommations de liberté !

La presse est libre, mais on ne peut plus dire d'un monsieur qu'il n'est pas tout à fait aussi courageux que le preux Charlemagne, sans être attrait en dommages-intérêts devant les tribunaux civils.

On a le droit d'écrire encore des livres, mais pour le moindre corsage découvert, on passera en Cour d'assises et, si on y réchappe, on sera en tous cas traité de pornographe par le tribunal de l'opinion publique.

Que si le livre est honnête et de bonne foi, les trottings du formalisme vous traiteront de royal gaga avec une désarmante suffisance.

On a le droit aussi de manifester ses opinions en toute matière, mais pour le moindre petit coup de sifflet dans un théâtre, on sera appréhendé par les policiers et dans le mois, après avoir passé en justice, on peut être assuré d'avoir désormais son casier judiciaire.

On a le droit encore de s'assembler paisiblement et sans armes. Cela a été décrété solennellement dans un article 19 par tout un congrès de députés nationaux. Mais le premier bourgmestre venu pourra interdire à plus d'une personne de se promener dans les rues, et au moindre attroupement, des sergents de ville, le sabre au poing, se ruèrent sur des gens inoffensifs. On finira par disperser les femmes enceintes, sous prétexte que les rassemblements de plus d'une personne sont interdits.

Tout cela est ineffable et charmant, et nous sommes vraiment dans le pays le plus libre du monde, nous sommes vraiment dans le siècle des lumières, de la fraternité et de la paix. C'est par pur amusement que les troupes sont consignées, que les gardes-civiques s'organisent en corps spéciaux, et vont d'une ville à l'autre faire des manœuvres de guerre ; c'est sans doute parce que le jeu des soldats de plomb est démodé qu'on va jouer aux petits soldats avec les gamins de nos écoles. Tous porteront le képi et se diviseront en bataillons scolaires, conduits chaque fois par un major ventru qui aura l'air d'un œuf monté sur des allumettes. D'ici peu, les musées seront transformés en casernes, et l'on n'aura plus le droit de marcher que la main sur la couture du pantalon.

Les enfants recevront l'ordre de naître désormais en tenue de campagne.

Plus tard, ils joueront aux billes avec des balles, ils se feront la barbe avec leurs sabres. Oh ! Les hypocrisies du progrès ! Comme si le monde n'allait pas toujours aussi mal, comme si l'humanité n'était pas en guerre plus que jamais, et comme si notre bon petit pays, spécialement, ne retournait pas à l'état sauvage et grossier, selon cette vérité de Rivarol que les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie que le fer le plus poli l'est de la rouille.

Les peuples, comme les métaux, n'ont de brillant que les surfaces.

Oui ! Tout ici actuellement est avili, plat, dégradé. La politique est devenue un cabotinage, une farce de tréteaux où nous voyons les alliances les plus honteuses d'adversaires politiques qui s'injurient, sur affiches, par murs interposés, après avoir fait timbrer leurs injures, qui se déniaient les uns aux autres la conviction et l'honnêteté, puis font volte face contre un ennemi commun, se donnant le baiser de Judas en approchant leurs faces encore plaquées de leurs crachats.

Tout cela parsemé d'incidents drolatiques, de candidats qui font la navette entre deux associations, d'autres qui tonitruent des déclarations flamandes puis s'inscrivent à des Ligues wallonnes, le même jour, espèce de clowns politiques au maillot bicolore dont une jambe est rouge et l'autre bleue. Et partout un déluge de lieux communs, une frénésie des doigts à taper des poncifs comme des tambours de basque usés, une parade d'hercules forains sonnant des banalités dans un trombone.

Oh ! Le grand dégoût qui gagne et se répand comme un vent d'épidémie, semant dans toutes les âmes fières le dégoût du forum et la désaffection du pays. Voilà déjà, aux dernières élections, sur 17,000 électeurs, plus de 8,000, c'est-à-dire la moitié, qui s'abstiennent, qui en ont assez d'exercer ce droit illusoire qui ne profite qu'à quelques-uns, toujours les mêmes. Ceux-là, c'est tout un parti, le parti de l'indignation, comme Zola l'a appelé, le parti de ceux qui veulent travailler tranquillement, se donnant un gouvernement qui se contente d'administrer, et rompre avec cette poignée de politiciens « dont le métier est de vivre en désordre, comme celui des avocats est de vivre de chicane ! ».

Il faudra cependant que l'heure vienne où ces choses cesseront, où les places se reprendront, car il ne faut pas qu'elle justifie toujours l'invective du poète André Van Hasselt⁵⁴ qui disait en parlant de la Belgique :

*« Ingrate, qui dressant des piédestaux jaloux,
Plaças les nains dessus et les géants dessous ! »*

En Art, la même chose se produit, car jusqu'ici la dispute vide et imbécile des partis, accaparant à son profit toute l'attention politique, a tari et séché tous les mouvements littéraires ou artistiques.

Plus un élan, une fougue, un travail exaspéré et fort, celui que pratique un artiste quand les cris de son labeur lui reviennent en échos sympathiques. Rien qu'un art bourgeois, châtré, mercantile ; un art empaillé, après qu'il ait vainement voulu ouvrir son aile parmi toute cette poussière ; un art d'artistes endoloris, découragés, diminués par l'atmosphère et le milieu.

C'est cet art-là que nous voyons se hisser honteusement sur nos monuments publics, comme par exemple les nouveaux groupes du Palais des Beaux-Arts⁵⁵ qui frissonnent, avec un reste de vie, dans souffle et sans chaleur, tristes, écrasés, impuissants, contre les pierres muettes du monument.

⁵⁴ André Van Hasselt (1806-1874) : poète et historien belge.

⁵⁵ Actuels Musées Royaux des Beaux-Arts, rue de la Régence.

Où sont les pierres qui parlent ? Oh ! Paris ! C'est toi qui fais danser les belles nymphes de Carpeaux⁵⁶ ; c'est toi qui fais sortir, comme un cri de pierre, hors de l'Arc de triomphe, la sublime épopée guerrière du Grand Rude⁵⁷ !



Nous aussi, nous avons encore de fiers artistes, de vrais Flamands qui ont conservé en eux la gloire du sang ancien ; mais selon le mot de Van Hasselt « les géants sont dessous », personne ne les protège, ne les acclame, et c'est dans l'obscurité et la pauvreté qu'ils continuent leur grande œuvre. Voyez Jef Lambeaux⁵⁸, l'héroïque manieur de terre, un garçon génial, qui n'a jamais eu sa part ni des honneurs, ni des rubans, ni des palmes académiques ; mais que lui importe !

Sans le sou, il achève son admirable fontaine de la ville d'Anvers qui, un jour sur une place de sa ville natale, éternisera son rêve dans le bronze !

Et pour cela que d'angoisses et de luttes il a déjà traversées : on connaît ce superbe coureur qui surmonte la fontaine : le géant⁵⁹ prend un élan pour jeter loin dans le fleuve, la main coupée du géant mort, et empêcher ainsi qu'elle ne rejoigne le corps,

comme le craignait la superstition populaire.

C'est le morceau capital de l'œuvre, car l'artiste y a réalisé ce qu'il cherche avant tout et ce qu'il a pour ainsi dire inventé : le mouvement en sculpture.

Eh bien ! Dans notre beau pays, savez-vous ce qu'on a fait ? Des commissions se sont réunies ; on a compulsé des bibliothèques pour démontrer que celui qui avait tué le géant anversoïse était un Romain et que par conséquent, au lieu d'être représenté nu, il fallait qu'on lui mît des bottes et un casque.

En vérité, je le répète, tout est banal, vide et détraqué. La crise a pénétré partout, dissolvant les âmes et aplatissant les caractères. Chaque jour de monstrueux scandales éclatent dans nos villes, scandales de mœurs, scandales d'argent, et cela dans les milieux qu'on croyait le plus garantis et le plus honorable.

L'armée ? Nous avons eu à Gand, dernièrement, de honteux tripotages et des trafics usuriers ; des officiers allaient jusqu'à engager leurs armes et leurs croix d'honneur. Plusieurs ont été punis ou cassés.

Le barreau ? Là aussi les nains sont dessus. Combien s'y livrent à un cabotinage effronté, subtilisant les causes, s'acoquinant avec des agents d'affaires, courant les bureaux de rédaction pour mendier des réclames ?

Chaque année, on en raye du tableau, quand de plus grands scandales n'éclatent point. Ainsi dans la prochaine session des assises, il y a trois affaires inscrites, et les trois accusés sont tous les trois des avocats. Et sans doute la sauvagerie de nos mœurs viendra là, encore une fois, jusque dans le :

56 Sculpteur de l'Opéra Garnier.

57 Sculpteur de l'Arc de Triomphe.

58 Jef Lambeaux (1852-1908) : sculpteur belge. Son *Silvius Brabo* orne la grand-place d'Anvers.

59 Coquille : c'est Silvius Brabo, le soldat romain qui tua le géant Druon Antigon à Anvers et jeta sa main coupée. Cette légende est à l'origine de la fausse étymologie d'Antwerpen (Anvers) : « hand werpen » (« jeter la main »).

prétoire, trépigner et hurler autour de celui des trois accusés qui mérite, lui du moins, un peu de commisération.

Et les scènes honteuses du procès Peltzer⁶⁰ se renouvelleront autour de ces malheureux, qui défendent leur liberté ou leur vie.

Et tout cela provient d'une seule et même cause : notre pays est pourri de politique, il en meurt, il en sera mort bientôt !

Et tant mieux, après tout ! Comme le disait Veillot, les âmes qui vivent encore n'en peuvent plus, et demandent d'être délivrées à tout prix ; on a si bien rogné toutes les tailles, arraché toutes les ailes, éteint tous les feux, qu'un jour ce sera une allégresse d'entendre un fou qui proposera aux hommes de marcher nus et de brûler le monde.

Rémo.

60 L'affaire Peltzer ou le Drame de la rue de la Loi : drame rocambolesque qui défraya la chronique judiciaire belge en 1882.

La semaine à Bruxelles — 13 juin 1886

L'ennui – Bruxelles-Attraction – La justice curieuse – Le moyen de désennuyer Bruxelles.

L'autre soir, après le dîner, nous étions dans un jardin calme, à l'heure bonne du crépuscule, du café fumant dans la porcelaine fleurie et des rêves parlés tout haut, qui se mêlent comme la fumée des cigares. La jeune mère regardait sa petite fille, dans une allée, au loin.

Tout à coup, l'enfant s'approcha, la mine affligée et déconfite. Elle avait cependant des fleurs autour d'elle. Oui ! mais les épines l'avaient déchirée peut-être ? Et le griffon joueur, ne s'en amusait-elle plus ? Qui sait si le chien ne l'avait pas mordillée par mégarde ?

La petite fille entra dans le cercle d'amis qui causaient.

– Qu'as-tu ? Fit la mère à la gamine de cinq ans .

– Mais, je m'ennuie !

* * *

Le mot est topique. Aujourd'hui, nous en sommes arrivés à cela, c'est que les enfants eux-mêmes s'ennuient.

Ceux d'autrefois s'amusaient avec des riens.

Une poupée de bois ou un mirliton en papier rose causaient des joies naïves. Depuis, on a raffiné leurs joujoux : comme ils s'égayaient moins facilement, on leur a donné des poupées qui parlent et qui clignent de l'œil, des armées en plomb avec des uniformes copiés sur les tableaux d'histoire. Mais les enfants ne s'en amusent plus ; seuls, quelques artistes aiment encore les joujoux, parce que ceux-ci répondent à leur goût pour la féerie et la chimère. J'en entendais un qui me disait un jour : « Si j'étais riche, je voudrais une collection de jouets. »

Les enfants, eux, n'y tiennent plus.

Les enfants s'ennuient.

* * *



Quant aux hommes, c'est un fait acquis depuis longtemps. Il y a déjà pas mal d'années que Lamartine laissa tomber cette parole célèbre : « *La France s'ennuie.* »

Depuis, la contagion a gagné toutes les capitales ; car, dans les petites villes, selon le mot de je ne sais plus quel écrivain, si on rencontre beaucoup d'ennuyés, on y voit peu d'ennuyés.

C'est inhérent à la province dont la vie végétative ne laisse pas de place à ce mal du cerveau. Mais ailleurs, on entend le grand bâillement de l'ennui qui étire la face du monde moderne. Ce n'est plus la tristesse ou la colère des peuples asservis, mais forts, qui se passionnent pour les choses du forum et sentent répercutés en eux tous les émois de la patrie ; ni non plus la mélancolie romantique – ce privilège des âmes supérieures,

comme a dit Aristote – qui faisait s'en aller sous les arbres les générations de 1830, un Lamartine à la main, pour souffrir délicieusement de douleurs imaginaires.

Aujourd'hui, c'est l'ennui, l'ennui simple et banal, l'ennui du bohème qui se demande comment trouver l'argent pour faire la noce, et l'ennui du riche qui se demande quelle noce il pourra faire pour dépenser son argent.

De l'ennui des deux côtés : tous les jours, des gens se suicident en donnant par écrit et très sérieusement ce motif qu'ils trouvent la vie ennuyeuse. On ne compte plus les petits Rolla⁶¹. Hier encore, un journal de Paris raconte la mort d'un jeune homme qui a passé l'après-midi aux courses, fait un bon dîner, assisté dans un fauteuil à la représentation de l'Opéra-Comique, qui s'est offert un plaisir galant, puis s'est tué dans un hôtel en rentrant, vers minuit, parce qu'il trouve « la vie ennuyeuse ».

* * *

Il n'est donc pas étonnant que Bruxelles aussi s'ennuie, à tel point qu'un comité vient de se former, le comité *Bruxelles-Attraction*, aux fins de procurer à la ville quelques distractions dont elle semble avoir grand besoin.

Le Waux-Hall fait tout ce qu'il peut pour être un séjour de délices chaque soir ; il exécute du Wagner, il rassemble ainsi les plus jolies femmes, – et il n'en manque pas ici : il commande des clairs de lune allemands.

Il y a aussi les Edens, deux raquettes qui se renvoient le public comme un volant : l'un, celui de la Bourse, avec son ballet des Cygnes, tout en plumes et en blancheurs vaporeuses, – un Eden de l'école idéaliste ; l'autre, celui de Notre-Dame-aux-Neiges⁶², avec son quadrille de *Grille-d'Égout*⁶³, un Éden naturaliste, fait pour tenter les calicots littéraires de la maison Zola et C^{ie}.

Mais cela ne suffit pas et Bruxelles continue à s'ennuyer. Que va donc faire le comité de *Bruxelles-Attraction* ? J'imagine qu'il va se mettre d'accord avec le Cercle des Installations maritimes. Car, l'an dernier, j'entendais un bon bourgeois de Bruxelles, en Brabant, sur la digue d'Ostende, avec sa digne épouse, qui s'ébaudissait en ces termes :

– « Ma chère, comme il fait bon ici, quel air pur ! Comme nous serons heureux quand nous aurons Bruxelles, port de mer ! Nous irons tous les jours sur la digue. »

En attendant, le comité de *Bruxelles-Attraction* n'a qu'une ressource : c'est de commander encore quelques bons petits procès, car c'est encore, à l'heure actuelle, le divertissement le plus cher aux Bruxellois.

Et encore ! On se blase sur tout : voyez présentement en assises, ce brave greffier Delannoy qui se donne une peine infinie pour amuser la capitale qui s'ennuie, en été surtout ; et presque personne n'arrive pour l'entendre, et ces maudits journalistes défigurent tous ses bons mots. Ils les piquent avec leurs plumes comme des papillons fixés par une épingle et dont les doigts altèrent la poussière d'or.

Il paraît que ces audiences sont très amusantes : le juge d'instruction fait des tours de cartes avec des portraits, des portraits de belles Espagnoles qu'un sien ami lui a, paraît-il, procurés ; le greffier propose au président un autre jeu, le jeu des scellés à apposer en quelques minutes sur un coffrefort, quelque chose comme une variété de l'armoire Davenport⁶⁴. On entend des révélations intimes

61 Poème d'Alfred de Musset sur le bonheur devenu impossible, où il ne reste que l'ivresse ou le suicide.

62 Nom ancien du quartier situé entre la place des Barricades et la rue du Congrès.

63 Danseuse de cancan à Montmartre.

64 Tour de magie.

et piquantes : tel témoin avoue qu'il porte des bretelles ; et que, malgré cela, il pourrait cacher des titres, jusqu'à concurrence de trente mille francs, dans la ceinture de son pantalon ; puis on se livre à des enquêtes curieuses comme, par exemple, celle qui concerne un des défunts dont on a volé la succession. Ce pauvre monsieur Arasse ! Il vaudra mieux désormais être accusé que victime. L'a-t-on assez examiné, ausculté, déshabillé ! Son nez était-il cassé ou non ? Avait-il des boutons sur le nez et combien ? Tout comme s'il s'agissait d'une robe de mandarin ! Combien dépensait-il dans les tavernes douteuses ? Est-il vraisemblable qu'il ait pris une maîtresse à 72 ans ? Plus ou moins, dit le greffier en souriant. Puis l'implacable instruction révèle aussi qu'il n'a eu en réalité qu'une maîtresse, vers 1818, et remarquez qu'il est mort en 1885.

Pauvre homme ! Voilà que quarante ans après on découvre ses plus petites fredaines. C'est de l'inquisition posthume ! – sans compter qu'on lui a volé deux ou trois cent mille francs. – Et j'oubliais cet autre détail incomparable : chaque témoin est interrogé sur un point spécial : était-il chauve ? Beaucoup, peu, pas du tout. On va bientôt demander *combien* de cheveux il avait. Cela me rappelle la légende d'un spirituel dessin de Grévin où l'on voit une petite femme accorte sur les genoux d'un vieillard, son bien-aimé ; elle compte les quelques cheveux qui lui restent, puis s'écrie avec les signes de la plus grande douleur : « Hier, tu avais quarante-cinq cheveux, Anatole ; aujourd'hui, tu n'en as plus que trente-huit. Tu me trompes ! Tu donnes des mèches à des femmes ! »

On comprend peu qu'avec de pareilles audiences de justice, la ville puisse encore s'ennuyer ; c'est le palais de justice, si cela continue, qui deviendra le théâtre le plus intéressant et le mieux fréquenté ; là, du moins, on voit des pièces qui sont *arrivées* ; chaque jour amène une surprise nouvelle, car en même temps que le procès Delannoy et Dandelin nous avons samedi l'affaire Coquelin⁶⁵, aîné, de la Comédie française, la palpitante affaire des *sifflets* pour laquelle on annonce que l'illustre sociétaire se constituera partie civile, réclamant des dommages-intérêts, et donnera ainsi le régala gratuit d'un monologue en justice.

En voilà plus qu'assez pour indiquer sa voie au comité de *Bruxelles-Attraction*. Il n'a qu'à mettre en mouvement une troupe de délinquants facétieux, alterner ses représentations de drame en assises et de vaudeville en correctionnelle et faire défendre tous les prévenus par M. Alphonse Stocquart, ce qui mettra le comble à la gaîté du spectacle.

* * *

Grace à ces initiatives judicario-théâtrales de *Bruxelles-Attraction*, va se dissiper l'immense ennui qui nous chloroformise en ce moment. La ville va redevenir animée et joyeuse, les vieillards mourront de rire. Et la paix rentrera dans les ménages, troublés jusqu'à présent, car, lorsqu'on s'ennuie à deux, on est bien près de s'ennuyer l'un l'autre !

Rémo.

65 Cf. article du 2 mai 1886.

Chronique bruxelloise — 20 juin 1886

Nous avons tous souvenance de certaines alertes, la nuit, quand nous étions enfants, dans la maison paternelle : on croyait avoir entendu du bruit, on devinait des voleurs cachés dans les salons, on s'armait au hasard d'une brosse ou d'un tisonnier, et alors maîtres et sujets s'aventuraient dans les escaliers, les corridors, les chambres, ouvraient les portes en tremblant comme si tout à coup allaient surgir les malfaiteurs ; puis n'ayant rien trouvé, mais ayant eu très peur, la ronde remontait aux étages, l'air crâne, l'allure comique dans le déshabillé des chemises flottantes et des bonnets de nuit.

Les gardes civiques m'ont fait songer à cela, dimanche dernier. Il n'y avait pas l'ombre de l'ombre d'un anarchiste dans Bruxelles, les trains arrivaient vides dans les gares, mais néanmoins tous les gardes faisaient des rondes, étaient sous les armes, recevaient des cartouches comme s'ils allaient défendre l'ordre dans les émeutes les plus sanglantes.

Cependant, la ville était morne, les rues vides, les hôtels fermés, les magasins cadenassés avec des balais et des barres de fer.

C'était la dernière manifestation de cette chose inexplicable : une ridicule angoisse, un affolement comique qui, depuis six semaines, faisait croire à nombre de bons bourgeois que la ville serait mise au pillage, que leurs coffres-forts et leurs femmes seraient violés et qu'après la fatale date nous aurions des députés en sabots et des ministres en blouse bleue.

Tout cela est chimérique. N'importe ! On avait peur ! La peur de toute une ville, de tout un pays, sans probabilité sérieuse, voilà à coup sûr un cas intéressant et facilement explicable. C'est tout simplement un phénomène psychologique : avoir peur, c'est ne pas raisonner, ne pas savoir, frissonner d'un danger inconnu, en face de risques vagues. On aura moins peur de rencontrer un homme, même à figure étrange, le soir, dans la forêt, que d'entendre certains bruits de feuillages, certaines rumeurs lointaines, certains cris épars qui font imaginer on ne sait quel péril de bêtes perdues ou de voleurs apostés.

* * *

C'est ainsi que Guy de Maupassant raconte l'histoire d'un voyageur en Afrique, dans les grandes dunes de Ouargla⁶⁶, une mer de vagues jaunes, dont les colères de sable, pétrifiées et debout, l'entouraient interminablement. Ce site désolé, implacablement morne, n'effrayait guère le voyageur, mais il entendit soudain un bruit de tambour, lointain, presque éteint, par-delà les houles d'or du désert. Et cette chose indécise, ignorée, cet écho apporté d'on ne sait quelle troupe ou quel danger approchant, lui remplit les os et les moelles d'un frisson épouvanté, et tandis qu'au loin le vague tambour battait encore, il se sentit secoué dans les affres de la peur.

Plus tard, il apprit que ce bruit tragique était l'écho d'une grêle de grains de sable, qui, emportés par le vent, venaient heurter les touffes d'herbes sèches, celles-ci devenues, sous le soleil, dures et résonnantes comme de la peau tendue.

L'anarchie fait également ce bruit confus de tambours voilés au loin ; – mais peut-être n'est-ce aussi qu'une fuite impuissante de grains de sable ? N'importe ! la bourgeoisie a eu peur !

* * *

66 Ville au centre de l'Algérie.

La bourgeoisie a peur. C'est donc qu'elle se sent faible. Et, en réalité, je la crois bien malade ; c'est à se demander s'il est temps encore qu'elle se réorganise et qu'elle reconquière la foi en elle-même. Elle a perdu la foi de tout, et la jeunesse bourgeoise, qui devrait apporter des idées d'enthousiasme et les hisser, et les porter devant elle comme des bannières de soie neuve, la jeunesse est sceptique, narquoise, avide d'argent, – ne sachant même plus aimer. Toute foi a disparu ; chacun cherche à faire ses petites affaires, à décrocher un mariage riche ou un riche emploi, et nos jeunes gens seraient capables de se mettre une calvitie postiche, pour en imposer par une gravité apparente. Là-dessous rien, pas un cœur, un frisson, une passion quelconque qui un jour pourrait sortir en flamme superbe et éclairer l'avenir.

Et puis, les scandales s'accumulent, scandales de mœurs, scandales d'argent, qui, du jour au lendemain, éclatent et purulent comme les signes de la décadence de la race.

N'est-ce pas, par exemple, un spectacle affligeant pour celui qu'attirent les symptômes des décompositions sociales, que d'assister à des procès comme celui qui vient de finir en Cours d'assises.

Il doit être permis aujourd'hui de parler à l'aise des condamnés, car les faits de l'accusation sont tenus désormais pour certains ; – sauf les pourvois en cassation, mais ceux-ci ne sont le plus souvent que les derniers sacrements de la justice.

Voyons donc – et c'est très intéressant, au point de vue de l'état de nos mœurs – les impressions qui subsistent d'une telle affaire.

D'une part, un magistrat, gardien des scellés de justice, qui en abuse, qui fabrique de faux testaments, qui s'introduit dans les chambres mortuaires pour y voler de l'argent, – tandis qu'il a quelque fortune et une position très lucrative.

Et tout cela, pourquoi ? Pour entretenir des ménages suspects, et des bâtards au fond de la ville, en des maisons vagues où ils vont cacher leur amour comme une houle.

Celui-ci du moins a une excuse. Il paraît que cette femme qu'il a du reste entraînée avec lui dans le crime, il paraît qu'elle l'aimait. Il y avait entre eux une passion, et cette passion si inférieure qu'elle soit suffit pour moi à les grandir.

* * *

Quant à l'autre, l'avocat médiocre et vain que nous avons tous connu, il y avait aussi une femme dans son cas, une ancienne coureuse de bals d'étudiants, une cantinière de la noce montée en grade, avec laquelle il avait la naïveté, semble-t-il, de jouer des idylles, puisqu'il lui avait donné une bague avec cette inscription touchante et classique : *Stéphanie et Emile*. Est-ce assez bête ! Car si la grande passion est toujours intéressante, si l'homme qui rencontre une jeune femme, intelligente, instruite, éduquée, romanesque, est logique de l'aimer, comment apprécier ces collages ineptes avec des femmes de cervelle et de cœur vide. – C'est à croire que la plupart n'y voient avec leur manie de gens infatués qui vivent au dehors –, qu'un étalage vaniteux d'une femme jeune qu'on produit comme un beau cheval.

Mais comme ils en sont punis ! Tandis qu'ils comparaissent en Cour d'assises, les mêmes femmes pour lesquelles ils ont volé s'étalent dans les concerts et rient et boivent avec d'autres hommes.

Quant à Degand, on peut dire qu'il était le type du bourgeois doctrinaire, du bourgeois répandu, influent même par son audace indémontable, sa complaisance aux promiscuités et sa prodigieuse science des poignées de mains.

Pas mal au physique, avec sa taille élancée, sa mise soignée, ses yeux indécis derrière un lorgnon d'or, et ses favoris un peu élargis qui lui donnaient l'air d'un avocat de Paris. Il avait fait tout ce qu'on doit faire pour réussir bourgeoisement : il était officier de la garde civique, décoré d'une croix civique pour des raisons absolument vagues ; il faisait partie des loges, des associations, des cercles, signait des proclamations, révisait des listes, se mettait en avant pour tout, jusqu'à diriger pendant la saison à Ostende les courses d'enfants –, où un jour il reçut, comme président, le roi et le congratula.

C'était bien le type de la vanité bourgeoise et c'est comme tel qu'il me préoccupe ; on en rencontre ainsi tous les jours qui passent pour des gens importants, qui sont des hommes à tout faire de la politique et qui finissent dans un scandale.

J'en ai connu un de cette sorte à Gand qui s'est suicidé, à la suite de l'épouvantable affaire de mœurs dont les journaux ont parlé récemment ; il était rédacteur en chef d'un journal (libéral), secrétaire d'une loge maçonnique, consul, faisait la pluie et le beau temps, arrivait dans les fêtes officielles avec des décorations, des plaques, des crachats de toutes les Républiques américaines — ; puis il donnait sa montre à de jeunes voyous pour les malpropretés que l'on sait.

Mais celui-là au moins s'est donné une réparation à lui-même en se tuant.

D'ailleurs ce n'est pas un cas isolé ; on a parlé de plus de soixante personnes qui seraient compromises, – avec ce détail piquant : ils avaient de fausses clés pour pénétrer dans les aubettes de tramways qui servaient ainsi, à l'insu de l'administration, de cabinets particuliers.

Si une partie de la bourgeoisie est pourrie, c'est en coupant, amputant sans pitié, qu'on pourra rétablir la santé publique.



Que les parquets y veillent et non seulement les parquets, mais tous ceux qui sont les dépositaires de la dignité et de la tradition d'un corps. Il y a notamment le conseil de discipline du barreau de Bruxelles dont une correspondance à l'*Événement* disait, il y a peu de mois, qu'on le tient pour négligent ou impuissant ; qu'il vise à ne pas voir, à ne pas réprimer, à tout permettre, spécialement quand il s'agit de compères politiques.

Cela est vrai à propos de Degand qu'on accusait depuis longtemps de toutes sortes de tripotages, spécialement quant à l'affaire du vol Arasse, qui était notoire au Palais depuis un an.

Malgré cela, il était toujours maintenu au tableau.

* * *

Il faut cependant que la bourgeoisie veuille à s'épurer elle-même, à se réorganiser devant les mouvements qui se préparent.

Car si dans la bourgeoisie on constate à l'heure actuelle un *piedplatisme* – selon le mot de Barbey d'Aurevilly –

un piedplatisme universel, dans le peuple au contraire se lèvent des gens qui sont des hommes, des gens qui ont la foi, l'enthousiasme, comme Anseele, qui ont un fanatisme d'idées redoutable et sont prêts à souffrir pour elles.

Quant à la bourgeoisie, elle comprend encore nombre d'hommes probes, instruits, qui forment un fond précieux d'ordre et de résistance nationale ; avec eux la bourgeoisie pourra se sauver en se réformant par une discipline sévère, en reconquérant la foi en elle-même, en se tournant vers l'étude et l'action publique, avec le souci unique de faire servir le pouvoir à la solution pacifique des questions sociales et des souffrances ouvrières, et cela vaudra mieux que de faire parader des gardes civiques pour la vanité ridicule de quelques chefs, car il ne sert à rien, comme a dit un humoriste, de tirer des coups de fusil aux idées.

Georges Rodenbach

Un dernier mot — 11 juillet 1886

Petit en littérature, depuis qu'il a abandonné la « lyre » pour certains « mirlitons » que l'on sait.

Petit en peinture qui n'enlumine plus que des tambours de basque pour loteries.

Petit en théâtre, écrivant des revues qu'on ne monte jamais, publiant des machinettes comme le *Candélabre* joué sur une scène de café-concert, réduit à présent à composer du ballet, de la pantomime, – pauvre poète vidé qui ne fait plus que les gestes de ses vers. Manneken-Pis joue à l'indignation : il nous reproche d'écrire « dans un journal d'un cléricalisme trouble après avoir collaboré à des journaux d'opinions antipoétiques (sic) ! » Nous sommes fidèles en cela à un programme affiché par nous dès les premiers jours : la séparation radicale de la politique avec l'art. Est-ce assez clair, clair pour tout le monde, sauf pour Manneken-Pis que nous laissons à sa colère prudhommesque ? Lui, jouer aux convictions ! Lui, poser à l'esprit sectaire, anticlérical, – comme un simple commis-voyageur ! Lui « qui n'a de libre qu'une main », demandant qu'on lui approche l'urne pour que, de l'autre, il puisse voter ! Tout cela, ce sont de méchants prétextes. En réalité, Manneken-Pis en veut à ce qu'il appelle la *phalange*, c'est-à-dire la *Jeune Belgique*⁶⁷, car il vaut mieux jouer franc-jeu. Ce qu'il nous reproche aujourd'hui, « petits par ci, petits par là », il l'avait déjà dit dans un catalogue de la *Zwanze*⁶⁸ :

Petit tout est gentil
Petits-Belgique on nous appelle
Notre petit' chapelle
Sort d'un chou, petit, tout petit

Vous voyez que son répertoire est peu varié et chaque année, à peu près, il recommence contre l'un de nous sa « petite escarmouche ». Il lui en a cuisé parfois comme lorsqu'il s'essaya contre Albert Giraud et reçut de lui, dans la *Réforme*, quelques coups de plume bien cinglants.

Ne soyons pas aussi méchant contre ce pauvre Manneken-Pis.

Il a l'inévitable rancune des soldats traîtres. Car il a appartenu à notre mouvement d'art, il a été l'ami des XX, l'ami intime d'Ensor⁶⁹, qu'il a depuis éreintés on sait comment ; cette « phalange » dont il parle, il en a fait partie longtemps.

Dira-t-il encore qu'on n'a aucune volte-face à lui reprocher ?

Il aura beau faire, son nom – pour la honte de ses attitudes présentes – figure à la table des 2 premières années de la Revue ; il était aussi un mouton... de Panurge. Depuis, la petite presse l'a tondu et il est tout naturel qu'il s'irrite contre ceux qui ont conservé leur toison !

Rémo

67 Revue littéraire dirigée par Max Waller. Rodenbach en fut l'un des animateurs principaux.

68 Titre probable d'une gazette bruxelloise. « zwanze » signifie « humour gouailleur » typique des Bruxellois.

69 James Ensor (1860-1949) : peintre expressionniste belge et libertaire.



Manneken-Pis n'est pas content ; il se fâche, il a même l'air un peu enragé. Est-ce que nous aurions mordu au bon endroit ?

Il recommence un bout de chroniquette, toujours la même , – de l'eau claire ! Manneken-Pis, ceci c'est de l'incontinence !

Manneken-Pis parle encore cette fois de graine d'avocats et de « petits en droit ».

Comme c'est malin ! Petit en droit ! Lui qui a cherché à devenir un « petit en médecine », le « petit qui place les clystères », avant d'être comme il dit dans ses vers, « le petit qui place les mouches ! »

Petit en droit ! Comme si Manneken-Pis n'était pas petit en tout.

Rémo⁷¹

⁷⁰ Suite de l'article précédent.

⁷¹ Georges Rodenbach vers 1890. Collection Dominique Rodenbach.

Chronique bruxelloise — 18 juillet 1886

Bruxelles s'en va, et c'est tout naturel. L'homme des capitales modernes ressemble au poisson des grands fleuves, sans cesse remué, ballotté de la Montagne à la Mer. Au lieu que l'habitant des petites villes mortes, c'est le poisson engourdi dans la vase d'une eau stagnante et plate, ne bougeant guère, et gardant sur soi, éternellement, le mirage des mêmes pignons et des mêmes quais de pierre.

* * *

Bruxelles est donc triste à présent et silencieuse comme la Belle au Bois dormant, sans que son nouveau prince charmant, le prince Victor⁷², ait pu la tirer de sa léthargie estivale.

Mais le peuple n'en a cure, lui qui reste réveillé, joyeux, vivant, comme la domesticité dans le manoir de la belle endormie. On l'a vu s'ébattre à la récente kermesse des Marolles, et dimanche prochain commence pour lui, autour de la Gare du Midi, la grande foire annuelle qui va l'induire en des liesses nouvelles : le vacarme de cuivre des parades, le kaléidoscope des chevaux de bois, l'imagerie naïve et truculente des toiles peintes, le clinquant des oripeaux à paillettes, tout ce décor des foires, hurlant et faux, au milieu duquel songe la face blanche du pitre, – comme un clair de lune sali par la boue des ruisseaux !

Quel dommage, pour la gaîté de nos rues, qu'on ne s'efforce pas de multiplier ici en tous temps ce que j'appellerais des commencements de foire, ce qui fait si bien le pittoresque de Paris : les joueurs d'orgues, les violoneux, les chanteurs de cours, les vendeurs de complaints, et puis aussi les établis d'oranges, les charretées de fleurs qui mettent comme un rêve de pastels vivants dans la fièvre des passants et des fiacres.

Ici, avec notre manie de bon ordre et de banalité administrative, on défend aux marchands ambulants de stationner, et dans deux faubourgs seulement, Ixelles et Saint-Gilles, on permet la circulation dans les rues aux petites Italiennes, joueuses d'orgues, qui y font passer le charme dolent de leurs musiques blessées et la gaîté rouge de leurs fichus et de leurs guimpes.

Heureusement que l'Incendie daigne de temps en temps ouvrir son drapeau rouge dans le vent et allumer ses feux de joie, au plus grand contentement des foules qui courent à ces spectacles comme à des fêtes. Le vague instinct de cruauté qui dort au fond de nous, devant un bâtiment en flammes, nous nous prenons à désirer des conflagrations immenses, nous sommes désappointés dès que la contagion diminue et nous en voulons presque aux pompiers, nous sommes près de les considérer comme des empêcheurs de danser en rond.

Du reste, c'est très beau, le feu ! c'est une friandise des yeux, si instinctive que les petits enfants n'ont pas de plus grand plaisir que de faire brûler des allumettes ou du papier qui presque consumé et noir, avec des stries rouges, offre je ne sais quoi de mystérieux et de diabolique. La joie du feu ! c'est elle qui fait allumer par les pâtres des tas de sarments qui fument, invisibles torchères, dans la pâleur des crépuscules ! C'est elle qui entasse les foules pour voir, les nuits de fêtes publiques, s'effeuiller du ciel noir les calices rouges et bleus des fusées et des pièces d'artifice.

⁷² Victor Napoléon, « prince Napoléon » (1862-1926) : fils de Jérôme Bonaparte. Exilé en Belgique en 1886 à cause de ses activités politiques.

La joie du feu, c'est celle encore que nous goûtons aux lueurs dansantes du punch, les soirs de réveillon ; c'est surtout celle des bûches et des braises saignant sur les chenets, quand le jour tombe, vers quatre heures, en hiver, et que nous restons longtemps, sans allumer la lampe, dans la chambre assombrie, à regarder la cheminée où toutes ces flammes dansantes ont des formes de cœurs, les cœurs en sang de ceux que nous avons aimés et qui sont morts !

Mais cette joie du feu, combien plus grande avec le piment du danger et des catastrophes possibles et des héroïsmes qu'on attend.

C'est ainsi que le soleil donne souvent au couchant le spectacle de merveilleux incendies où croulent, tout autour de lui, les nuées comme de chimériques palais en feu. Mais presque aucun des passants n'y regarde et c'est pourquoi un poète que nous aimons, François Coppée⁷³, a pu dire dans un conte charmant que le soleil, un soir de septembre, sur Paris, « s'était couché pour lui seul. »

C'est le périlleux, le tragique ou l'atroce qui fait la joie du feu, et l'on peut comprendre ainsi le raffinement d'un empereur romain, faisant allumer des esclaves nus, torches vivantes, tout au long de ses chemins ; comme on s'explique aussi le coup de folie des incendiaires du Hainaut, dans des rondes autour des usines en flammes !

Le feu donne une énorme griserie : c'est comme un vin chaud et rouge qu'on boirait par les yeux !

* * *



Donc, les bâtiments de l'Université⁷⁴ ont brûlé et c'est grand dommage pour certaines collections de livres ou d'instruments. Quant aux murs, ils seront relevés, plus solides et plus somptueux, comme le Palais de la Nation qui s'achève en ce moment. Seulement, ce double incendie⁷⁵ des monuments publics devrait donner à réfléchir, devrait engager à prendre des mesures préventives pour en sauvegarder d'autres qui sont exposés, d'autres plus précieux encore, comme le Musée de

73 François Coppée (1842-1908) : poète parnassien, dramaturge et romancier.

74 L'université occupait à l'époque l'ancien Palais Granvelle, rue des Sols à Bruxelles (détruit). Actuelles Galeries Ravenstein et rue des Sols. Illustration.

75 Le Palais de la Nation (Parlement belge) avait brûlé en 1883.

peinture⁷⁶. Il est entouré de maisons ; il faudrait absolument qu'on l'isolât. Qu'on imite, à cet égard, l'exemple de la ville d'Anvers, plus soucieuse que nous de ses chefs-d'œuvre. Elle a fait construire un nouveau musée, sans voisinage, et les tableaux seront suspendus sur des cloisons mobiles de tôle et de fer qui, en cas d'incendie ou de bombardement, rentreront dans des souterrains incombustibles⁷⁷.

Quant à l'Université, ce qui aurait bien fait de brûler avec les vieux murs, ce sont les vieux codes, les vieux traités, les routines de cours, d'examens qui ne prouvent pas grand'chose, toutes les perruques académiques qui se transmettent de crâne en crâne, comprimant les élans jeunes et les idées nouvelles. Ce qui aurait dû brûler, ce sont les anciennes chartes, les constitutions surannées, les codes injustes, la Loi qui jusqu'ici a toujours été marâtre pour le Pauvre et pour la Femme. Ce sont les deux sacrifiés de la loi et j'y songeais avec émotion quand, pénétrant après l'incendie dans les bâtiments de l'Université, je visitai par hasard la salle de dissection : sur une table, un cadavre de jeune fille, nue, horriblement maigre, qu'on découpait. C'avait été une pauvre, assurément. Pauvre et femme, double misère ! Elle avait le ventre fendu, d'où on lui extrayait le foie et les entrailles. La bouche ouverte, les yeux ouverts aussi, tristes comme des miroirs cassés, des yeux, blancs désespérément, qui semblaient demander grâce à la Science, après avoir vainement durant sa vie demandé grâce à la Loi.

En voyant cette dissection douloureuse, je songeais à la femme coupée en morceaux de Saint-Gilles, elle aussi une victime de la Loi, car avec notre code – un des seuls du monde qui défende la recherche de la paternité – les filles-mères n'ont guère de refuge que dans la mort ou le crime. D'autant plus que nos mœurs publiques se font les complices de la loi ; l'opinion a des sévérités implacables pour ce qui n'est que le résultat parfois d'un coup d'amour et d'oubli de soi, – tandis qu'elle est favorable, indulgente et bonne pour toutes les plates débauches, pourvu qu'elles aient l'ombre et la nuit pour complices. C'est à cela qu'il faut attribuer l'effroyable développement de la prostitution dans nos rues, sous les yeux complaisants de la police. A tous les carrefours attendent des femmes araignées de nuit, qui guettent et entraînent les passants.

Ne serait-il pas temps de mettre un terme à cet étalage nocturne, qui doit donner aux étrangers qui passent l'impression d'une cité perverse et dissolue entre toutes.

C'est, du reste, le résultat logique des mœurs qu'on nous a faites : une bourgeoisie hypocrite qui s'offense de l'amour et de sa franchise, une Loi qui n'en protège pas même les fautes, doivent aboutir à tout ce dont on se plaint aujourd'hui : l'avortement, l'infanticide, l'assassinat des séducteurs, et, par-dessus tout – comme une lèpre purulente au dehors – la prostitution, qui vient le soir contaminer nos rues et compter son gain sous les lanternes.

Georges Rodenbach.

76 Musées Royaux des Beaux-Arts, rue de la Régence à Bruxelles. Inaugurés en 1880.

77 Cette anecdote est relatée dans le *Journal des Goncourt* (8 mai 1892).

Chronique bruxelloise : La vie en plein air — 25 juillet 1886

Inauguration du kursaal de Blankenberghe



La charmante petite ville de Blankenberghe⁷⁸ vient enfin d'inaugurer son kursaal. Il y a déjà pas mal d'années qu'on l'attendait. On se demande vraiment comment une administration, en possession d'une des plus belles plages du monde, a pu se montrer si peu soucieuse, au point de laisser dormir un projet qui remonte à 1873 – c'est à cette date, en effet, que le gouvernement fit don à la ville du terrain où s'élevait l'ancien phare, sous la condition formelle d'y ériger un Casino.

On fit alors un premier plan dont l'exécution devait coûter 250,000 francs ; mais il fut rejeté.

En 1880, à la suite d'une requête signée par quelques habitants notables, la ville ouvrit un concours avec primes. Il y eut 17 concurrents et ce fut une maquette de MM. Hellemans et Van Rysselberghe⁷⁹ qu'on couronna.

Mais ici encore des oppositions se manifestèrent parmi les membres du Conseil. C'est l'étonnante histoire dans les petites villes, où se produisent toutes sortes de tiraillements, d'intrigues de clocher, de vanités provinciales et d'exclusivisme béotien qui cherche à écarter les étrangers pour favoriser uniquement ceux de la ville.

Mais à Blankenberghe cet état de choses tend à disparaître, depuis la direction intelligente de M. Notebaert, le nouveau bourgmestre. C'est ainsi que le projet du nouveau kursaal si longtemps ajourné reçut enfin en 1885 sa solution définitive, et le plan de M. Hellemans fut exécuté en moins d'une année.

⁷⁸ Station balnéaire belge. A cette période, Verhaeren et Rodenbach figuraient parmi les animateurs littéraires de la nouvelle station balnéaire. Rodenbach se trouvait en bonne place le jour de l'inauguration.

⁷⁹ Octave van Rysselberghe (1855-1929) : architecte belge de la période Art nouveau actif à Bruxelles. Frère du peintre Théo van Rysselberghe.

Aujourd'hui, toute la construction est achevée et il ne reste plus que quelques détails d'aménagement à compléter.

Le nouveau monument fait le plus grand honneur à l'architecte. La tâche était difficile, car il ne disposait que de 50 mètres de façade. A côté se trouve le vieil *hôtel des familles*, avec sa régulière, monotone et laide architecture de caserne qui se prolonge sur un long espace.

Il fallait pour le Casino, avec une façade exigüe de 50 mètres, faire une construction dominant la digue et se silhouettant en relief sur la ligne des hôtels et des villas. C'est ce que l'architecte a très bien réalisé au moyen des tourelles gracieuses et de la terrasse en éventail s'arrondissant devant la rotonde qui servira pour les concerts. Aussi a-t-il été vivement félicité par les ministres, MM. de Moreau et Devolder, qui ont présidé l'inauguration. Ceux-ci ont visité en détail la salle de bal, la salle de billard, les salons de musique, de lecture, de conversation, où flambent les brillants appareils d'éclairage de la Compagnie des bronzes de Bruxelles. Sur les murs, s'alignent des tentures distinguées, rouge foncé, couleur de sang caillé, ou bleu pâle couleur de prunelle, avec une profusion de fleurs, d'oiseaux, de verdure, d'attributs printaniers dans le goût des adorables compositions de Giacomelli.

Voilà un cadre frais aux idylles qui vont commencer dans la complicité des danses, aux sons des langoureuses valse.

Et ainsi grâce à son nouveau casino, Blankenberghe se trouve complétée d'une façon charmante. Plus de brèches dans sa jolie denture de façades blanches qui rient à la mer.

C'est là une des originalités de Blankenberghe ; c'est la série de ces villas coquettes, fleuries de plantes et de robes claires, vrais nids de verdure et d'amoureux, d'où sortent incessamment des chants de piano et des voix de femme qu'accompagne, au loin, le grand orgue de la mer.

Ci et là s'élève une construction plus haute, plus décorative : c'est une villa à tourelle d'un côté ; de l'autre, c'est le superbe hôtel continental avec ses guignols, ses concerts, tous ses plaisirs nouveaux qui transportent de plus en plus du côté est de la digue l'animation, la foule et la vie. C'est de ce côté que la nouvelle église va s'édifier et non loin de là aussi que s'élèvera la station des tramways à vapeur. Ce nouveau chemin de fer, comme on sait, va joindre Blankenberghe à Ostende et parcourra du reste toute la ligne du littoral. C'est le 1^{er} août qu'il sera inauguré. D'Ostende à Blankenberghe – soit 15 kilomètres – le trajet se fera en une demi-heure. Quant à la ligne vicinale d'Ostende à Middelkerke, Nieuport et Furnes, elle vient d'être ouverte.



A Blankenberghe, il ne reste qu'un dernier travail à exécuter : les égouts. On attend le mois d'octobre pour mettre la main à l'œuvre. Ce travail d'hygiène accompli, Blankenberghe n'aura peut-être pas augmenté ses conditions de salubrité, puisque les tables de mortalité établissent qu'on n'y meurt presque pas, mais elle aura donné satisfaction aux craintes exagérées du public des villes, qui s'imaginent à tort ou à raison que les égouts constituent une nécessité de l'existence urbaine, même sous le vent purificateur de l'océan.

En terminant, nos meilleurs souhaits à la charmante petite ville. Qu'elle prospère et qu'elle accroisse. Qu'elle offre aux étrangers bons lits et bonne table sans trop leur vider l'escarcelle ; et quant à la mer, la superbe mer du Nord, sœur jumelle de la terre de Flandre, qu'elle écoute nos prières :

« O mer, sois réconfortante et bonne à tous ; fouette le sang, assouplis les muscles, calme les nerfs de ceux qui ont travaillé et qui sont las ; parle d'amour et d'infini à ceux dont l'âme est vaillante et haute ; avec les petits enfants, joue comme une aïeule indulgente, laisse-toi faire et conduire par eux et caresse leurs pieds nus avec ta barbe de blanche écume.

Donne enfin la joie et la santé à ceux qui vont vers toi comme à la guérison, ceux qui sont faibles, appauvris de sève, les malingres et les souffreteux, ceux qui n'ont – selon l'exquise expression de Michelet – « rien qu'une difficulté de vivre ! »

Rémo.

Chronique bruxelloise : Distribution des prix — 1^{er} août 1886



C'est la semaine de la distribution des prix : partout, les rues vont être enjolivées de fillettes en robes blanches, de garçonnets frisés comme des saint Jean de processions, tous heureux, guindés dans leurs atours neufs, fiers, illuminés comme s'ils marchaient dans de la lumière.

C'est la semaine tant attendue, pour laquelle on décomptait les jours sur le calendrier, non pas seulement avec l'espoir des vacances, du doux repos, du voyage à la montagne ou à la mer, des câlineries dans la bonne maison familiale, mais encore et surtout parce qu'elle apporterait avec elle, la semaine bienheureuse, cette minute exquise autant que brève où l'on entendra son nom proclamé devant une salle immense, dans laquelle chacun ne voit que ses parents, les yeux mouillés de larmes. Cette émotion-là c'est quelque chose d'indicible, et ceux qu'on acclame, qui montent sur l'estrade, qu'on charge de prix rouge et or, qu'on sacre de naïfs lauriers dont la couronne trop grande

leur dégringole jusqu'aux épaules (comme un cerceau) ceux-là goûtent alors le plus doux de l'ambition humaine et des pressentiments de gloire. Rien dans la suite ne leur vaudra le salutaire frisson d'orgueil qui les secoue à ce moment-là comme rien en amour, ni les passions ultérieures, ni les hymens calmes et bénits ne valent les doigts pressés et les puérils aveux de la jeune fille (la première) qu'on a adorée quelques jours et qu'on a quittée à un tournant de la vie !⁸⁰

Cette émulation, cette vanité savamment cajolée est une chose bonne pour l'enfance. Comme on travaillait au temps des concours, comme on se levait avec vaillance, plus tôt, chaque matin, descendant au jardin répéter toute la longue matière, à mi-voix, avec ce bourdonnement continu de leçon apprise qui mettait autour de nos jeunes têtes comme un murmure d'abeilles. Quelle ambition de décrocher le plus de prix possible, tous les prix ! car on donnait un prix spécial dans chaque branche : conduite, histoire, calcul, récitation, géographie, style, latin, sciences. Aujourd'hui, avec notre manie de simplifier, de ne plus voir les choses au point de vue sentiment, mais au point de vue pédagogique, on a substitué aux prix spéciaux des prix d'ensemble, de sorte que les plus zélés et les plus intelligents des classes, au lieu de revenir avec une haute pile de beaux livres en robes claires, n'obtiennent tous qu'un prix général pour lequel on fait cette vaine mention qu'il a été remporté par autant de points.

Comme c'est mal comprendre l'enfance et mal comprendre ce qui peut la séduire et l'aiguillonner ! Et quant aux prix eux-mêmes, combien je regrette les livres naïfs et émus que nous recevions : la *Case de l'oncle Tom*, *Robinson Crusoë*, les *Contes des Fées*. A présent, on donne aux plus jeunes enfants les œuvres de Buffon, ou un traité de minéralogie, ou un manuel de sciences.

La science ! la science ! mon Dieu ! qui nous en délivrera. Qu'on enseigne d'abord à vivre, qu'on apprenne à sentir et pour cela qu'on donne aux écoliers des choses d'imagination, des œuvres de sentiment.

80 L'étudiant Georges Rodenbach collectionnait les premiers prix.

La science ! c'est elle encore qu'on inspire dans la prudhommesque banalité des discours de distribution que des échevins graves et laids, avec un arc-en-ciel au ventre, viennent lire aux enfants que cela n'amuse guère.

Oh ! l'envahissement officiel, l'enseignement froid, sec, méthodique. Connais-toi toi-même, disaient les anciens. Apprends à penser, à sentir, à vibrer, à aimer ! Au lieu de cela, au lieu d'étudier à travers champs, en cueillant les fleurs, en écoutant les oiseaux, on étudiera sèchement dans des manuels la botanique ou la zoologie. C'est ainsi qu'en visitant récemment une école communale, je ne vis, dans la classe où s'instruisaient de très jeunes enfants, que des bocaux, des cornues, des bouteilles pleines de poudres, de minéraux, et dans un coin, ricanant à cette atmosphère de pharmacie, un squelette qui regardait de ses trous sans yeux. C'est ainsi que les jeunes générations sauront tout du squelette, et ne sauront rien de l'homme !

Dans les distributions aussi, on chante à présent des cantates bêtes sur la science, les chemins de fer et les libertés civiques !

Où sont les pièces naïves que nous jouions au collège, avec toutes sortes d'intrigues mouvementées de ministres traîtres, de princes mis au cachot par les Infidèles et que leurs fils venaient délivrer à travers mille périls, enfantines épopées, bien faites pour nous inspirer la vaillance, le mépris de la vie et l'amour de nos proches.

Et dans les couvents de filles, comme c'était joli, les sœurs, tout en blanc comme des premières communiantes, qui jouaient des allégories printanières, où la Rose et le Lys se tutoyaient.

Tout cela s'en va peu à peu ; la légende de l'enfance se banalise et il n'est pas jusqu'aux distributions de prix qui ne deviennent froides, compassées, officielles, avec des proclamations de points, qui semblent assimiler les enfants à des fonds publics, dont un boursier pressé indiquerait la cote.

Et cependant pour eux-mêmes, les hommes se gardent bien de supprimer quelque chose des récompenses qu'ils se décernent réciproquement. La vie entière n'est qu'une grande distribution de prix. Les places, les diplômes, les titres de noblesse, les décorations ont remplacé les livres à tranches d'or et les couronnes en papier. Ceux qui se prétendent les plus fermés à la séduction des hommes, les philosophes les plus dédaigneux, les poètes les plus fiers sont sensibles, malgré tout, à l'hommage des foules. C'est humain ! A telle enseigne que de Goncourt lui-même raconte son ivresse de bonheur, le jour où il vit rayonner son nom dans un feuilleton de Jules Janin⁸¹, Jules Janin le pion qui, devant Paris, donnait un accessit de style à l'élève Goncourt : « C'est une joie plein la poitrine, une de ces joies de première communion littéraire, une de ces joies débordantes du moral dans le physique, qui vous met de l'allégresse dans tous le corps, une de ces joies qu'on ne retrouve pas plus que les joies du premier amour. Tout ce jour-là, nous ne marchons pas, nous courons ! »

Enfin, l'Éternité elle-même, ne nous la présente-t-on pas comme la dernière distribution des prix ? C'est dans la vallée de Josaphat que la cérémonie aura lieu, et toutes les injustices des concours de ce monde y seront bien réparées. Mais cette fois, il n'y aura pas lieu de nous plaindre que chaque vertu ne soit point prise à part. Ce sera un moyen plus sûr d'obtenir pour notre travail d'ici-bas, un prix d'ensemble et d'entrer allégrement dans la grande vacance du Paradis.

Georges Rodenbach

81 Gabriel-Jules Janin (1804-1874) écrivain et critique dramatique français.

La manifestation ouvrière — 22 août 1886

Après trois mois d'incertitudes et de peurs⁸², où l'on vivait comme dans l'attente d'on ne sait quelle invasion de barbares qui vont venir, où l'on entendait crier par les rues un tas d'articles, de libelles aux titres effrayants, de brochures dont les vendeurs effraient les passants, comme si c'eussent été des anges en bourgeois, clamant la ruine prochaine de Sodome et Gomorrhe, après ce long affolement d'une bourgeoisie qui se sent menacée et coupable, voici que le cortège du peuple a traversé dignement et pacifiquement nos rues, avec, en maint endroit, les hommes acclamant et les femmes agitant leurs mouchoirs, comme des drapeaux blancs d'amnistie et de paix sociale, arborés par elles aux fenêtres de la grande ville !

* * *

Depuis ce moment, la presse de tout ramage et de tout plumage a fait là-dessus les piailleries prévues : depuis les petits rouges-gorges et les grands aras roses du radicalisme jusqu'aux pédants perroquets bleus de la doctrine⁸³ et jusqu'aux paons, dindons, canaris jaunes, serins et merles du cléricisme, qui ont voulu siffler quand même.

Pour ceux qui vivent en dehors des volières politiques, et dont la pensée se déploie dans le sens du juste, comme un oiseau libre, pour ceux-là les impressions qui ressortent de la manifestation ouvrière, ne permettaient pas – comme on l'a fait – ni de ricaner sans mesure, ni d'exulter sans réserve.

Au lieu d'évaluer le nombre des manifestants, de comparer leurs chiffres à celui des précédentes manifestations censitaires, afin de se rassurer soi-même contre la peur, au lieu de faire toute cette vaine besogne de pions politiques, il eût mieux convenu de regarder au-delà et au-dessus de ce cortège populaire et d'y songer avec ce qu'on a en soi de sensible et de fraternel. Seulement, ces émotions sont celles du petit nombre. Il n'est pas donné à tous de s'impressionner pour le peuple et de sentir à *son cœur*. La plupart préfèrent céder à leurs instincts froids, raisonneurs, égoïstes ; et seuls les forts se sentent invinciblement attirés aux misères ouvrières. C'est là une sorte de sens spécial qu'on a ou qu'on n'a pas ; résultat d'un état d'âme, d'une sensibilité de rétine qui fait songer à ce mot du sculpteur Préault⁸⁴ à propos de l'art : « L'art est une étoile que je vois et que vous ne voyez pas. »

De la même façon, les uns voient la classe ouvrière comme un astre désorbité et souffrant ; les autres ont trop courte vue pour en éclairer leur conscience.

Quoi qu'il en soit, pour ceux qui, en dehors, des préjugés des partis, savent voir et sentir, la manifestation de dimanche ne leur a causé ni exultation ni colère ; elle leur est apparue comme le signe d'une des évolutions fatales de la société moderne. Car, quoi qu'en disent les journaux doctrinaires, il n'y a pas lieu d'y voir une masse inconsciente embauchée pour des œuvres qu'elle ignore par quelques agitateurs ambitieux. C'est là un prudhomisme qu'on ne devrait plus se permettre.

82 Cf. article du 23 mai 1886.

83 Aile droite des libéraux belges opposée aux progressistes dont un noyau fonda plus tard le Parti ouvrier belge.

84 Auguste Préault (1809-1879) : sculpteur et médailleur qui compte parmi les figures majeures du mouvement romantique.

En réalité, il n'y a des meneurs que là où se rencontre une masse prête à se laisser mener. Il n'y a de bergers que quand le troupeau se trouve rassemblé. Certes, les conducteurs du parti ouvrier cherchent avant tout à profiter de la moisson, mais cette moisson d'égoïsme, d'injustices et d'opprobres, c'est la bourgeoisie qui l'a fait lever depuis tantôt cent années.

Dire que ce sont les meneurs qui provoquent l'agitation, c'est aussi sot que de dire – selon le mot de Gautier⁸⁵ – que les petits pois font naître le printemps. En vérité, le printemps fait naître les petits pois comme l'injustice sociale fait naître des réfractaires.

Une autre observation qu'on a été répétant et avec laquelle on se reconforte pour ne pas voir les mouvements qui s'apprêtent, c'est que le cortège ne contenait que 15,000 participants, au meilleur compte, et parmi eux une petite minorité d'ouvriers. D'abord, cela ne veut rien dire. Ceux qui sont venus sont assurément les moins malheureux ; beaucoup étaient vêtus de drap, portaient des chapeaux, semblaient intelligents, décidés, parfaitement fixés dans ce qu'ils attendent et ce qu'ils veulent. Parmi ceux-ci, le groupe des Gantois, conduits par Anseele, des gens disciplinés, organisés, avec leurs têtes dures de Flamands, leur hérédité de communiers et le souvenir héroïque des Artevelde coulant dans leurs veines avec leur sang.

Mais à côté de ceux-là, il y avait aussi de vrais ouvriers, de vrais travailleurs en blouse, les calamiteux des carrières, des laminoirs et surtout les pauvres Borains des mines, la face jaune, maigre, tachetée de bleu, couturée d'anciennes plaies reçues en plein travail, les yeux craintifs, souffrants, comme effrayés de la lumière, qui tous ensemble marchaient peureusement, naïvement, *en se donnant les mains*, étonnés, presque émus, ôtant leurs casquettes quand quelques hommes de cœur saluaient leur passage en leur criant : « Salut, les blouses ! »

D'ailleurs, en supposant même que le cortège ne fut pas – ce qu'il aurait pu être – le cortège des pauvres, qu'est-ce que cela prouve. Y a-t-il lieu de triompher, comme d'aucuns l'ont fait, et de s'exclamer : « Vous voyez bien que la misère n'existe pas ! Où sont là-dedans les gens qui ont faim ? »



Ce serait naïf si ce n'était méchant. Tous les hommes justes reconnaissent que le peuple souffre, et ceux-ci n'ont vu dans les délégations de dimanche que ceux qui venaient au nom des va-nu-pieds en loques, habitants de cassines⁸⁶ et de ruelles, mangeurs de pain noir, – lesquels n'avaient pas de quoi voler à leur ménage un peu d'argent pour se joindre à leurs frères et venir jusqu'ici.

C'est ce qu'on a compris ; c'est ce que les habitants rangés au passage ou groupés aux fenêtres ont vu dans ce cortège et derrière ce cortège. Et c'est ce qui explique le courant de sympathie qui a traversé la foule et est allé porter son écho jusqu'à l'étranger, puisque la *Pall Mall Gazette*⁸⁷ disait à ce propos :

85 Théophile Gautier.

86 Petite maison au milieu des champs.

87 Quotidien anglais.

« Les habitants ont été saisis de l'aspect misérable des mineurs, et si cela est vrai, cette démonstration n'aura pas été sans fruits. Si une moitié du monde savait réellement comment vit l'autre moitié, au lieu de lui faire la guerre, elle lui témoignerait de la sympathie.

Les ouvriers belges ont appelé à leur aide quelque chose de plus puissant que l'organisation ou les coups, et de plus mortel pour qui s'y oppose que le socialisme et la dynamite. C'est le sentiment d'universelle pitié qu'a inspiré leur condition.

Il est donc indubitable qu'il y a des injustices à réparer et des misères à secourir.

D'ailleurs, le gouvernement, intelligent et sage, l'a si bien compris qu'il a institué une Commission du travail qui, celle-ci, à rebours de toutes les autres Commissions qu'on nommait en Belgique, s'occupe sérieusement et se livre à une enquête générale sur laquelle le Parlement aura à tabler pour commencer les travaux de législation nouvelle, économique, ouvrière et électorale.

Depuis cinquante ans, les Chambres se sont discréditées par des discussions oiseuses et des lois de parti. A peine quelque question ouvrière, comme le travail des enfants et des femmes, y était-elle soulevée, et rejetée – alors que tous les pays d'Europe ont fait une législation en cette matière, la France entre autres, où fonctionne depuis 1874 une excellente loi dont l'exécution est confiée à 15 inspecteurs divisionnaires et par laquelle les patrons contrevenants sont justiciables des tribunaux correctionnels.

Qu'on entre dans cette voie de réformes urgentes, non pas avec un esprit sectaire et antireligieux comme le voudraient nos radicaux, mais avec un souci de vraie liberté, de respect des traditions catholiques – car la Charité, la Charité, fille de l'Église, a été pendant des siècles, le vrai remède du paupérisme. Et ce sera un bienfait national que d'utiliser toutes les énergies du pays, les énergies ouvrières comme les énergies bourgeoises, de les utiliser également pour l'armée – pour le service obligatoire, – pour les lois – par le suffrage étendu. Car le peuple est une force qu'il faut organiser, selon la pensée de Rivarol, une force comme les vents et les eaux qu'on doit appliquer à un moulin ou à une pompe qui sont leurs organes. Pour le peuple, l'organe c'est le gouvernement et si on n'applique pas sa force, il y a plus, ajoute Rivarol, que convulsion, délire, fureur et révolution.

* * *

Une autre pensée qui s'émanait⁸⁸ de ce cortège, une idée touchante celle-ci exprimée avec cet art simple et émouvant que révèlent toutes les inspirations populaires, c'était la demande de grâce et d'amnistie pour les grévistes condamnés. Tous les manifestants portaient le mot « Amnistie » et au-devant des groupes, des cartels voilés, accompagnés de drapeaux de crêpe et d'hommes en deuil, reproduisaient la supplique en termes parfois naïfs et touchants.

C'est qu'en vérité on s'est trouvé surpris et mal impressionné par ces terribles condamnations de Charleroi et de Liège, que des bourgeois peu clairvoyants ont pu seuls applaudir comme de salutaires exemples. A Charleroi entre autres, on a prononcé plus de six cents jugements qui ont frappé peut-être des innocents, comme cela arrive souvent, quand une troupe fait feu en temps d'émeute. Ici aussi, devant les tribunaux, on a tiré dans le tas ; ç'a été de la justice sommaire, une vraie exécution ; et comme il en est bien la preuve, ce mot d'ouvrier, venu ici à Bruxelles pour assister à une instance en appel qu'on dépêcha sans examen. L'homme jeta sa caquette à terre en sortant de la salle d'audience et s'exclama : « Ça n'est ni iesse jugé, c'est iesse fusillé ! »⁸⁹

88 Coquille possible : « qui émanait de ».

89 En wallon.

Le *Journal des Tribunaux* qui rapporte cette parole terrible, ajoute ces considérations éloquentes sur la justice qui croit faire son devoir en frappant sans mesure :

« Est-ce encore de Justice qu'il peut s'agir quand commence, entre deux classes, une de ces luttes terrifiantes auxquelles aboutissent toutes les évolutions de l'histoire, et qu'il est question de savoir non pas s'il faut renverser, mais comment sera renversé l'édifice des biens et des conquêtes lentement accumulés par les uns au détriment des autres ? Oui, nous le savons, on assemble alors encore des cours de justice, on procède selon les formes usitées, on discute comme à l'ordinaire, tous les simulacres de la libre défense et de la complète discussion apparaissent comme si rien n'était changé. Mais au fond, et des deux parts, les effrayants partis-pris de l'instinct sont venus tout corrompre. Le crime des honnêtes gens, les préventions sont entrées indomptables dans tous les cœurs. Ces bourgeois qui composent les jurys sont alors aveugles et partant impitoyables comme le sont ces ouvriers eux-mêmes le jour où c'est leur tour de devenir les juges. Il faut n'attendre ni mesure, ni sagesse au sens courant du terme. Ce sont des coups qu'on porte et non des arrêts qu'on rend. On ne juge pas, on se défend. Et, terrible hallucination, nul ne s'en doute et croit avec ferveur qu'il reste juste et sage, et que ce qu'il fait c'est le vrai, c'est le bien, c'est l'opportun.

Quoi ! M. l'avocat général, vous n'avez pas honte de vous servir du témoignage d'un père pour faire condamner le fils ? Vous n'avez pas honte de divulguer des secrets de la vie privée pour demander la condamnation d'un accusé ? C'est adieu ! »

Voilà comment protestait en pleine audience, contre les agissements de la Justice, Maître Englebienne, l'éloquent défenseur de Falleur.

Et il ajoutait cette apostrophe enflammée qui est un cri de grande âme et un coup d'éloquence :

« J'ai dû faire des efforts inouïs ce matin, lorsque je vous ai entendu lire ces deux lettres, et si mes chers confrères ne m'avaient retenu, si je vous avais répondu avant la levée d'audience, j'y aurais laissé ma robe d'avocat qui m'est si chère et dans laquelle j'espère mourir –, parce que mes expressions eussent été en rapport avec la violence des sentiments d'indignation que vous avez soulevés en mon cœur. »

* * *

Cette attitude de Maître Englebienne, un catholique notoire, militant, est une attitude courageuse ; elle est de plus significative. Elle prouve aux radicaux qu'ils n'ont pas – comme ils le pensent – le monopole de l'intérêt pour les couches laborieuses.

Il y a nombre d'hommes, et des meilleurs en Belgique, qui rêvent à l'heure actuelle de réaliser en dehors des partis, des préjugés sectaires – religieux ou antireligieux – de réaliser le rapprochement et la réconciliation des classes.

Eux ne sont pas aveuglés au point de ne pas voir le péril approchant. Celui-ci du reste est dénoncé assez haut, et comme l'art est toujours l'expression du temps, on aurait pu l'apprendre rien que par des livres prophétiques comme *Germinal* et *Happe-chair* où sanglotent les douleurs tantôt bientôt furieuses de la plèbe. Et la bourgeoisie n'a-t-elle pas été assez dénoncée par le Des Esseintes⁹⁰ de Huysmans⁹¹ qui la montre aveugle, à genoux devant le califat des banques, et aussi par ce fier Barbey d'Aurevilly⁹² qui s'isole devant son *piedplatisme* universel.

90 Personnage principal du roman *A Rebours* (1884) de Joris-Karl Huysmans.

91 Joris-Karl Huysmans (1848-1907) : écrivain et critique d'art. Ami personnel de Rodenbach.

92 Jules Barbey d'Aurevilly (1808-1889) : écrivain et polémiste. Connus pour ses contes *Les Diaboliques*.

Ce sera au parti qui s'est affirmé dès l'origine dans ce journal comme un parti conservateur-progressiste, ce sera à lui de tenter le rapprochement des ouvriers et de la bourgeoisie, de jeter la base d'un traité de paix entre eux, de canaliser le fleuve populaire dont nous venons de voir les premiers mots et qui gronde là-bas, au bord de l'horizon⁹³.

Ce seront les Girondins de la démocratie, et s'ils n'ont pas les faiblesses de ceux de la grande Révolution, ils réussiront à pacifier, car eux aussi – comme les autres – compteront les hommes du juste milieu, c'est-à-dire les plus honnêtes et peut-être aussi les plus éloquents.

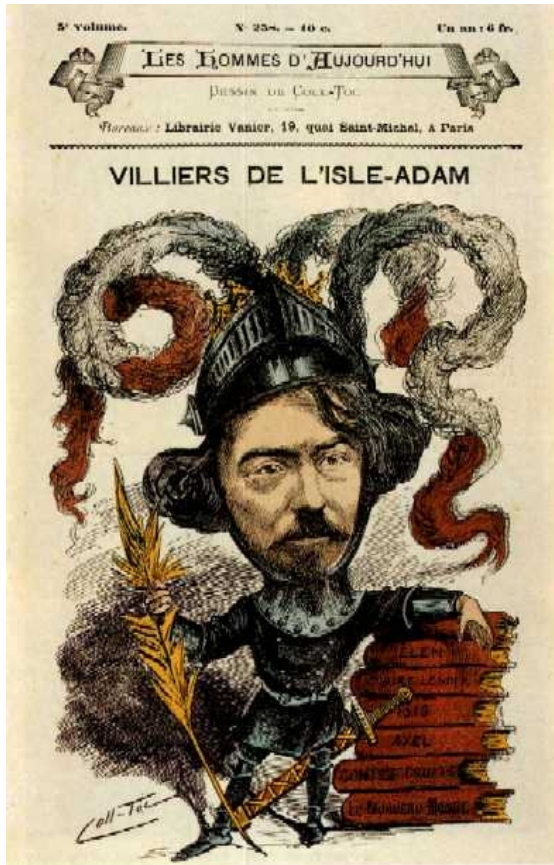
Georges Rodenbach



93 Ce paragraphe résume les objectifs du *Progrès* dont Rodenbach est le secrétaire de rédaction.

Etudes littéraires : L'Amour suprême, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam — 3 octobre 1886

Paris, de Brunhoff, éditeur – 3 octobre 1886



Dans la génération des Parnassiens qui imposera plusieurs noms à l'admiration définitive de l'avenir, Villiers de l'Isle-Adam⁹⁴, resté d'abord dans une obscurité relative, conquiert depuis ces dernières années une des premières places. Depuis les *Contes cruels*, ce livre de vision étrange, hallucinante, de style éclatant et ferme, la jeunesse va vers lui, messagère de gloire, comme vers un des princes des lettres françaises.

Villiers de l'Isle-Adam peut avoir 45 ans aujourd'hui, bien qu'il soit difficile de mettre un âge sur cette tête curieuse et tourmentée : des yeux insinuants malgré le rêve et le vague qui les mouillent, des yeux magnétiques qui allument la figure un peu pâle et fanée, à laquelle des moustaches et une barbiche à la Van Dyck conservent une aristocratie d'ancien portrait. Le maître (comme l'appellent les jeunes poètes) parle d'un ton de voix brouillé, avec des phrases confuses où, par moments, éclatent des observations brillantes ou des idées géniales.

Demi-géniales, dirait Catulle Mendès⁹⁵, car on se rappelle la curieuse façon dont il l'a portraituré dans sa *Légende du Parnasse contemporain*, en insistant sur ce point qu'il y a des demi-génies dans les lettres comme il y a des demi-dieux dans la mythologie (et que Villiers de l'Isle-Adam en était), génie par l'audace, l'étrangeté, la sublimité de ses conceptions, moins qu'un talent par ses inégalités, ses faiblesses fréquentes et triviales.

Quoi qu'il en soit, Villiers de l'Isle-Adam a, lui aussi, donné « un frisson nouveau ». Tout en dérivant d'Edgar Poe, il n'a pas la note macabre, mais seulement la secousse, l'hallucination indéfinie, le tremblement d'on ne sait quoi. Dans son dernier livre, *L'Amour suprême*, il parle quelque part des « griffes électriques de la science ». Toute sa manière est là ; il y a quelque chose d'électrique dans ce style, de luisant, de phosphoreux à la façon des horizons d'orages et des mares⁹⁶ nocturnes ; il y a aussi quelque chose de griffant, d'agrippant comme des tenailles de justicier ou des ongles de fauve.

94 Auguste Villiers de l'Isle-Adam (1838-1889) : écrivain d'origine bretonne et aristocratique.

A publié des contes teintés à la fois de romantisme, de symbolisme et d'occultisme. C'est Rodenbach qui organisa sa tournée de conférences en Belgique.

95 Catulle Mendès (1841-1909) : écrivain et poète. Ami personnel de Rodenbach.

96 Coquille probable : « marées ».

Les phrases étincelant d'indéfinissables lueurs apparaissent comme une trousse ouverte, un amas de scalpels, de sondes, de clés, de scies aux terrifiants reflets préparés pour on ne sait quelle opération désespérée ou quelle clandestine autopsie.

Telle est l'impression dans ce livre des deux si troublantes nouvelles : *Le Secret de l'Échafaud* et *L'instant de Dieu*, où l'observateur fouille avec sa plume les lobes et les plus intimes fibres cérébrales du décapité pour démontrer la survivance de la sensibilité et de la perception après la sanglante décollation.

C'est un mélange de science, de religion qui se noient dans du sang en de vertigineuses hypothèses. A côté de ceux-là, des tableaux mystiques comme la prise de voile de *l'Amour suprême* ; des scènes étrangement hautaines, féroces, dédaigneuses comme l'aventure de Tsèi-i-la, un crépon japonais de la plus tragique couleur. Enfin ce chef-d'œuvre du livre, *Le Droit du passé*, où apparaît cet unique talent de l'écrivain à présenter le sujet d'une nouvelle, à la composer, à la graduer jusqu'à l'angoisse la plus exaspérée !

Ce beau livre accuse davantage la si intéressante physionomie littéraire de Villiers de l'Isle-Adam ; l'écrivain y accentue sa préoccupation du symbole, car c'est là son désir dominant : *être symboliste* et en cela il a devancé le groupe auquel il appartient et se trouve être de la modernité la plus récente. Parmi ses symboles affectionnés, l'idée religieuse est celle qui le préoccupe avant tout, l'idée du mystérieux, du fatal, de l'au-delà.

C'est ainsi que nous l'entendions un jour affirmer devant nous que l'artiste moderne veut en vain se soustraire à l'obsession mystique ; quand il travaille, il entend cogner au mur, lève la tête et s'étonne. Un instant après, il recommence à écrire ; le bruit reprend, sourd mais obstiné. Il ne veut pas entendre. Il se remet à la tâche. Les coups au mur se répètent, battant ses oreilles ; lui entrant dans la tête, malgré lui. Ce bruit au mur, ces coups invisibles tambourinant sur les cloisons, à l'obsession desquels on ne peut échapper : ce sont les bruits de l'Infini !

Étrange et durable figure que celle d'un tel penseur et d'un tel écrivain : dans la cathédrale de pierre éternisée que les poètes du siècle auront bâtie pour l'avenir, Villiers de l'Isle-Adam y figurera une gargouille convulsée et fière entre Baudelaire et Barbey d'Aurevilly.

Georges Rodenbach

Chronique bruxelloise : Le Barreau — 17 octobre 1886

Les vacances judiciaires sont finies ! Tout le monde innombrable des magistrats, des avocats, des avoués, des huissiers a remis soigneusement ses fusils, ses carnassières, ses lignes, des bâtons ferrés de voyage, ses chapeaux mous, ses bottes molles et ses costumes aux bigarrures jaunes de damier. Ainsi, quand on était enfant, les poupées et les bergeries qu'on remplaçait dans les armoires à la rentrée des classes.

Ceci aussi est une rentrée : on a repris sa robe... d'uniforme, on va recommencer à réciter des plaidoiries comme des leçons apprises, mais auparavant de graves magistrats liront des mercuriales de rentrée qui sont leurs devoirs de vacances. Dans la salle des Pas-Perdus, comme dans la cour d'un grand collège, les anciens s'abordent, heureux de se retrouver, tandis qu'il y a aussi les *nouveaux*, dont personne ne s'occupe, un peu inquiets de ce monde noir où ils entrent et ayant, dès cette première minute, comme une gêne, comme un regret des joyeux temps universitaires. Ainsi jadis on sentait, le premier jour de la pension, la nostalgie de la maison paternelle !⁹⁷

Au Palais, il n'y a de vraiment intéressant que le monde des avocats. Les magistrats travaillent sans bruit ; ce sont les collaborateurs anonymes de la Justice. Leur première vertu c'est de ne pas parler pendant les audiences. Ils semblent là pour l'ornement, en robes rouges, comme un buisson de langoustes.

Les avocats, c'est l'élément actif, vivant, passionné, batailleur, et dans notre temps où peu de choses honorables tiennent encore, l'Ordre a conservé, malgré tout, son prestige et ses charmantes vertus professionnelles de délicatesse réciproque et de bonne confraternité.

Ce n'est pas que les brocards aient manqué de tous temps, puisque le patron des avocats n'a dû, paraît-il, cette haute fonction qu'à cette circonstance unique : lui seul était reconnu parmi ses confrères, comme n'étant pas un voleur :

Sanctus Yvo erat Brito
Advocatus et non latro,
Res stupenda populo⁹⁸.

Malgré ces facéties et malgré quelques accrocs, le barreau, dans son ensemble, n'en demeure pas moins ce qu'il y a de vraiment actif, honnête et vibrant dans un pays.

Ce n'est pas que nous ayons ici un barreau brillant ; c'est plutôt un barreau d'affaires, composé d'hommes sages, positifs, ayant choisi ce métier parce qu'il est plus honorable et assure plus d'indépendance que les autres. La plupart des causes sont présentées simplement, avec les arguments de la bonne raison, sans préoccupation d'éloquence, sans souci d'enfermer l'argumentation dans une forme littéraire et fleurie. A la plupart, les grâces d'élocution, la tenue, le geste qui souligne, les intonations qui sont les italiques de la voix, toutes ces qualités oratoires manquent naturellement, sans qu'on fasse rien pour les acquérir par le travail et l'effort.

⁹⁷ Cet article est partiellement autobiographique : Georges Rodenbach a plaidé avec succès à quelques reprises.

⁹⁸ *Saint Yves était un Breton,
avocat et point voleur :
chose admirable pour le peuple !*

C'est le résultat de la disposition d'esprit générale en ce pays où l'on se préoccupe seulement de l'utile, sans souci de l'ornement et du beau. La même chose se produit dans le travail ouvrier ; jadis on apportait des préoccupations d'art dans les moindres fabrications : meubles, serrures, toitures, maçonneries. Voici qu'un retour s'opère vers la tradition du passé, puisque partout s'ouvrent et se réclament des écoles d'art industriel.



De même au barreau on commence à reprendre l'exemple des anciens qui, eux, croyaient que pour faire un avocat véritable, il fallait avoir en même temps « l'œil de l'artiste et l'œil du juriste. L'un fait comprendre et l'autre fait sentir ».

Et ceux qui pensaient ainsi, quelle admirable génération d'avocats ils ont fournie ! Ceux que nous aimons aujourd'hui, qui sont les maîtres admirés et incontestés, se sont façonnés pour les luttes du barreau en regardant ce double idéal.

C'est ainsi que nous avons dans le barreau bruxellois quelques physionomies d'avocats, très personnelles, très attirantes, qui n'auraient besoin que d'un théâtre plus vaste pour être tout à fait célèbres⁹⁹.

Ici, à moins de se découvrir dans les bruyantes parades de la politique, elles demeurent dans une sorte de gloire restreinte et voilée. Combien peu, par exemple, en dehors du monde judiciaire, connaissent Me Lejeune, lequel du reste semble se dérober et n'est jamais aperçu dans les cérémonies et les fêtes de la ville. A travers les rues, se rendant au Palais, il semble même qu'il marche avec la hâte de ne pas être vu (ou de ne pas voir) comme un très malicieux chanoine, au sourire revenu de tout, en vêtements laïcs, qui voyagerait incognito. On sait tout au plus de lui qu'il dessine des pantins en marge de ses dossiers et qu'il est un virtuose de la musique autant que de la parole, au point qu'on a cité de lui ce mot exquis : « Je voudrais toujours être comme lorsque j'entends de la musique ».

Il aurait pu dire aussi : « Je voudrais toujours être comme je plaide », si elle est vraie la spirituelle boutade de Ganderax que j'ai lue un jour dans un album, à propos de l'ivresse de la parole publique. « Avant une conférence (avait-il écrit) je suis toujours ennuyé parce que j'ai peur de mal parler ; après, je le suis encore parce que je trouve toujours que j'ai mal parlé ; mais je m'amuse pendant ! ». A côté de lui, combien d'autres anciens que les jeunes se montrent avec respect : Me Edmond Picard¹⁰⁰, ce travailleur infatigable qui a si bien réalisé lui-même le conseil donné par lui aux nouveaux du barreau : on peut être homme à la fois pour le droit et pour l'art. Comme plaideur, il a d'autres qualités que Me Lejeune, mais non moins brillantes et personnelles. Il n'a pas son escrime dégagée, il ne se fend pas avec la même grâce dédaigneuse, il n'affecte pas de moucheter son fleuret avec des roses. Edmond Picard porte des coups. La plaidoirie pour lui est un duel, un duel à mort dans lequel la cause adverse doit tomber, percée de part en part. En cela, il satisfait sa bosse de combativité. Mais à côté de cette qualité vaillante, il possède, en de certaines affaires, cette

99 Illustration : avocats de la défense au procès du « grand Complot » (Cour d'assises de Mons, 1889).

100 Edmond Picard (1836-1924) : juriste et écrivain belge. Fondateur en 1881 du *Journal des Tribunaux*.

A l'époque du *Progrès*, Rodenbach a travaillé dans son cabinet. Longtemps après, Picard s'est fait connaître par son anisémisme virulent

merveilleuse faculté de s'émouvoir, d'être attendri, d'attendrir, et cette parole, souvent déployée comme un fier drapeau, se mouille alors de larmes vives, s'affaisse et s'étend en linceul compatissant sur les choses tristes et fatales !

Comme antithèse, la spirituelle parole de Me Robert, ailée et mordante, qui vole à la façon d'une mouche taquine, d'un frelon armé, d'une guêpe harcelante qui s'abat, les ailes câlines, tout en enfonçant son aiguillon. De plus, un écrivain de fin style qui donnera, paraît-il, un ouvrage sur le Divorce à moins qu'il ne dise comme je ne sais plus quelle grande dame de l'ancien régime : « La vie est si courte qu'on n'a pas seulement le temps d'écrire. »

Combien d'autres encore : Me Janson, dont tout le monde connaît la grande voix passionnée et grondante. Celui-ci est aussi un lutteur, mais pas dans le sens des parades de l'épée. La politique et les meetings ont donné à son talent oratoire un tour plus démocratique ; il a toujours l'air d'un hercule de la parole, soulevant ses périodes à bras tendus et ses grands mots comme des poids.

Me de Burlet¹⁰¹ a aussi une belle voix, d'un timbre plus sympathique, une belle prestance d'orateur chevaleresque. La vaillance de ses convictions et la modernité de ses allures lui ont fait comme un renom de gentilhomme du barreau. Chez un autre, Me De Becker, ce qui plaît c'est la conviction, la bonhomie familière et mordante sans méchanceté, l'accent d'honnêteté absolue qui part de cette noble âme et éclaire son discours comme la mèche intérieure d'une lampe.

Me Jacobs, lui, c'est le diseur élégant, harmonieux, qui sans paralyser sa force, l'enveloppe dans des atténuations fleuries, où souvent ne manquent pas les épines. Un orateur à la Vergniaud.

Combien d'autres encore dont l'énumération serait longue, mais ceux-là suffisent à la gloire d'un barreau, car tous ont leur tempérament, leur originalité, leur note personnelle d'artistes de la parole.

A tel point que les jeunes les imitent. Ici aussi, comme dans les autres arts, le pastiche ne manque pas. Je me souviens d'avoir un jour entendu Mme Thénard raconter que le Conservatoire de Paris fabriquait annuellement 30 petits Coquelin, 40 petites Sarah Bernhardt, 25 petits Delaunay, sans compter les Got, les Samary, etc.

Eh bien ! Au barreau bruxellois, nous avons actuellement nos petits Picard, nos petits Lejeune, même nos petits Beernaert, car le ministre, en quittant le barreau, a fait école et plus d'un jeune essaie, après lui, sa parole chaleureuse et ses attitudes oratoires.

Est-ce dire que toute cette génération des jeunes soit la génération des minces, comme on l'a dit trop sévèrement ? Non ! Il y a parmi eux des talents, des travailleurs, mais malheureusement les belles affaires vont aux aînés, et il n'est pas toujours facile de se mettre en lumière dans des procès de médiocre intérêt.

Ce qui manque en réalité, c'est ce qui a fait la force des anciens dont nous venons de parler : ceux-ci ouvraient les fenêtres de leur esprit (comme en des façades larges) sur toutes les branches du savoir humain ; ils n'avaient pas la pédanterie de leur profession, ils ne pratiquaient pas la petite culture intellectuelle, mais en même temps que le droit aimaient l'art, les livres, les tableaux, la musique, la science, toutes ces choses qui arrivaient alors, comme des affluents précieux, gonfler le discours et lui donner cette allure de grand fleuve emporté où les belles images tranchaient, comme des voiles rouges.

101 Jules de Burlet (1844-1897) : homme politique belge. Premier ministre en 1894. Rodenbach a plaidé contre lui dans un procès lié à la revue *La Jeune Belgique*.

Ainsi à Paris où le jeune barreau ne se spécialise pas ainsi, nous nous souvenons avoir entendu, à la conférence, des avocats débutants parler jurisprudence et doctrine avec un art, une facilité, une élégance, un talent de mise en scène qui faisaient de ces choses arides tout un drame de textes, vivant, discutant, s'apostrophant ; après quoi le bâtonnier Me Nicolet donnait son avis à chaque orateur sur son discours et jetait avec un tact infini, comme un peseur d'or, aux plateaux de sa parole les mots de critique ou d'éloge, sans que jamais la balance trébuchât violemment dans un sens ou dans l'autre.

C'est là l'unique voie où la jeunesse du barreau d'ici devra rentrer pour la tradition oratoire des aînés de l'Ordre, et le conseil est bon à telles enseignes que M. Dupin attribuait à sa pratique le relèvement du jeune barreau français : « La plupart des jeunes avocats ont senti le besoin de rehausser la science des affaires par des études accessoires, sans lesquelles la connaissance du droit civil resterait triviale et incomplète ».

Si ces conseils étaient suivis, on présenterait désormais les lois à la barre, humaines et vivantes, et non plus comme des momies avec des bandelettes de jugements et d'arrêts.

D'aucuns pensent qu'une précieuse amélioration résulterait, dans le jeune barreau, de l'admission des femmes sur le tableau de l'Ordre. Car à l'Université de Bruxelles, nous avons déjà cette année-ci 19 étudiantes en médecine et prochainement sans doute les étudiantes en droit vont affluer.

Seulement, comment s'opposer à une remise, pour peu qu'on soit galant, si une consœur la demande ; et puis que de difficultés quand il faudra, par exemple, objecter dans le chef de la consœur demanderesse... *un vice de formes !*

En tout cas, nous marchons vers cette situation ; après les femmes qui tuent, comme disait Dumas, les femmes qui votent et puis les femmes qui plaident.

Georges Rodenbach

Indépendant de tout — 30 janvier 1887

Le *Courrier de Bruxelles*, qui s'occupe seulement de littérature dans les années bissextiles, vient de publier un article intitulé : le *Livre belge*, où il écrit ceci :

« Les romans infects de Zola sont dépassés par une œuvre récente d'un écrivain belge que nous aimons à ne pas nommer¹⁰², car c'est un collaborateur, hélas ! d'un organe d'indépendants de toute sorte ».

Suit une appréciation reproduite du *Polybiblion*¹⁰³, une revue parisienne qui, en réalité, n'est qu'un catalogue de librairie orthodoxe.

Nous comprenons la mauvaise humeur du *Courrier de Bruxelles*, dont les rédacteurs ne sont connus que dans ses bureaux et pour qui le Livre, cette chose sacrée et glorieuse, demeure à jamais inaccessible comme la Terre promise.

Ceux qui restent confinés dans les plates-bandes du journalisme ne pardonneront jamais aux privilégiés qui vont vendanger dans les belles vignes de l'art.

Sans nous prononcer sur le roman en question, nous disons qu'à certaines époques tragiques comme la nôtre, l'artiste est amené inconsciemment à ces sortes d'analyses cruelles. C'est le cynisme des mœurs qui fait le cynisme apparent du livre.

C'est dans ce sens que Gautier¹⁰⁴ a dit spirituellement :

« C'est le printemps qui fait naître les petits pois ; ce ne sont pas les petits pois qui font naître le printemps ».

Certaines œuvres actuelles, pour excessives qu'elles semblent, redisent simplement la perversité ambiante, non pas en l'exaltant (ce qui serait immoral, vraiment) mais avec colère, avec douleur, à la façon de miroirs ensanglantés et tristes, offerts au siècle pour lui montrer ses vices et qu'il s'en guérisse, s'il en est temps encore.

Chose curieuse ! Comme Rivarol le constate :

« C'est surtout dans les siècles corrompus qu'on se scandalise aisément et qu'on exige des livres qu'ils nous donnent bonne opinion de nous-mêmes ; on voudrait être flatté par des philosophes ; mais des hommes simples et droits supporteraient sans horreur la dissection du cœur humain ».

Au reste, il est inutile de discuter ces choses qui n'intéressent que les artistes.

D'autant plus que ce qui chiffonne au fond nos contradicteurs, c'est que nous avons pour collaborateurs des écrivains, qui font autre chose que raffiner sur les faits divers. Voilà pourquoi, il nous appelle « un organe d'indépendants de toute sorte ».

Indépendants de toute sorte ! Ce n'est pas trop clair, mais enfin nos contradicteurs font ce qu'ils peuvent.

Cela veut dire sans doute : « indépendants de tout », et dans ce sens, nous avouons que le *Courrier* nous dit sans le vouloir la chose qui peut nous faire le plus de plaisir et nous donner le plus d'orgueil.

102 Il s'agit probablement de Camille Lemonnier (1844-1913), collaborateur au *Progrès* et écrivain naturaliste.

103 Revue bibliographique universelle (Paris).

104 Théophile Gautier.

Oui ! Indépendants, nous le sommes, indépendants de tout, indépendants des consignes, d'où qu'elles viennent, indépendants des mots d'ordre, des partis pris, des injustices, du fanatisme de la politique cléricale ou libérale ; indépendants de tout, sauf du juste et de l'honnête, sauf du patriotisme dont nous nous efforçons de ranimer la flamme qui s'éteint entre les deux courants d'air des deux partis extrêmes.

« Indépendants de tout », voilà ce qui irrite assurément les rédacteurs du *Courrier* et des autres journaux, car ce sont des habitudes rares dans la presse belge où chacun accepte la chaîne et d'aboyer ou de mordre après l'ombre des hommes libres qui passent.

C'est dans ce sens que nous avons arboré ces deux devises que peu oseraient adopter et surtout pratiquer : « Il n'y a d'habile que ce qui est honnête. Il faut être de son pays avant d'être de son parti ».

G. R.



Les journaux ont parlé ces jours derniers du zèle patriotique d'un habitant d'Ostende qui vient d'adresser aux Chambres une pétition pour les prier de s'intéresser au sort des moules du littoral. Il paraît que celles-ci, ou du moins leurs semences, sont mises en vente chaque année par voie d'adjudication publique et acquises par les étrangers à un prix très minime. Grâce à ce système, la Hollande accapare à son profit tout le frai national.

Comme patriote, l'honorable pétitionnaire d'Ostende proteste avec douleur pour que le pays se montre plus soucieux de ses gloires et de ses intérêts, en défendant les moules du littoral contre l'accaparement de l'étranger.

Vain souci ! Chauvinisme inutile d'un patriote naïf dont la boîte à musique, avec son répertoire monotone, nous moud encore la Brabançonne si démodée ! Car décidément, la nationalité belge, de plus en plus, n'est plus qu'une fiction à laquelle la carte d'Europe, pour un peu continue à donner l'apparence. Ainsi qu'une maison mortuaire où subsiste quelques jours encore la plaque de cuivre avec le nom de celui qui n'y est plus.

Nous nous laissons lentement envahir par tous nos voisins à la fois leur prenant à tous quelque chose, renonçant volontairement à tout ce que nous avons en nous d'un peu local, traditionnel, original.

Abandonner nos exquis moules de Blankenberghe à la gourmandise des Hollandais, ce n'est rien du tout auprès des précédentes renonciations ; déjà nous avons délaissé les huîtres d'Ostende, si savoureuses, si fines qu'elles fussent, pour leur préférer les Zélande, uniquement parce qu'elles sont étrangères.

Et quant à la bière, c'est ici sans doute qu'on peut connaître dans toute son étendue cette annexion à l'intérieur ; toutes les bières nationales, on les dédaigne ; les cafés et restaurants ne servent plus que

les bières étrangères : bock, pale-ale, stout, porter, bavière, surtout. Dans toutes nos villes surgissent chaque jour de nouvelles brasseries allemandes, laides, communes, de mauvais goût, avec des peintures au bitume d'un comique pesant ; on y sert toutes les choses d'Outre-Rhin : saucisses, saucissons, choucroutes avec d'énormes verres de bière épaisse, lourde, indigeste, assoupissante, qui empâte la bouche et hébète définitivement le cerveau.

Nous n'avions déjà pas l'esprit trop vif et trop alerte. Cela va nous achever à coup sûr !

O ! la manie des imitations, des informations, des pastiches à outrance ! Cela ne s'est jamais vu, à coup sûr, une nation qui ait ainsi le génie de la contrefaçon.

C'est ainsi qu'on ne peut plus même inventer chez nous une enseigne de boutique ou d'hôtel. Jadis, nos rues, nos promenades, nos auberges avaient parfois des appellations charmantes – comme le Minnewater¹⁰⁵ à Bruges, « l'eau où l'on aime », pour indiquer un coin du canal au faubourg fréquenté par les amoureux – on trouve encore, dans nos petite villes mortes de province, des enseignes pittoresques et curieuses sur des plaques de ferronnerie, lesquelles sont tirées alors d'anecdotes ou de traditions locales.

Mais à Bruxelles, aujourd'hui, tous les noms, toutes les enseignes sont copiées de Paris : tous nos théâtres jouent les pièces de Paris, tous nos journaux découpent les journaux de Paris, tous nos cercles produisent des conférenciers français – et lesquels ! Des gens de dixième ordre, le plus souvent qui viennent ici se donner des illusions de gloire devant un public imbécile et badaud.

Ainsi, la semaine dernière encore, *l'Indépendance* citait de Jacques Normand dont la verve en Belgique pour des conférences était annoncée, une poésie absolument inepte et vide, qui aurait valu une collocation au rimeur belge qui aurait osé l'écrire. D'un auteur français c'est exquis et spirituel étonnamment ; et la moitié des journaux du pays reproduisent ces vers sots, d'après l'Indépendance. En matière d'art, c'est la même chose. Dernièrement nous visitons le musée de la ville de Gand ; dans la partie moderne, la moitié des tableaux sont des ouvrages de peintres français, ceux-ci n'exposant même que dans ce but et sous cette condition. On a divulgué depuis longtemps le truc de la commission qui se rend à Paris au mois de mai, fait des démarches chez des peintres, leur demande d'envoyer ici leurs toiles et garantit en retour, soit un achat, soit un subside, soit une décoration.

C'est monstrueux quand on songe que nos plus grands, nos plus vénérables maîtres, H. Boulenger¹⁰⁶, Dubois, de Groux¹⁰⁷, sont morts d'avoir eu faim ou de ne pas avoir eu de gloire.

Un tel pays qui, volontairement, pendant près de 60 années, aura eu la folie de l'étranger et l'irrémissible dédain de soi, n'a-t-il pas ainsi prouvé qu'il était indigne de l'indépendance et préparé lui-même son annexion.

Tandis qu'en d'autres pays on se découvre avec émotion quand retentit l'air national, comme si l'âme du pays chantait dans les cuivres, ici on s'en rit comme d'une musique démodée dont les sociétés de fanfares provinciales peuvent seules encore promener le ridicule.

Du reste, c'est déjà l'annexion, a dit superbement Ledeganck¹⁰⁸, le meilleur de nos poètes flamands, quand on voit les femmes mirer leur beauté dans les miroirs étrangers.

R.

105 Lac d'Amour.

106 Hippolyte Boulenger (1837-1874) : peintre réaliste belge qui a fondé l'Ecole de Tervueren.

107 Charles de Groux (1825-1870) : peintre, graveur, lithographe et illustrateur belge.

108 Karel Lodewijk Ledeganck (1805-1847) : poète belge d'expression néerlandaise.

Tête de vingtistes — 10 février 1887



Exquis tumulte l'autre samedi dans les salles du Musée ancien pour l'ouverture du salon annuel des XX¹⁰⁹. Décidément cette exposition particulière devient un événement dans Bruxelles. Un mois à l'avance on en jacasse, on s'en préoccupe, on en dispute ; de jeunes femmes font faire des toilettes neuves pour ce jour-là, la chasse aux cartes d'invitation commence, et c'est une solennité mondaine à laquelle il devient de bon ton d'assister. Enfin l'ouverture a lieu : quel bruit, quelle cohue, quels croisements de regards et de voix. On examine, on écoute, on s'arrête, on plaisante, et tout le monde, là, s'amuse et semble se connaître. Tout le monde se connaît en effet : c'est le Tout-Bruxelles artiste, les gens qui connaissent les peintres, qui aiment du Wagner et mettent sur leur guéridon le dernier roman de Paris.

C'est ce monde-là qui fait ici les réputations bien plus que la petite presse dont l'influence de jour en jour devient moindre. Ainsi les XX ont-ils été assez moqués, bafoués, ridiculisés par certains critiques d'art, ces gens braves,

comme on a dit, dont la conversation prend un fauteuil et vous offre une chaise. Malheureusement, ils ont beau s'asseoir dans un fauteuil, les artistes ne s'asseyent plus sur la chaise. Ils se moquent comme des complaints d'aveugles des appréciations de ces critiques-là et ceux-ci parlent désormais dans le vide.

En attendant, tous leurs jeunes noms sont déjà répandus, connus, enguirlandés d'éloges ici, piqués d'épines là-bas, mais au moins ils n'ont pas sur eux la grande obscurité dont leurs précurseurs dans l'art indépendant, comme Boulenger et Dubois, ont pâti si longtemps.

Qui ne les connaît tous, depuis Khnopff¹¹⁰, ce dandy à l'allure un peu britannique, silencieux d'habitude, avec ses fusées de rire accompagnant de temps en temps un mauvais calembour ; au reste un peintre au sens très littéraire, un des rares qui aient lu et qui sachent lire, et le soir un galant mondain qui cause dans les coins des salons les plus à la mode, avec des réserves de diplomate en mission. Qui ne connaît Van Rysselberghe¹¹¹, ce brave Théo, comme ses amis l'appellent dans l'intimité, barbe en pointe, geste qui complète la parole, hésitante parfois, et qui pose dans la conversation les mots comme des tons justes. Un emballé d'art, un lyrique peintre, très curieux à voir travailler, quand il saute vers sa toile et à l'air de la cravacher de son pinceau.

109 Le Groupe des Vingt (ou Les XX) est un cercle artistique d'avant-garde fondé à Bruxelles en 1883 par Octave Maus. Les membres du groupe des XX sont appelés « vingtistes ».

110 Fernand Khnopff (1858-1921) : peintre symboliste belge. Auteur du dessin frontispice de *Bruges-la-Morte*.

111 Théo van Rysselberghe (1862-1926) : peintre belge, connu pour avoir été l'un des principaux représentants du divisionnisme en Belgique.

Qui ne connaît les autres : Schlobach¹¹² avec sa fine tête d'ancien portrait autour de laquelle on cherche une fraise tuyautée comme au beau temps d'Henri IV, puis Finch¹¹³, l'air très anglais avec ses cols hauts et raides et ses souliers vernis. Car ceux-là ce sont les élégants du groupe, ceux qui ne sortent jamais sans gants et mettent un monocle.... à leurs cadres, puisque la plupart de leurs tableaux sont protégés par une glace comme si c'étaient des pastels.

Il y en a un parmi eux qui continue cependant la vraie tradition du peintre rapin, du bohème romantique aux longs cheveux, époussetant comme un plumeau le collet de l'habit. C'est cet original de de Groux¹¹⁴ : le vrai type légendaire du jeune peintre, insouciant, rêveur, baillant aux oiseaux, comptant sa monnaie sous les lanternes, traversant la vie comme un rêve ou un carnaval, une sorte de Gringoire idéalisé comme celui de Banville, un peintre chimérique au fond, qui regrette souvent que le ciel soit loin, cette si belle toile bleue et gratuite fixée par les punaises d'or des étoiles.

Un autre type bien curieux, c'est Ensor, avec sa noire chevelure tumultueuse et révoltée, ses yeux vagues, lesquels semblent effarés des lumières qui s'y battent. La tête violemment modelée par angles durs, jaune comme de la cire brute ; une tête volontaire et despotique qui correspond bien à ce tempérament exclusif. Un jour je demandai à Ensor devant un tableau, ce qu'il en pensait : « Vous savez bien que je n'aime que ma peinture », fit-il. Très exclusif comme on voit, au point de supprimer la femme dans sa vie. Il faut tout rapporter à l'art, c'est-à-dire à soi et à quelques rares qu'on tolère ; c'est ainsi qu'au plafond de son atelier, il avait inscrit des noms : Wagner, Zola, Manet, les soleils dont il s'éclaire ! Depuis, je crois qu'il a ajouté encore un nom : le sien.

Un autre, bien original, c'est ce beau garçon d'Espagne, le bohème aux cheveux noirs qui n'adore que les blondes, le peintre coloriste qui aime avant tout la musique, car on ne se représentera jamais autrement Dario¹¹⁵ que les yeux comme dans la lune et chantant en pinçant sa guitare. La lune et sa guitare, c'est certainement ce qu'il aime le mieux au monde ; il chante des airs de son pays avec une nostalgie émouvante, non pas dans un salon, ce qui est choquant et en désaccord, mais nous l'avons entendu certain soir d'été devant les vagues, au bout des vagues, chanter d'inoubliables chants qui nous faisaient sentir : chose divine, heure céleste où la mer, la musique et la lune ne font qu'un. Je ne sais si c'est un grand peintre mais je sais que, ce soir-là, c'était un grand artiste.

Que d'autres encore dans la phalange de ces jaunes peintres : Van Strydonck et Wytsmann, qui sont maintenant des maris graves. Mademoiselle Bosch¹¹⁶ qui reste un garçon charmant et très camarade ; Dubois, l'athlétique sculpteur, le fort garçon aux larges épaules, qui ne se serait pas sculpté autrement, s'il s'était fait lui-même ; Toorop¹¹⁷, un Javanais, brun comme de l'acajou ou de l'ananas, qui pourrait dire comme l'amoureuse du *Cantique des Cantiques* : « Si j'ai le teint brun, c'est que le soleil m'a regardé. »

Quant à Vogels, il est rongé, allumé, le nez comme un rosier et les joues comme des pivoines ; un visage en fleurs, un visage comme une enseigne repeinte chaque jour avec des brosses trempées

112 Willy Schlobach (1864-1951) : artiste peintre belgo-allemand.

113 Willy Finch (1854-1930) : artiste peintre, graveur et céramiste belge.

114 Henry de Groux (1866-1930) : artiste peintre et sculpteur symboliste belge.

115 Darío de Regoyos (1857-1913) : peintre espagnol, considéré comme un des plus importants représentants de l'impressionnisme et du néo-impressionnisme dans son pays.

116 Anna Boch (1848-1936) : artiste peintre impressionniste, puis luministe et mécène belge. La seule à avoir acheté une toile à Van Gogh de son vivant.

117 Jan Toorop (1858-1928) : peintre néerlandais dont le travail comble le fossé entre le symbolisme pictural et l'Art nouveau.

dans du bon vin. Ah ! la joyeuse enseigne de visage qui invite à entrer dans cette âme de vrai Flamand, âme luronne, gourmande, assoiffée ou Uilenspiegel trinque avec Teniers et Jan Steen. Une âme de bon vivant qui prend la vie comme une kermesse et fait de l'art inconsciemment et aussi parce c'est le meilleur moyen de ne pas trop travailler et de vivre dans la vie comme dans une vacance perpétuelle.

Restent à silhouetter Franz Charlet, un nègre blanc, qui s'en va chaque année rejoindre ses confrères en cheveux crêpés, là-bas, à Alger, d'où il envoie ses tableaux et études ; puis Chaimaye, le sculpteur de gracilités souffrantes, un Saint-Jean-Baptiste aux doux cheveux qui écrit en même temps dans un journal avancé, de sorte que c'est un Saint-Jean qui ne baptiserait qu'avec du pétrole, sculpteur progressiste qui rêve sans doute de grandes œuvres en marbre rouge.



Puis Verheyden¹¹⁸, un Vingtiste « arrivé », dont une œuvre figure déjà au Musée ; tête énergique et rêveuse, au teint couleur du désert, avec des yeux pleins de douceur. Physionomie de chef d'Orient qu'on se figurerait plutôt coiffée d'un riche turban, habillée de rutilantes étoffes avec des sabres et des yatagans¹¹⁹ fleuris de pierreries. Mal à l'aise sans doute dans la banalité du moderne, tout autant que Rops, qui écrivait un jour qu'il se faisait l'effet à lui-même, dans la cohue des redingotes bourgeoises, de marcher avec des habits d'or. Toute la correspondance de Rops¹²⁰ est pleine ainsi de choses étonnantes, car il manie la plume comme le burin. Il y met des coquetteries, car on assure qu'il fait des brouillons de ses lettres avec autant de soin que Voiture¹²¹, dont on a dit qu'il écrivait le moindre de ses billets pour la postérité.

Enfin Octave Maus¹²², le plus vingtiste des XX, leur secrétaire aimable qui est lui-même un très fin dilettante

d'art. C'est lui qui a lancé toute l'affaire et il pourrait reprendre pour son compte le mot de Louis XIV et dire à son tour : « les XX, c'est moi ! »

G. R.

118 Isidore Verheyden (1846-1905) : peintre belge de paysages, de portraits et de natures mortes.

119 Arme turque à lame recourbée.

120 Félicien Rops (1833-1898) : artiste belge, peintre, dessinateur, illustrateur, aquafortiste et graveur.

121 Vincent Voiture (1597-1648) : poète, prosateur et épistolier français.

122 Octave Maus (1856-1919) : avocat, écrivain et critique d'art et musical belge.

Illustration : *Octave Maus en dandy* (1885), par Théo van Rysselberghe.

Le tirage au sort — 10 mars 1887

A Monsieur Woeste¹²³.

Vous êtes, Monsieur, un avocat habile et un homme politique disert. Comme tel, vous parlez indifféremment sur toute matière, proprement, convenablement, éloquemment, ainsi qu'un homme de robe qui plaide même les procès spéciaux sur des matières où il n'entend rien.

C'est un peu, paraît-il, ce que vous avez fait en cause du service personnel, contre le remplacement en déposant des conclusions... Pardon ! un rapport qui vous vaut en ce moment des réfutations décisives d'officiers supérieurs de notre armée.



Staatsminister Woeste,
Führer der belgischen Klerikalen.

Je vous connais assez pour présumer que ces contradictions ne modifieront guère votre opinion, mais vous avez eu ces jours derniers une occasion unique de vous laisser toucher par la grâce et je parie que vous l'aurez laissé échapper. Il fallait pour cela non pas compulser tant bien que mal des ouvrages techniques où vous entendez peu de chose, non pas trier dans les anciens récits de nos généraux des affirmations utiles à votre thèse, il fallait tout simplement regarder la Rue. Seulement, les hommes politiques comme vous ne regardent pas la Rue, ce qui les expose à faire de la politique comme on fait des chiffres, à faire de la politique non humaine, pour ne pas dire inhumaine.

Car enfin le remplacement dont vous vous êtes fait le défenseur d'office, vous auriez pu voir combien c'est une chose inique si,

l'autre matin, vous aviez regardé la rue qui est beaucoup plus intéressante que le Palais de la Nation, et où s'agite et frissonne et bat bien autrement le vrai cœur du pays. Donc vous y auriez vu sur la Grand-Place de Bruxelles en Brabant, cette place incomparable que Victor Hugo a appelé la plus belle place du monde, vous auriez vu, ces derniers matins, dans un joyeux soleil, une foule rassemblée au pied du perron de l'hôtel de ville. Devant, des agents, des gendarmes. A chaque instant descendait le long de l'escalier un jeune homme, puis un second, puis un autre. L'un pâle, trébuchant, comme s'il allait mourir. Un autre fou, hurlant, comme ivre. Et de la foule, chaque fois qu'un nouvel arrivant surgissait, un grand cri, cri d'angoisse, clameur de joie, montait, car toutes ces âmes montent à l'unisson, étreintes d'une anxiété commune.

C'était le tirage au sort, c'était la loterie d'hommes, non pas celle où l'on peut ne rien gagner, mais une loterie où l'on perd sa liberté, ses parents, son travail, la possession de soi-même.

Or, pour ceux qui sont un peu plus psychologiques et hommes tout simplement – qu'hommes politiques – il apparaissait clairement, à voir tous ces pauvres jeunes gens crispés, navrés, qu'il y avait au fond d'eux une révolte contre le sort – contre le sort implacable sans rémission, pour eux les pauvres – tandis que ce même sort se prête à une simple parade, à une pure fiction pour les plus fortunés. Leur exaspération contenue provenait de ce que, par un instinct sûr, ils sentaient une

123 Charles Woeste (1837-1922) : homme politique et avocat belge. Catholique conservateur.

douleur fatale, pour eux les petits, tandis que cette même douleur était épargnée aux grands, moyennant de l'argent.

Si la loi était égale pour tous, on se résignerait à la malchance ; ce serait un sort à courir, un devoir obligatoire, général, à l'idée duquel on s'habituerait, on se résignerait, comme à tout ce qui est fatal et inéluctable.

Cette injustice de la loi qui fait des différences, ils la sentent si bien par un instinct populaire infailible, qu'ils la dénoncent et la maudissent dans leurs chansons révolutionnaires, ces pauvres miliciens, saouls de boisson et de tristesse, que nous avons vus ces jours derniers, remplir nos rues de cris, de tapages, de voitures et de drapeaux rouges.

Car c'est le plus beau résultat que vous obtiendrez vous et les vôtres, M. Woeste ; c'est que le remplacement est un des griefs les plus exploités par le peuple contre l'égoïsme et la bourgeoisie.

Vous en avocat, vous ferez des raisonnements pour établir que la loi ne rompt pas avec l'égalité des citoyens en permettant le remplacement.

Mais que diriez-vous, vous qui avez le cœur chrétien, si on pouvait se racheter de l'enfer moyennant un peu d'argent ?



Au reste, pour comprendre tout à fait ce que le peuple en pense et surtout ces pauvres gens des campagnes qui sentent plus profondément encore que ceux des villes, allez voir un de ces jours, au Musée Moderne, nouvellement rouvert, le sublime tableau de Charles de Groux : *Le départ du conscrit*.

Oh ! Les femmes douloureuses, les enfants qui pleurent parce que les mères sont

sombres, tandis que le gars disparaît au loin. Mais regardez surtout, au milieu du groupe, l'Ancien, avec la bouche comme gonflé de huées renfoncées : les autres fils – ceux des riches – on les garde pour soi, parce qu'on a de l'argent ! C'est là toute sa douleur, et aussi sa colère et sa grandissante révolte, trouvant le peuple trop longtemps résigné et patient.

Allez voir ces choses, M. Woeste, et je vous défie, quand vous aurez *senti* la réalité, de venir encore faire des théories à coups de textes rétorqués, de syllogismes glacés, de citations arrangées !

Les grands hommes politiques savent regarder et s'instruire au dehors, au lieu de regarder au-dedans d'eux-mêmes, ou de s'inspirer de *l'opinion publique des bureaux d'association de province*.

Des rapports tels que les vôtres sont faits avec des mots. La grande politique – comme l'art – est faite avec la Rue, avec l'Ame, avec la Vie.

R.

Le népotisme — 20 mars 1887

Nous avons publié dans notre dernier numéro le compte-rendu fort édifiant d'une séance de la Chambre française et d'une interpellation de M. Cunéo d'Ornano¹²⁴ au sujet des affaires de la Corse. On y a vu combien en ce singulier pays, une seule famille a pu accaparer toutes les places, les fonctions judiciaires principalement et s'est ainsi rendue maîtresse de tous les procès et de toutes les expropriations.

Sans que la chose soit poussée aussi loin chez nous, il est certain que le népotisme y est aussi très florissant et que les emplois judiciaires principalement y appartiennent de la même façon à un tout petit monde, influent, riche, dont les enfants s'allient entre eux et trouvent ainsi – sous tous les ministères – des protections suffisantes pour se faire nommer dans les parquets et dans les tribunaux.

A cela est due la composition généralement médiocre de la magistrature belge. Sous le gouvernement de M. Bara, les postes des juges et de substituts étaient la récompense des services politiques, la prime offerte à la passion sectaire, le salaire promis aux jeunes avocats qui avaient manié cette pâte quelque peu malpropre qu'on appelle les listes électorales.

Aujourd'hui les influences de famille sont tout à Bruxelles, pour l'obtention des emplois judiciaires. A telles enseignes, qu'il n'y a pas longtemps un de nos amis intelligents, actif, qui sollicitait une place de substitut, obtint d'un ministre cette réponse déconcertante : « Mais... votre père n'était pas magistrat ! »

Il est bon de signaler ces choses, puisque la création d'une chambre à la cour d'appel de Bruxelles vient d'être décidée, ce qui occasionnera un grand mouvement dans la magistrature. On cite même déjà les titulaires des futurs emplois et parmi les nominations annoncées on en indique qui seraient de véritables scandales : les plus jeunes avocats, seront encore une fois préférés, parce qu'ils auront dans leur famille des ascendants – anciens magistrats influents – qui iront solliciter le ministre et lui dicteront son choix.

Ces influences de famille sont parfois si puissantes qu'on va jusqu'à nommer des adversaires politiques, notoirement connus pour leur doctrinisme sectaire. Ce n'est pas que nous plaillions pour nos amis, et la malignité qui nous observe travestira notre pensée, si elle y voit l'intention de faire évincer ceux qui ne partagent pas notre manière de voir. Bien au contraire : nous voudrions que le zèle politique fut une cause de défaveur pour entrer dans la magistrature au lieu d'être un titre péremptoire. Qu'on nomme indifféremment catholiques et libéraux, mais qu'on nomme les plus méritants ; que chacun vienne à son rang et à son heure et que ce ne soit pas éternellement les fils, neveux et gendres d'anciens magistrats qui passent les premiers – après un an ou deux de stage.

Qu'on y prenne garde : un népotisme pareil est le signe de toutes les organisations sociales qui se disloquent, et la petite bourgeoisie comme le peuple sont là épiant nos fautes, doutant de la justice qui n'appartient qu'à quelques-uns, jusqu'à ce qu'un jour ayant bien mangé à nous seuls tous les gâteaux, on viendra bousculer la table et chasser tous les convives.

R.

124 Gustave Cunéo d'Ornano (1845-1906) : député bonapartiste et polémiste.

La Grâce, OUI ! L'Amnistie, NON ! — 24 mars 1887

Les journaux ont annoncé qu'une association venait de se fonder en faveur de l'Amnistie : il paraît même que dimanche prochain un grand meeting se tiendra pour commencer une campagne dans ce sens. Assurément l'idée est généreuse, mais nous croyons que pour réaliser le but qu'on se propose, c'est-à-dire l'élargissement des malheureux que la justice a frappés (et spécialement Falleur et Schmidt¹²⁵) l'amnistie qu'on réclame est un moyen excessif et maladroit.

L'amnistie c'est la clémence aveugle, la clémence qui ne discerne pas, qui met sur le même rang les égarés et les coupables, les entraînés et les meneurs, les récidivistes et les irresponsables. C'est ainsi que dans l'espèce (et personne n'a encore signalé cette conséquence) l'amnistie aurait pour premier résultat de rouvrir le pays au chevalier Defuisseaux¹²⁶ qui pourrait impunément recommencer sa campagne, rire à la justice qui lui a vainement octroyé quatre années de réclusion, et jeter à nouveau dans le pays borain des paroles de haine et des appels de révolte. Voilà quel serait le premier effet de l'amnistie. Qu'en pensent les promoteurs de l'amnistie eux-mêmes, qu'en pensent nos farouches démagogues, qu'en pense Anseele qui a été accusé par lui d'avoir cherché une place à Paris pour échapper à l'emprisonnement, qu'en pense le citoyen Volders¹²⁷ qui tous les jours allonge la plume au derrière de son ancien camarade Alfred¹²⁸.

Ce qu'il faut demander, ce que nous sommes tous disposés à appuyer, c'est une *mesure de grâce*, la plus étendue possible, dont ne soient exclus que les vrais et notoires criminels, sans excuse ni espoir d'amendement. Les circonstances où ces délits furent commis étaient des circonstances douloureuses, tragiques, spéciales, où les consciences s'égarèrent facilement, où la justice de son côté (dans un but de protection sociale) frappe fort, doit frapper vite et n'a pas toujours le temps de peser alors dans sa balance, avec des poids exacts, les infractions commises. C'est précisément dans ces cas-là que le droit de grâce doit intervenir, plus tard, dans une large mesure, pour remettre les choses à leur point, pour rendre *une justice plus juste* qui n'est autre chose que la clémence.

Voilà pourquoi nous nous associerons aux généreux mouvements d'opinion en vue d'obtenir la grâce des condamnés de l'an dernier. Parmi ceux-ci, Falleur et Schmidt sont ceux dont le sort préoccupe le plus à juste titre : ces deux jeunes gens (dans la fleur de l'âge) ont été condamnés à vingt années de travaux forcés. Or, pour beaucoup d'hommes sérieux et impartiaux, la justice se serait trompée à

125 Au printemps 1886, le souffle de la révolution gagne l'ensemble du bassin industriel wallon.

La troupe tire sur la foule. La Justice ne trouvant pas les meneurs, elle trouve des responsables parmi les militants ouvriers de l'époque : les dirigeants d'une Union verrière qui a montré toute sa puissance sont tout désignés. Avec 17 autres inculpés, Xavier Schmidt, dit Le Bailly, comparait devant la Cour d'Assises de Mons. Malgré la défense du jeune avocat Jules Destrée, il est condamné à vingt ans de travaux forcés (2 août 1886) : la condamnation précise qu'il n'a pas personnellement participé aux pillages et incendies, qu'aucun délit de ce type ne peut être retenu contre lui, mais qu'il est responsable d'avoir incité les ouvriers à la grève et à la révolte.

Emprisonnés à Louvain, Falleur et Schmidt n'ont pas perdu leur combat. Certes leur puissante Union verrière est décapitée et ne renaîtra qu'en 1893, mais, dans la rue, la classe ouvrière se mobilise, d'autres ligues et partis se constituent ; on manifeste à la fois en faveur du suffrage universel et de la libération des condamnés. À côté du POB se constitue un Parti républicain socialiste (1887). Obligées de lâcher du lest, les autorités prennent une mesure d'amnistie. En 1888, Schmidt (comme Falleur) est libre, mais obligé de quitter le pays.

Source : site connaitrelawallonie.wallonie.be

126 Alfred Defuisseaux (1843-1901) : avocat et homme politique socialiste et républicain belge. Auteur du *Catéchisme du Peuple* rédigé en mars 1886.

127 Jean Volders (1854-1896) : journaliste et homme politique. Cofondateur et dirigeant du Parti ouvrier belge et du journal *Le Peuple*, organe du parti, dont il fut le rédacteur en chef.

128 Defuisseaux.

leur égard ; on sait que le jury lui-même en cette affaire n'a pas trop su ce qu'il faisait et s'est un peu égaré dans un dédale de cent questions. En supposant même que l'opinion du jury ait été affirmative sur leur culpabilité, beaucoup restent convaincus de leur innocence. Un argument dans ce sens c'est la chaleureuse conviction d'un homme aussi droit que leur défenseur, Me Englebienne, qui a cherché et trouvé des paroles de flamme pour brûler l'acte d'accusation et pour éclairer la conscience du jury.

Or que ceux qui réclament un peu à la légère l'amnistie, au lieu de demander avec nous une grâce immédiate et abondante, sachent quelle est l'opinion de Falleur et Schmidt eux-mêmes (nous la tenons d'une source directe et sûre). Ces deux malheureux se plaignent de l'agitation qu'on fait sur leurs noms, et disent que si leurs amis se tenaient plus tranquilles, ils seraient plus tôt, eux, en liberté.

Peut-être ont-ils raison, car en réalité cette propagande pour l'amnistie, très sincère et désintéressée chez les uns, ne sera de nouveau pour beaucoup d'autres qu'un tremplin. Pour nous qui sommes des démocrates sincères, nous demandons grâce par intérêt pour les classes ouvrières si malheureuses ; comme hommes de droit¹²⁹, nous demandons grâce aussi, parce qu'ici la justice ne nous apparaît pas avec ce caractère d'infailibilité qu'elle doit avoir pour qu'on maintienne intacte sa décision.

Enfin, au point de vue conservateur, ce serait au moins habile de supprimer cette cause de mécontentement et ce moyen d'agitation qu'on ne cessera pas de brandir contre le pouvoir.

G. R.

La Louvière, le 26 mai 1887

A M. M. Les Ministres,

Les ouvriers de la Belgique entière après d'imposantes manifestations en faveur du suffrage Universel ont vu leurs vœux écartés avec indifférence par votre gouvernement.

Depuis toujours, on les a leurrés par de vaines promesses. Ces promesses viennent enfin d'aboutir à une loi justement appelée, la loi de famine puisqu'elle va affamer davantage encore le peuple.

Poussé aux dernières limites du désespoir, les ouvriers ont décrété la grève Générale. Cette grève s'étend sur la Belgique entière.

Une dernière fois, le peuple s'adresse à vous et vous dit :

Votre gouvernement veut-il nous donner Le Suffrage Universel ?

Veut-il dissoudre immédiatement les chambres ?

Décréter l'abolition de la Constitution ?

Convoquer immédiatement les chambres peuple et ses comices à l'effet d'élire Les députés à la Constituante.

Si vous le faites, l'ordre sera immédiatement rétabli dans le pays.

Si vous vous y refusez, la guerre civile Se déchaînerait sur le pays tout entier.

(Les fautes d'orthographe figurant dans ce texte ont été reproduites à l'identique dans ce fac-similé)

Ultimatum adressé au Gouvernement Beernaert
rédigé par Alfred Defuisseaux le 26 mai 1887

¹²⁹ Rodenbach était inscrit au barreau de Bruxelles.

Le congrès progressiste — 27 mars 1887

Il paraît décidément que nous l'aurons, ce fameux congrès qui devait régénérer le parti libéral. Seulement, le titre même sous lequel on l'annonce, prouve qu'il ne pourra rien faire pour fondre toutes les nuances du libéralisme, et on sait si elles sont nombreuses. Au reste, les négociations préliminaires avaient échoué, à la suite d'une déclaration catégorique de M. Graux¹³⁰ et des autres délégués de la *Ligue libérale*. Car c'est encore une vérité aujourd'hui ce qu'écrivait en 1884, l'auteur des *Grelots progressistes*¹³¹ : « Le progressiste continue à passer le bras sous les aisselles du podagre doctrinaire, difficile et rechignant qui ne veut absolument pas marcher. Il en résulte qu'ils sont à disputer entre eux au coin des routes politiques, se prêchant ou plus souvent s'injuriant, sans faire un pas ».

Seulement le « podagre doctrinaire » paraît résolu maintenant à ne plus se laisser passer le bras sous les aisselles, et voilà comment le parti progressiste formera à lui seul le prochain congrès.

Le divorce semble donc définitif, ou plutôt la séparation de corps politiques ; restent les Anversois qui, avec une naïveté quelque peu provinciale, s'imaginent pouvoir encore rétablir l'accord ; ils viennent de lancer une circulaire, quelque chose comme un *modus vivendi* dont la *Réforme* paraît radieuse et qui fait malicieusement sourire l'*Étoile*¹³² et l'*Indépendance*. Celles-ci prétendent que les organisateurs pourraient bien être en minorité dans le Congrès et qu'encore un peu celui-ci ne sera pas aussi progressiste qu'on le pense.



Quant à nous, nous estimons que le parti doctrinaire faisant défaut à l'audience du grand Congrès¹³³, les avocats progressistes se borneront à dire beaucoup de mal de leur ancien conjoint. Ce sera un prétexte à déclamations, et l'on pourra voir plus que jamais la situation fausse de ces bourgeois démocratiques qui font un jeu d'équilibre vraiment fort fatigant entre le libéralisme modéré et le parti radical.

Aussi ce grand Congrès si solennellement annoncé nous semble une nouvelle faute plus lourde encore de la part des politiciens de la *Réforme*. Ceux-ci ont prouvé suffisamment, depuis un an, leur indécision et leurs tâtonnements : les idées qu'ils préconisent ont été reprises d'une façon autrement nette et audacieuse par le parti ouvrier, et quand celui-ci, avec un cortège de 20,000 hommes, s'est promené dans les rues de

Bruxelles pour réclamer le suffrage universel, MM. Janson¹³⁴ (*illustration*) et consorts se sont soigneusement abstenus. Quand Falleur et Schmidt ont comparu devant la cour criminelle du Hainaut, c'est un avocat catholique, Me Englebienné, qui a dû les défendre.

130 Charles Graux (1837-1910) : avocat, professeur à l'ULB, homme politique libéral.

131 C'est le titre d'un ouvrage d'Edmond Picard : *Grelots progressistes. Histoire du suffrage censitaire en Belgique depuis 1830...*, Larcier, Bruxelles, 1882.

132 L'*Étoile* belge : quotidien libéral bruxellois. Comme *L'Indépendance belge* et *La Réforme*.

133 En 1887, Paul Janson crée le Parti Libéral Progressiste et préside son premier Congrès « progressiste ».

134 Paul Janson (1840-1913) : personnalité politique libérale.

De plus en plus, la situation du parti progressiste s'embarrasse parce que ceux qui le conduisent semblent n'avoir que cette ambition mesquine et immédiate : rentrer le plus tôt possible au Parlement.

Au reste, c'est une erreur de croire que les progressistes aient le monopole de l'intérêt pour les classes ouvrières, car pendant les quelques années que l'Extrême Gauche a siégé à la Chambre, jamais (sauf dans la question électorale) elle n'a usé de son initiative parlementaire pour déposer des projets de loi sur la question sociale.

Le parti indépendant qui, lui aussi, a inscrit dans ses statuts le service personnel et les réformes ouvrières, n'a pas tardé à agir, et c'est un de nos députés indépendants, M. le comte d'Oultremont, qui a dû proposer l'abolition du remplacement¹³⁵. Ni M. Janson, ni M. Féron¹³⁶, ni les autres n'avaient songé à la réclamer pendant leur passage à la Chambre. Il en est de même pour les réformes ouvrières, sur le paiement des salaires en espèces, sur l'assurance obligatoire, sur la répression de l'ivrognerie dont le Parlement sera saisi à la suite des rapports de la commission du travail.

Voilà (sans parades, sans grosse caisse et sans congrès) des résultats pratiques et prochains qui prouvent que le parti indépendant travaille, agit conformément à ses principes progressistes en même temps que conservateurs. Faire droit par des voies légales à certains griefs légitimes de la classe ouvrière, organiser les forces populaires en les appliquant, comme on applique l'eau, la vapeur, qui sont aussi des forces naturelles et incompressibles, telle est à l'heure présente la politique vraiment conservatrice en même temps que juste et humanitaire. Voilà ce que le parti indépendant continuera à faire, car c'est là l'idée qui a présidé à sa fondation : le parti indépendant sera démocratique ou il ne sera pas.

R.

135 Cf. article du 10 mars 1887.

136 Émile Féron (1841-1918) : juriste et homme politique libéral. Fondateur du journal *La Réforme*.

La Haute Pègre — 21 avril 1887

Molière fait dire à Scapin : « Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval ? ».

Molière était un naïf. Aujourd'hui on trouve facilement dans le pas d'un cheval mille cinq cents livres et plus encore. Il suffit pour cela d'être initié, d'être un sportman plus ou moins accompli, car la plupart fréquentent l'écurie parce que c'est un moyen de bon ton de mettre du foin dans ses bottes. Race étonnante que celle des maquignons et des gens de courses ! Race bizarre et rougeaude, toute matérielle, ayant l'insolence du mauvais goût, des vestons jaunes, des gants rouges et des cravates voyantes, des bagues d'or massives, des épingles et des boutons de manchettes énormes, à tête de cheval.

Un philosophe allemand à l'esprit chagrin, Schopenhauer, qui dînait à table d'hôte¹³⁷ avec des gens de cette sorte, disait à un ami : « Voilà un mois que je mets un louis sur la table, avec l'intention de le donner aux pauvres le jour où ils parleront d'autre chose que de chevaux ou de femmes. Eh bien ! Je l'ai encore ! »

Les chevaux et les femmes sont, en effet, les deux conquêtes de l'homme en ce siècle et tous deux se donnent suivant une cote changeante et variable.

Une intime connexité les unit ; sur le champ de course, c'est Nana qui triomphe et porte déjà, par avance, au corsage et à l'ombrelle, les couleurs du gagnant. Car Nana, elle, est initiée, elle est prévenue du résultat certain de la course et peut, fort aisément, trouver « mille cinq cents livres dans le pas du cheval ».

C'est bon pour toute cette foule grouillante, là-bas, d'être naïve à ce point, et dupe de l'apparence d'une course sérieuse dont elle regarde, avec ébahissement, passer les jockeys multicolores comme un verre de lanterne magique.

En réalité la course n'est pas sérieuse du tout ; c'est une vaine parade, car les écuries ont déjà fait leur jeu et, à moins d'accident, jouent en conséquence.

Ici les scrupules sont assez rares, et on voit les sportman¹³⁸ les plus huppés parier avec sérénité contre leur propre cheval. Tous les moyens sont bons pour gagner de l'argent et la course en réalité, n'est qu'une roulette vivante et complaisante.

Ce qui est non moins superbe, c'est le tripot des paris mutuels et des bookmakers que la République française, assez peu puritaine cependant, a supprimés sur les champs de courses. C'est ici que se font prendre tous les naïfs et les simples qui parient un peu au hasard ou font les connaisseurs en suivant les pronostics étonnants que les reporters et autres St-Potin¹³⁹ donnent dans leurs tablettes sportives et mondaines.

Du reste, la rage de gagner de l'argent sur le dos du cheval est si intense, qu'actuellement on se livre en Angleterre, à une enquête au sujet d'une tricherie scandaleuse et formidable : des parieurs français auraient trouvé moyen de se faire avertir, par des fils télégraphiques spéciaux, des résultats de la course, précédant les résultats officiels, et alors que les paris étaient encore ouverts !

137 Menu du jour.

138 Ce mot anglais est laissé au singulier par Rodenbach.

139 Commérage. Allusion possible à l'enseigne de distribution Félix Potin.

Après cela on donnera des noms pompeux à ces entreprises financières : ce seront des Sociétés d'encouragement, des Sociétés d'amélioration de la race chevaline !!

Et des subsides seront donnés, et des crédits seront alloués ! Encore si c'était pour les chevaux utiles, les chevaux de trait, ceux que l'agriculture, que la guerre pourront utiliser. Non ! On protège les chevaux inutiles, les chevaux *décadents* qui boivent du champagne avant la course, les chevaux frêles et diaphanes qui pour la joie des badauds et le trafic des sportman passent une seconde devant vous, sur un champ de course, en ayant l'air de tricoter du vent avec leurs jambes !

R.

Un cinquantenaire littéraire — 8 mai 1887



Aujourd'hui, dimanche, sera fêté en un cordial banquet le cinquantenaire de Madame Caroline Popp¹⁴⁰, qui depuis cinquante ans se trouve à la tête du *Journal de Bruges*. C'est elle qui l'a fondé et depuis cette époque lointaine l'a toujours dirigé avec tact et dignité. Ce qu'il nous plaît de saluer en elle, c'est toute une vie poétisée par l'amour de l'art et la passion des Lettres. Dans ce Bruges mélancolique, aux canaux dormants où des cygnes perdus s'éternisent comme les âmes blanches du passé, combien d'artistes de passage, après avoir senti le silence des eaux et des rues, sont allés reconforter leurs âmes dans l'hospitalière maison de la place Memling¹⁴¹, où le grand Hugo lui-même s'était un jour installé.

Avec son affectation de madrigaux énormes, il avait écrit depuis à celle dont il avait pu apprécier l'esprit et le cœur que, grâce à elle, à côté du Bruges souterrain, la cité obscure, il y avait une cité lumineuse.

Cela peut se lire dans les lettres qui ont paru (comme des titres de noblesse) en tête des volumes que Mme Popp a publiés : les *Contes et Nouvelles*, et les *Récits et Légendes* des Flandres. Il y a là des pages écrites dans un style un peu rare, mais d'invention intéressante, comme la légende de l'invention de la dentelle, qui sont de très honorable littérature. En tous cas, celle qu'on fête aujourd'hui, a toujours aimé l'art d'un culte très pur et même les artistes, ce qui est rare, dans notre petit monde de solennels et de jaloux. Elle est restée romantique dans ses goûts, ce qui s'explique quand on a reçu chez soi le Maître. Aussi, nous disait-elle un jour, parlant des livres récents : « Le romantisme c'était une révolution, le naturalisme, c'est la Commune. » A chaque instant, elle a ainsi des saillies, des traits de verve et d'ironie point méchante, des fusées de rire et de jeunesse, car la jeunesse est restée son caractère distinctif et c'est toujours vers les jeunes qu'elle s'est tournée en leur tendant la main.

Heureuse aïeule qui nous apparaît aujourd'hui comme la ville de rêve où elle a toujours vécu, car elle aussi, dans l'eau tranquille de sa vieillesse, voit se mirer avec ses vieux souvenirs noircis comme des pignons, ses rêves d'art et ses tendresses familiales, blancs comme des cygnes et comme des berceaux !

R.

140 Caroline Popp, née Caroline Boussart (1808-1891) : fonde en 1837 le libéral *Journal de Bruges* avec son mari, le cartographe et éditeur Philippe Popp. Elle en est la rédactrice en chef pendant un demi-siècle. Illustration.

141 Actuel Woensdagmarkt, 1 à Bruges.



Dimanche on a inauguré au cimetière de Saint-Josse-ten-Noode un monument avec buste élevé à la mémoire du pauvre Agneessens¹⁴², un des meilleurs peintres de notre école. La touchante cérémonie a réuni quelques hommes de lettres et quelques peintres. Camille Lemonnier¹⁴³ dans cette langue ample et musicale qui est bien faite pour retentir au bord des tombes, a caractérisé le peintre de son talent, dit la douleur de pleurer sur un si jeune mausolée, et salué le mort endormi dans son œuvre comme dans une armure. Puis ç'a été tout : il semble qu'on ait rabattu à jamais la visière du casque de cette grande figure de notre école. Les vivants se sont retirés de ce souvenir en froissant le gravier et les gazons des allées. « On fait du bruit dans l'herbe et les morts sont contents », a dit Victor Hugo. Pauvre Agneessens ! Il est mort, il est bien mort ! Et

nous l'avons senti le lendemain quand les journaux ont consacré à cette cérémonie de glorification à peine quelques lignes banales, quelconques, froides, dures, tombant sur la mémoire du grand artiste comme ces pelletées de la terre qu'on secoue par politesse sur les cercueils ! Dix lignes dans ces journaux qui, le jour même consacraient des colonnes entières aux lieux communs débités dans les réunion préparatoires du Congrès progressiste par toutes ces médiocrités dont on imprimait les discours qui ne sont en vérité que des mots bêtes brandis.

Certes, dans cette parcimonie ou ce silence, la presse n'est pas toujours aussi coupable qu'on pourrait le croire. Elle est l'expression de l'opinion, des tendances et des goûts d'un pays et, pour se garder une clientèle, elle est obligée de parler de ce que le public aime et de se taire sur ce que le public ne lit pas et ne comprends pas. Or la masse ici est absolument ignorante des choses de l'art.

Et nous songions au contraire qu'en d'autres milieux moins inclinés aux vulgarités de l'esprit et des mœurs, nous songions qu'ailleurs où les grands artistes sont reconnus à bon droit comme l'élite pensante de la nation, à Paris par exemple, une cérémonie comme celle de dimanche aurait été l'occasion d'un retour d'attention vers le mort ; pendant une semaine il aurait défrayé la chronique, on aurait analysé à nouveau son talent et magnifié son œuvre, avec même une piété à rapporter tout ce dont on se souvenait : sa vie, ses aventures, les moindres anecdotes de ses luttes, de ses triomphes, de ses amours ; son nom aurait fleuri comme un printemps, enguirlandés d'éloges.

Ici les morts sont bien morts, quand c'est une flamme d'art qui naguère fit la clarté de leurs yeux. Et d'ailleurs toute leur vie durant n'ont-ils pas subi les mêmes spectacles et les mêmes écœurements, en un pays infesté de politique basse, réfractaire à toutes les supériorités, et attiré seulement par des hommes d'une certaine médiocrité supérieure.

A coup sûr ils en diraient long sur leurs luttes contre l'impossible, tous nos grands artistes morts s'ils avaient laissé des mémoires. Tous les meilleurs, ici, ont pâti de la misère, de la méconnaissance et

142 Edouard Agneessens : (1842-1885) peintre belge, excellent portraitiste.

143 Camille Lemonnier (1844-1913) : écrivain naturaliste belge.

du manque de cette gloire qui est pour l'artiste le pain et le vin spirituel par quoi il se sent vis-à-vis de l'art comme en état de grâce.

Qui a de la gloire en Belgique ? Personne.

Toute une série de groupes, de coteries, de sectes, haineuses, malveillantes, injustes, qui se dénigrent et se refusent systématiquement tout mérite, devant la galerie ignorante et indifférente qui, elle, n'a pas besoin d'art, de littérature, de pensée, de philosophie, de science élevée, – et se contente de manger tout le jour de la politique – encore de la politique, toujours de la politique, jusqu'à s'en donner une indigestion ou à en crever !

Vraiment il ne faut point s'étonner que le pauvre Agneessens soit devenu fou. Lui c'était un révolté et son sang rebelle lui a tourné dans la tête. D'autres, les doux, les résignés, comme de Groux, se sont endormis pacifiques et tristes, avant même l'heure de la maturité. Que de noms qui subsistent comme un martyrologe, aussi noir que des remords, pour la honte d'un pays : Dubois qui crachait du sang sur son lit de mort, et auquel on venait signifier son expulsion de la part de son propriétaire qui est encore actuellement conseiller communal de la ville de Bruxelles. Hipp. Boulenger mort d'avoir eu enfin un peu d'aisance, à 40 ans, mort *d'avoir mangé*, lui qui pendant si longtemps ne se nourrissait presque pas, faute d'argent. Et parmi les écrivains c'est pire encore : le pauvre De Coster¹⁴⁴, lui, que personne ne lit, ne connaît et est répétiteur de français à l'Ecole militaire ; l'infortuné Eugène Dubois qui avait eu le malheur de publier un volume de vers et que, pour ce fait, on traitait de fou dans sa ville, à Anvers, si bien qu'il s'alla noyer une nuit d'hiver dans l'étang d'un parc public.

Quelle histoire à écrire que celle-là, cruelle et vengeresse, pleine d'imprécations contre les mœurs stupides d'un pays uniquement enclin aux choses matérielles, aux besognes positives, qui a horreur de tout ce qui exige un effort, de tout ce qui brûle d'une flamme, de tout ce qui se sent une aile, de tout ce qui pense, écrit, crée, un pays où les politiciens – et quels politiciens ! – sont les seuls personnages, les seules individualités connues, appréciées, discutées, mises en lumière, tenues à la rampe dans ce théâtre des assemblées publiques où recommence toujours la même farce peu amusante.

Ah ! L'irrespect que les politiciens ont pour nous, ils peuvent tenir pour certain que nous leur retournons en indifférence et en dédain, eux qui tiennent, comme des gardiennes en uniforme, les ponts de la bêtise publique, s'y faisant congratuler et payer, sans entendre la masse populaire qui gronde au-dessous et qui les emportera un jour.

R.

144 Charles De Coster (1827-1879) : écrivain belge francophone. Auteur de la *Légende d'Ulenspiegel*. Gérard Philippe l'a adapté au cinéma sous le titre *Les aventures de Till l'espiègle*.

Une maison d'Art flamand — 19 mai 1887



Nous avons eu l'occasion ces jours-ci d'aller visiter à Boitsfort l'admirable maison flamande de M. Charles Albert qui va bientôt être mise en vente publique. Voilà plus de quinze années que l'ingénieux artiste a poursuivi son rêve de réaliser une sorte de résurrection de notre art flamand, tant au point de vue architectural qu'au point de vue mobilier. Son rêve est achevé ; il s'est fait pierre, il est devenu vivant sous la forme du pittoresque castel qui nous est apparu l'autre jour, dans la lumière frileuse et sobre de ce matin de mai, s'érigeant de la verdure avec son vaste corps de logis, sa tourelle, sa breteque¹⁴⁵ aux vitraux armoriés, toutes ses annexes raccordées au quadrilatère primitif des habitations anciennes. Derrière des boulingrins, un jardin dessiné avec une minutie froide qui est dans le style, et ci et là des ifs et des sapins à étages, ou taillés en pyramides qui ont un air de faire des tours de branches, comme des arbres savants.

Dès le vestibule l'impression vous prend sous ses hauts lambris et ses voiles en ogive qui sont de l'époque intermédiaire entre le gothique et la

renaissance pure. Puis on se trouve immédiatement dans la salle à manger qui est un chef-d'œuvre de reconstitution renaissance flamande. Le plafond, en solives apparentes ; tout autour court un lambris de chêne sculpté, et par-dessus, des toiles peintes représentant des sujets de la guerre de Troie. L'impression d'ensemble est complète : une lumière discrète se distribue à travers les verrières et fait valoir la délicatesse de toutes les nuances qui se combinent ici. Rien de tapageur ni de criard, et jusque dans les détails, tout se présente avec une sécurité de goût qui ne faillit guère. Que de pièces rares, que de bibelots exquis cachés pour ainsi dire dans des coins, sur des bahuts ou le long des archelles, qui supportent un tas d'objets précieux : calices, vidrecomes¹⁴⁶, coffret de fer gravé, reliquaires, triptyque d'ivoire, croix et crucifix à émaux, d'ébène et de nacre.

Ce qui est superbe dans tous les appartements de cette maison flamande, ce sont les hautes cheminées avec leurs colonnes torses, leur entablement en chêne sculpté, la hotte recouverte d'une tapisserie brodée d'or, et dans l'âtre, leur plaque en fer fondu, leurs chenets aux profils grimaçants de gargouilles et tout le luxe jaune et ciselé des landiers, des fourches, des pinces de racloir dont le cuivre étincelle.

Les cheminées dans la salle d'apparat surtout, dite salle de Rubens, ont vraiment un luxe et une majesté d'autel.

¹⁴⁵ Bretèche.

¹⁴⁶ Grand verre qui fait le tour de la table.

Ce qui est un charme moins solennel mais plus pénétrant, c'est la chambre à coucher à l'étage, avec son lit sévère en bois de chêne, le petit oratoire attenant, le bureau de travail qui s'aligne devant les larges fenêtres. Ici s'étale le bon goût de l'artiste dans le mariage heureux des bois, des métaux et des étoffes. La chambre s'harmonise en tons de mousse éteints sur lesquels planent des bruns et des carmins assoupis. Une chambre couleur forêt d'automne où flotte un adieu de soleil.

C'est mélancolique et presque un peu religieux, dans les parties de la chambre qui avoisinent le prie-dieu, entr'aperçu dans l'oratoire formant alcôve.

Dans tout cela, on sent un goût d'artiste impeccable qui a dû cent fois essayer les agencements, tenter les couleurs, risquer les nuances pour arriver enfin à ce savant et musical accord d'un ameublement aussi harmonieusement orchestré.

Après cette somptueuse chambre à coucher où l'on croirait voir à l'entrée, le souvenir de Rubens dans son pourpoint de velours – ce qui forme un piquant contraste, ce qui est bien exquis dans sa gothique et naïve simplicité, c'est la cuisine petite et ombreuse, avec son grand fourneau de briques surmonté de sa chape juponnée d'étoffe claire. Au centre une table avec une nappe quadrillée de rouge et blanc. Deux chaises archaïques, portant, chacune gravé, le nom des servantes, Jefke, Mieke. Puis le luxe des bouilloires, des grils, des gaufriers et la blancheur mate des étains qui plaquent ça et là leur lumière concentrée, n'avive même pas le tiède demi-jour par la petite fenêtre. Ici tout est simple, intime, propre, cordial et gai à l'œil, d'une vie silencieuse et primitive qui fait songer aux intérieurs des Béguinages flamands, à ces chambres recluses et mystiques dont Xavier Mellery¹⁴⁷ exprime si bien l'atmosphère où neigent de lentes poussières !

Et l'on sort de là impressionné, doucement ému et replongé dans la vie d'autrefois, parmi cette grande époque à la fois intime et fastueuse de l'Art flamand.

Et on se demande si tout ce rêve d'un passé qui est le nôtre pourra être détruit par le hasard des enchères publiques, et s'il n'est pas désirable que l'Etat reprenne à son profit cette maison d'art national.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre portera pour l'avenir le nom de Charles Albert, et s'il doit éprouver quelque mélancolie à se séparer de sa maison si chère, du moins peut-il se dire qu'il a réalisé son rêve. Sa maison flamande – vendue – lui restera encore dans la continuité du temps, comme le livre publié ou le tableau expatrié.

L'essentiel en art c'est de matérialiser l'idée qu'on avait de soi et le créateur de la Maison flamande aura eu cette joie – selon l'expression d'Hugo – de marcher, lui aussi, vivant dans son rêve.

R.

147 Xavier Mellery (1845-1921) : peintre belge. Fernand Khnopff fut son élève.

Le Péril social — 22 mai 1887

Nous voici encore une fois revenus aux émotions et aux douleurs de l'an dernier. La même angoisse patriotique nous reprend à la gorge. Une partie de nos frères, et les plus malheureux, sont debout, répudiant la mère-patrie, chantant les airs nationaux de l'étranger, arborant un drapeau qui n'est pas le nôtre, un drapeau rouge, couleur du sang versé !

Et demain peut-être, aujourd'hui sans doute, à l'heure où nous écrivons, de nouveaux massacres seront consommés. Tout le pays noir est occupé militairement, et à chaque heure se passent des scènes émouvantes comme celle-ci qu'un journal du matin nous rapporte :

« A La Louvière une bande de grévistes est en marche. La troupe barre le chemin, l'arme au pied. La bande avance encore. Il y a plus de 2,000 grévistes ; ils sont 30 soldats ! Le drapeau rouge n'est plus qu'à une centaine de mètres.

– Chargez les armes ! commande l'officier.

Quelle situation ! Le lieutenant se promène devant ses hommes, des deux mains il tord son sabre.

Pâle, sa figure énergique reflète le combat qui se livre en lui.

– Mauvais quart d'heure, lieutenant, lui dis-je.

– O ! oui !

Les grévistes se sont arrêtés. Ils ont vu l'attitude calme des soldats et la ferme résolution de l'officier.

On voit que c'est la mort dans l'âme qu'ils vont exécuter les ordres reçus.

Les ouvriers se consultent, puis soudain un grand cri s'élève, unanime : Vive l'armée !

Et la bande rebrousse son chemin.

Eh bien ! je dis que ces situations sont douloureuses et que tous les bons citoyens, tous ceux qui ont gardé une conscience vibrante et compatissante se sentent une soudaine blessure à l'âme en lisant de pareilles choses. D'autant plus comme disait Vallès, qu'on ne guérit pas une situation en donnant au peuple des pilules de fer par le tube des fusils.

Certes nous convenons, nous savons que les remèdes sont difficiles, que la crise industrielle est intense, qu'après les prodigieuses années de prospérité qui ont suivi la guerre de 1870 est intervenue une période de stagnation, de concurrence redoutable, nous savons que beaucoup de nos charbonnages travaillent à perte et que les salaires devraient plutôt être diminués qu'augmentés. Mais qu'est-ce que tout cela fait aux ouvriers qui n'entendent rien à l'économie politique ; ils veulent vivre, veulent manger et réclamer comme un droit social le droit au travail et au pain.

En vain imagine-t-on de dire pour se rassurer que ce sont les meneurs et autres Defuissautistes qui occasionnent seuls tout le mal et suscitent par leurs seules prédications anarchistes ces soulèvements et ces grèves. C'est presque enfantin, un pareil raisonnement. Il n'y a de meneurs que là où se trouve une masse prête à se laisser mener.

Il ne peut s'agir de bergers quand il n'y a pas préalablement un troupeau. Les meneurs ne font pas naître la crise et la révolte ; ils en sortent naturellement.



Donc, sachons reconnaître que la cause est profonde d'un tel trouble social, surtout quand après les tragiques répressions de l'an dernier, les fusillades, les routes jonchées de cadavres, les prisons encombrées par toute une jeunesse qu'on retire de leurs familles et de la vie, quand après cela nous voyons ces mêmes ouvriers debout, révoltés, marchant sans regret vers le péril des tribunaux – également impitoyables – et clamant dans le vent de la terreur publique leur désir de mourir plutôt que de continuer à vivre en de pareils dénuements.

C'est un de ces malheureux qui se trouvait un jour d'émeute au haut d'une barricade, saignant, le fusil cassé, les vêtements en loques.

Les balles pleuvaient. Il allait infailliblement tomber. On voulut l'entraîner.

– Viens ! On va te tuer.

– Non ! Je reste.

– Mais quel homme es-tu donc ?

– Je m'appelle : Las de vivre !

Quand on se trouve devant des hommes pareils, dont les uns, j'en conviens, sont des déclassés, des misérables, des agitateurs de profession, mais dont beaucoup sont de pauvres ouvriers exténués et poussés à bout, on aurait bien tort de se montrer éternellement rassurés.

Il importe de le dire bien fort : notre pays va vers une révolution. C'est la marche logique des agitations de l'histoire : quelques crises partielles avant la grande catastrophe finale. La date seule

est encore indécise ; dans dix ans ou demain, mais le dénouement est inéluctable. Qu'on ne se repose pas, pour se rassurer, sur des baïonnettes et des canons. Qui prouve d'abord que l'armée – qui sort du peuple, du peuple seul – ne fera pas défection, surtout recrutée comme elle l'est ? Et restât-elle fidèle, nous savons, par notre propre expérience, combien les révolutions réussissent, sans force, avec les moyens les plus faibles, contre toute la puissance organisée. En Belgique même, à la révolution de 1830, quelques poignées de volontaires ont raison de l'armée orangiste, et la révolution triomphe en dépit d'un gouvernement légal qui a tout à sa disposition : l'armée, l'administration, la police, le trésor.

Nous croyons bon de rappeler ces souvenirs, et de sonner cet avertissement pour qu'en certaines régions officielles où l'on vit sans regarder assez la Rue, sans voir la Vie, sans entendre assez battre le vrai Cœur de la nation, on comprenne enfin et qu'on voie clair et qu'on agisse !

Plus d'un an a passé sur les leçons de mars 86. Rien n'a été fait encore pour l'administration ouvrière. D'aucuns répondent qu'il n'y a rien à y faire. Mais à supposer que ce fût vrai, on aurait pu prendre au moins certaines mesures qui seraient apparues comme une marque de bonne volonté, un signe d'intérêt, quelque chose comme le sirop inoffensif que le médecin donne à son malade et qui, par un effet de l'imagination surexcitée, adoucit en réalité son mal et lui redonne confiance.

Au contraire, on n'a rien fait. Pas une parole généreuse, chaleureuse, n'a retenti dans cette enceinte, morne et si lointaine, du Parlement. Eh bien ! nous disons que les vrais patriotes, au dehors, souffrent et s'indignent et, quant à nous, nous demandons à nos amis du Centre de prendre en main au plus tôt et résolument les questions sociales à la Chambre. En présence de la situation actuelle, qu'ils demandent la priorité pour les projets ouvriers élaborés par la commission du travail. Ce sera une satisfaction immédiate donnée aux mécontentements qu'une si longue indifférence a exaspérés. Que nos députés agissent, et se souviennent qu'ils représentent à la Chambre le parti indépendant de Bruxelles, c'est-à-dire un parti qui s'est affirmé avant tout dans son programme comme un parti démocratique.

C'est l'heure, parmi eux, pour un homme de cœur et de patriotisme, de se lever et de sauver l'Avenir !

R.

La nouvelle installation du Musée de peinture — le 5 juin 1887

Les tableaux anciens ont été transportés des salles du vieux Musée au Palais des beaux-Arts de la rue de la Régence.

Ainsi, dans ces bâtiments isolés, ils se trouveront à l'abri du feu, ce qui est déjà beaucoup par ce temps d'incendies.

Au point de vue artistique, il y a certains avantages et aussi beaucoup d'inconvénients à la nouvelle installation.

Certes, le Musée actuel apparaîtra aux étrangers avec un aspect plus monumental, plus fastueux, notamment dans les galeries qui s'allongent autour des colonnades. Mais si l'aspect général ici est décoratif, chaque tableau en particulier aura perdu dans cette lumière trop crue, trop vive, trop largement épandue. C'est comme une exposition en plein air ; et certains intimistes parmi les maîtres en souffrent visiblement. Les paysages aussi ne gagnent pas à ce jour exagéré où sont paralysés les combats de lumière du tableau : ainsi des Ruysdael et aussi du nouvel Hobbema que nous ne trouvons pas une œuvre extraordinaire. A propos d'achat nouveau, pourquoi n'acquiert-on pas quelque tableau de l'École française, si mal représentée parmi nos collections ? Il conviendrait par exemple – ne fût-ce que pour l'éducation de nos jeunes peintres – de posséder au moins un Watteau, ce maître si caractéristique de la grâce française et des adorables afféteries du XVIII^e siècle.



Ici la présence d'un Watteau serait d'autant plus intéressante qu'on pourrait le rapprocher de son ascendant glorieux, le grand Rubens qui décidément triomphe avec une maîtrise de génie souveraine. C'est un des résultats heureux de la nouvelle installation : mieux que dans les anciennes salles un peu étriquées, on peut ici juger Rubens, notamment dans le salon carré où s'alignent son *Adoration des Mages*, son *Saint-Liévin*, et surtout sa *Montée au Calvaire* (illustration) qu'on voit à présent à la distance voulue et qui s'apothéose en une assomption colossale d'hommes et de chevaux, au centre de laquelle de saintes femmes, divinement belles, approchent de la face du Christ des linges clairs comme de magiques miroirs. Jamais comme aujourd'hui on n'avait pu juger ainsi ce chef-d'œuvre inouï !

Du reste ce salon carré tout entier fait honneur au goût de ceux qui en ont accompli l'ordonnance : il y a là les Jordaens qui s'allument et flambent davantage encore dans cette lumière plus vive, avec tout le paroxysme de leurs couleurs où semblent avoir coulé du vin, du sang, de l'or fondu et des pierreries broyées. Le *Possédé* et l'*Automne* ont gagné encore, ainsi que la non moins incomparable esquisse pour le

couronnement de je ne sais plus quel archiduc. Enfin le beau tableau de De Vos et un superbe portrait de Van Dyck. Sauf un abominable Ph. de Champaigne qu'il faudra faire disparaître au plus tôt, ce salon carré, nous le répétons, est superbe et nous ne sachions pas que le fameux salon carré du Louvre lui soit supérieur.

Une chose que nous regrettons dans l'installation du nouveau Musée, ce sont les salles des maîtres gothiques. Sous la lumière blanche et brutale qui vient du haut, s'exaspèrent les couleurs, qui, déjà un peu crues, prennent alors des tons criards, hurlants. Toute l'optique favorable a disparu : les personnages se découpent à l'emporte-pièce sur les fonds. Combien valait mieux la pénombre des anciennes salles qui patinait, comme avec du soleil défunt, les toiles de nos grands Primitifs et répandait on ne sait quoi de religieux autour des scènes bibliques qu'ils expriment

Quoi qu'il en soit, le nouveau Musée dans son ensemble se recommande par des qualités générales et décoratives ; celles-ci s'accuseront encore quand on aura complété l'installation par le placement des sculptures dans la salle inférieure dont les parois doivent être décorées de peintures par Xavier Mellery. On peut attendre là une œuvre admirable qui dira le long des murs en des allégories noir et or le rêve de l'Art éternel exprimé par l'âme symbolique d'un de nos plus grands artistes.

R.

Le respect des croyances — 19 juin 1887

Un de ceux que nous avons appelé les « épiscopaux » et dont nous ne cessons pas de dénoncer la politique dangereuse, l'*Ami de l'Ordre*, nous injurait récemment en nous reprochant « d'aboyer » à M. Woeste et il ajoutait que bientôt nous ne manquerions pas « d'aboyer » à la soutane. Que notre aimable confrère se détrompe, car nous n'hésitons pas par exemple à protester aujourd'hui, comme il le ferait lui-même, contre la scandaleuse attitude de la presse libérale chaque fois qu'il s'agit de choses religieuses.

Nous venons d'en juger encore par les comptes-rendus des processions de la Fête-Dieu qu'on a traitée de cavalcades et de grotesques mascarades, dans toutes les feuilles, depuis le *Peuple*¹⁴⁸, jusqu'à la *Réforme*, la *Nation* et les autres. Voilà donc le respect des croyances des soi-disant libéraux !

Il est vrai que c'est le fait de quelques reporters qui jouent volontiers aux « esprits forts ». Aussi il n'y a pas lieu de juger par eux le véritable sentiment public. Au contraire, ici à Bruxelles, dans toutes les rues, sur la Grand-Place notamment, où s'élevait le reposoir, s'est pressée une foule muette et recueillie. Ce qui a frappé aussi pas mal de gens, c'est l'excellente attitude des troupes qui ont fait le service d'honneur avec une tenue et une dignité dont nous avons lieu de nous réjouir, car elles prouvent tout au moins un esprit de bienveillance, sinon de foi, que les journalistes libéraux n'auraient pas mal fait d'imiter.

R.



Enterrement en pays wallon. Félicien Rops.

148 Quotidien socialiste.



Il vient de paraître un volume de M. Crépet¹⁴⁹. Œuvres posthumes et correspondances inédites de Baudelaire. Nous avons déjà protesté contre ces publications indiscretes à propos de Flaubert : c'est un indigne *reportage posthume* que ce pillage de tiroirs, cet épinglage des petits papiers pour publier des ouvrages sans grand intérêt d'ordinaire sur les grands hommes disparus qui en sont le plus souvent diminués.

Nous avons réclamé du respect autour de leurs mémoires comme on met des grillages autour des

statues et des tombeaux. Ces observations s'appliquent au nouveau livre publié sur Baudelaire. Il y a cependant de ci de là une page belle, comme ce fragment de journal intime, où le poète prédit la ruine universelle par l'avilissement des cœurs :

« Alors, le fils fuira la famille, non pas à dix-huit ans, mais à douze, émancipé par sa précocité gloutonne ; il la fuira, non pas pour chercher des aventures héroïques, non pas pour délivrer une beauté prisonnière dans une tour, non pas pour immortaliser un galetas par de sublimes pensées, mais pour fonder un commerce, pour s'enrichir, et pour faire concurrence à son infâme papa, fondateur et actionnaire d'un journal qui répandra les lumières et qui ferait considérer le *Siècle* d'alors comme un suppôt de la superstition. – Alors, les errantes, les déclassées, celles qui ont eu quelques amants et qu'on appelle parfois des Anges, en raison et en remerciement de l'étourderie qui brille, lumière de hasard, dans leur existence logique comme le mal, – alors celles-là, dis-je, ne seront plus qu'impitoyable sagesse, sagesse qui condamnera tout, fors l'argent, tout, même les erreurs des sens ! Alors, ce qui ressemblera à la vertu, que dis-je, tout ce qui ne sera pas l'ardeur vers Plutus sera réputé un immense ridicule. La justice, si, à cette époque fortunée, il peut encore exister une justice, fera interdire les citoyens qui ne sauront pas faire fortune. Ton épouse, ô Bourgeois ! ta chaste moitié, dont la légitimité fait pour toi la poésie, introduisant désormais dans la légalité une infamie irréprochable, gardienne vigilante et amoureuse de ton coffre-fort, ne sera plus que l'idéal parfait de la femme entretenue. Ta fille, avec une nubilité enfantine, rêvera, dans son berceau, qu'elle se vend un million, et toi-même, ô Bourgeois, – moins poète encore que tu n'es aujourd'hui, – tu n'y trouveras rien à redire ; tu ne regretteras rien. Car il y a des choses, dans l'homme, qui se fortifient et prospèrent à mesure que d'autres se délicateisent et s'amoindrissent ; et, grâce au progrès de ces temps, il ne te restera de tes entrailles que des viscères ! – Ces temps sont peut-être bien proches ; qui sait même s'ils ne sont pas venus, et si l'épaississement de notre nature n'est pas le seul obstacle qui nous empêche d'apprécier le milieu dans lequel nous respirons ?

Quant à moi, qui sens quelquefois en moi le ridicule d'un prophète, je sais que je n'y trouverai jamais la charité d'un médecin. Perdu dans ce vilain monde, coudoyé par les foules, je suis comme

149 Charles Baudelaire : *Œuvres posthumes et correspondances inédites* précédées d'une étude biographique par Eugène Crépet. Maison Quantin, Paris, 1887.

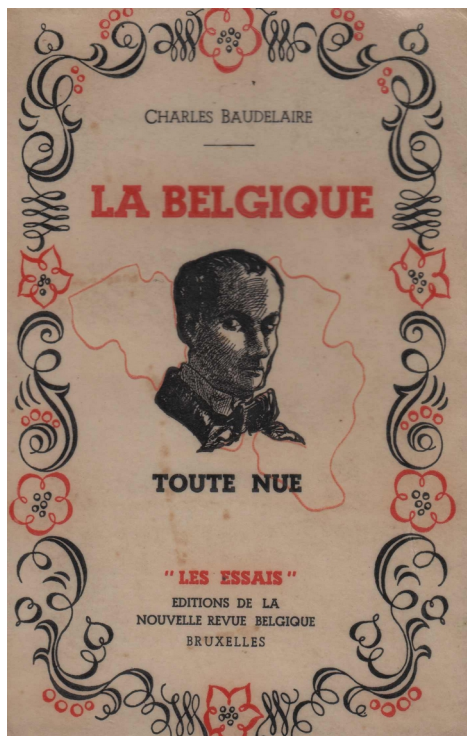
un homme lassé dont l'œil ne voit en arrière, dans les années profondes, que désabusement et amertume, et, devant lui, qu'un orage où rien de neuf n'est contenu, ni enseignement ni douleur. Le soir où cet homme a volé à la destinée quelques heures de plaisir, bercé dans sa digestion, oublieux – autant que possible – du passé, content du présent et résigné à l'avenir, enivré de son sang-froid et de son dandysme, fier de n'être pas aussi bas que ceux qui passent, il se dit, en contemplant la fumée de son cigare : « Que m'importe où vont ces consciences ? »

Je crois que j'ai dérivé dans ce que les gens du métier appellent un hors-d'œuvre. Cependant, je laisserai ces pages, – parce que je veux dater ma colère. »¹⁵⁰

Charles Baudelaire [sic]

150 Charles Baudelaire, *Fusées* 22.

Reportage posthume : Charles Baudelaire — 14 juillet 1887



Le livre de M. Eugène Crépet qui vient de paraître sur Charles Baudelaire appartient à ce reportage posthume auquel on s'est livré depuis quelque temps avec un manque de tact choquant vis-à-vis des grands morts de l'art de la littérature. Ce pillage des tiroirs, cet épinglage des petits papiers, cette publicité sans limite donnée à des correspondances intimes, ces judas pratiqués dans l'alcôve ont quelque chose de douloureux et d'impie. Hier c'était Flaubert dont on profanait ainsi le souvenir ; aujourd'hui c'est Baudelaire.

Vraiment, il serait temps de protester un peu haut et d'exiger du respect autour de telles mémoires, – comme on veut des grillages autour des statues et des tombeaux.

Qu'importent toutes ces indiscretions et ces détails sur les grands artistes disparus ? Qu'importe leur vie ? Leur vie, c'est le vase qui a contenu l'élixir d'or ou la pourpre liqueur de leur génie. Encore une fois, qu'est-ce que le vase, – qu'il fût en métal précieux piqué de vertus comme de bijoux rares, ou

qu'il fût en grossière argile, conservant la couleur et l'odeur de la coupable terre originelle –, pourvu que le breuvage divin ait été conservé et désaltère la soif spirituelle de l'Avenir !

A quoi peut-il servir de nous introduire, dans le théâtre désormais fermé où leur vie s'est *jouée* pour nous conduire à travers des décors pâlis, des lampes éteintes et des oripeaux vidés de gestes.

C'est donc avec une juste défiance que nous avons accueilli le volume nouveau paru sur Baudelaire et contenant outre sa correspondance inédite, quelques manuscrits posthumes, entre autres une étude sur notre pays intitulée la *Belgique vraie* et un fragment inédit : *Mon cœur mis à nu*.

Certes, ici encore, il y a bien des révélations affligeantes qu'il aurait mieux valu taire. Un sincère ami du poète n'aurait pas jugé à propos de raconter ses misérables amours avec Jeanne Duval, ses luttes contre l'égoïsme de sa famille, ses cruels embarras d'argent qui le faisaient ouvrir les bras, tout étendus, devant la vaste mer et s'écrier : « Je serais heureux si je n'avais pas de dettes ! »

Mais à part cela, certains détails de l'ouvrage sont curieux et aideront à déchiffrer un peu plus complètement cette énigmatique figure de grand poète qui n'aura cependant jamais dit tout son secret.

Il avait pour cela un trop minutieux et trop constant souci d'étonner. Déjà, dès sa jeunesse, il voulait « être tantôt pape, mais pape militaire ; tantôt *comédien*. »

Ce goût pour la comédie, pour les choses artificielles s'exprima jusqu'au bout de sa vie dans la froideur compassée de sa politesse, dans son dandysme de toilette, recherchant des formes d'habit inusitées et des cravates imprévues, comme aussi dans sa joie énorme à mystifier ses semblables qu'il tenait dans un parfait mépris.

C'était là une des conséquences de sa nature malade, très perverse, volontiers féroce, et justement ce mépris des autres hommes, le mépris de leur bêtise plus encore que de leurs vices, lui inspirait ce désir de penser autrement qu'eux, d'aimer autrement qu'eux, de sentir autrement qu'eux. Tout son idéal, c'était le contraire de l'idéal des autres.

... Enfer ou ciel, qu'importe !

Au fond de l'inconnu, pour trouver du nouveau !

Aussi n'a-t-il pas songé à exprimer dans sa poésie les lieux communs de l'humanité : l'amour, la famille, la patrie, la religion qui avait servi de thèmes aux lyriques inspirations de Lamartine et d'Hugo.

Baudelaire s'attache à noter les sensations exceptionnelles, les nuances insoupçonnées, les sourdines des couleurs fanées et la mort des parfums orgueilleux ; il révèle, comme dit admirablement J.-K. Huysmans, la psychologie morbide de l'esprit qui arrive à l'octobre de ses sensations, raconte les symptômes des âmes requises par la douleur, privilégiées par le spleen ; montre la carie grandissante des impressions, alors que les enthousiasmes, les croyances de la jeunesse sont taris. Certes, il est en avance sur son temps ; il est malade, le premier, de cette glorieuse maladie de nerfs qui affectera tous les sensitifs après lui : « J'ai cultivé mon *hystérie* », écrivait-il quelque part ; c'est-à-dire qu'il a une volonté d'exaspérer son mal et de s'y complaire ; ainsi le chrétien se contemple dans sa faute comme en un miroir brisé, et s'y pleure !

C'est là un effet du mysticisme de son âme toute grondante des foudres catholiques, qui garde vis-à-vis d'elle-même l'effroi d'une église où s'agiterait un possédé. Cruauté d'inquisiteur, tristesse d'un pâle évêque exorcisant, tel il se penche lui-même sur la faute de sa vie. C'est ainsi que la gloire lui paraît bientôt vaine : ce qu'il importerait, c'est d'être un héros ou un saint pour soi-même !

Quant aux femmes, elles lui apparaissent comme les formes séduisantes du Diable.

Ailleurs, à propos de la volupté, il dit cette chose curieuse : c'est que tout son délice provient de la conscience de *faire le mal*.

A coup sûr, ce n'est pas là une religion orthodoxe, mais sa sensation est toujours conforme à la théorie catholique du péché et de la perversité humaine. Il s'en confesse lui-même quand il dit qu'il a mis dans *Les Fleurs du Mal* tout son cœur, toute sa pensée, toute sa religion *travestie*, – c'est-à-dire une religion autre, agrandie, plus morne, plus sévère et plus impitoyable, à la façon des croyances espagnoles où les autels sont des bûchers.

En somme, c'est une religion *restaurée* – et c'est ainsi qu'elle sera nouvelle, – de la même façon que pour la forme, il renouvellera sa langue en restaurant les mots dans leur signification originelle, latine. Et c'est là le vrai moyen, Rivarol l'a dit, pour arriver à des choses neuves en littérature. Il faut déplacer les expressions.

Baudelaire a déplacé aussi les sensations dans ses curieuses déformations, transpositions de sens, correspondances de l'art :

Son haleine fait la musique

Comme sa voix fait le parfum !

Et ailleurs il dit encore :

*Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme le hautbois, vert comme les prairies.
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent !*

Certes il y avait là-dedans du procédé, quelque chose d'arbitraire, de volontaire, mais Baudelaire n'est-il pas avant tout un génie de volonté, discutant chaque vers avec lui-même, écrivant d'abord ses poèmes en prose, alignant plusieurs images pour la même idée et finissant par n'en choisir qu'une seule après un lent triage, tout cela combiné avec minutie et avec calme. Il commet des adjectifs avec préméditation. Chaque poésie, calculée, a la rigidité précise d'un théorème.

Du reste, il y a quelque chose de *mathématique* dans l'esprit et dans l'œuvre de Baudelaire. On en trouve ci et là plus d'un exemple. Ainsi il dit quelque part à propos d'un vieillard :

*... Son échine
Faisait avec sa jambe un parfait angle droit.*

Ailleurs, dans les *Petites Vieilles*, il décrit encore :

*Il me semble toujours que cet être fragile
S'en va tout doucement vers un nouveau berceau.
A moins que, méditant sur la géométrie,
Je ne cherche, etc.*

Certes, nous sommes loin de l'océan furieux qui gronde dans l'inspiration d'Hugo, et de Lamartine, ce lac mélancolique dans un isolement de verdure.

Chez Baudelaire il n'y a ni scorie, ni trop plein : le poète fait l'effet d'un calculateur, disposant ses strophes en savant ingénieur, ès-rimes, comme des barrages réguliers où il miroite une inspiration toujours égale.

Toutes ces choses se précisent et se comprennent mieux encore après avoir lu le nouveau livre de souvenirs qu'on vient de publier.

Quant au chapitre relatif à la Belgique, il est douloureux pour nous ; notre pays y est jugé sévèrement : « Horrible monde ; peuple inepte et lourd, trop bête pour se battre pour des idées ; ici, plus une âme qui *parle* ; il faut être grossier pour être compris ; on ne pense qu'en commun, en bandes. »

Malheureusement, bien de ces critiques sont cruellement vraies et nous le savons plus que personne, nous qui travaillons comme en exil aussi, dans ce pays, sans jamais sentir le cri de notre labeur nous revenir en échos multipliés.

Cependant, il convient de dire que Baudelaire nous a presque jugés en *ennemi* : il était malade, aigri, et n'avait trouvé ici que déboires : personne, à peu d'exception près, ne s'était même douté qu'il y eût dans Bruxelles, à ce moment, un des plus nobles et des plus puissants esprits du siècle.

Mais qu'importent ces misères ! Baudelaire est entré fatalement, comme cela devait, dans l'immortalité définitive.

C'est de lui qu'est sortie toute la génération littéraire actuelle ; c'est lui qu'elle a étudié, pratiqué avec ferveur, c'est lui qu'elle décalque et qu'elle imite ; c'est pour l'avoir lu qu'elle a gardé pour toujours l'envie de pleurer ; et il semble qu'il ait lui-même été pour elle ce qu'il dépeint la Lune dans un de ses poèmes en prose¹⁵¹ : une atmosphère phosphorique, un poison lumineux ; et que lui aussi, lumière vivante, ait pensé et lui ait dit, à cette génération qui devait le suivre :

« Tu subiras éternellement l'influence de mon baiser. Tu seras belle à ma manière. Tu aimeras ce que j'aime et ce qui m'aime : l'eau, les nuages, le silence et la nuit ; la mer immense et verte ; l'eau informe et multiforme ; le lieu où tu ne seras pas ! »

Dorénavant, il ne sera plus seulement admiré ; il sera aimé aussi, car dans ce nouveau livre on nous le montre avec une si réelle détresse d'âme, avec des arrière-lueurs de bonté si imprévues, qu'il apparaît désormais nimbé d'une mélancolie plus attachante, montrant sa poitrine ouverte, comme dans les images du Sacré-Cœur, avec son âme traversée par toutes les douleurs et les amours navrantes et les déboires de sa vie, comme par des couteaux cruels qui ne dérangent même pas sa couronne d'impérissables épines.

R.

151 Coquille probable : il manque un ou plusieurs mots avant « Lune ».

Articles dans d'autres revues belges

Le plagiat — L'Art moderne, 26 juillet 1885

Petit pays, petites gens, petites passions, petite presse.

On dirait vraiment que les journaux belges vivent d'autre chose que de découpures. Une épidémie les atteint depuis quelque temps; ils crient au plagiat à tout propos. Tantôt l'un d'eux accuse l'autre de lui voler ses faits divers et crie à tue-tête comme si on lui arrachait les dents, alors que les faits divers forment un râtelier qui s'applique à la bouche de chaque journal. Une autre fois il s'agit de M. Slingeneyer qui, dans ses nombreuses notes d'art, retrouve et s'approprie quelques observations qui n'ont que le tort d'être banales, en négligeant, par cela même, d'en indiquer la source, et voilà qu'on réclame au nom de l'illustre (!) M. Pfau.

Hier c'est au nom des héritiers de Vitruve, un vieil auteur latin, qu'on croit devoir protester et chercher chicane bruyante à propos d'un rapport sur la propriété artistique et littéraire.

Il sera amusant, pensons-nous, d'étudier un *peu* au microscope les microbes qui ont déterminé le dernier cas de l'épidémie.

Voici le fait : un homme jeune, intelligent, estimé, passe tout un hiver à faire un travail législatif considérable sur le droit des auteurs. Il s'entretient de la question avec les gens compétents, lit et annote les innombrables manuscrits, livres, rapports de congrès, projets de loi, conventions internationales, brochures et brochures qu'on a écrits sur le droit des auteurs.

Il n'a pas à faire œuvre d'*imagination*, mais de *législation*, et pour cela il importe surtout de collationner, de trier, d'épingler les faits, les antécédents, les exemples, les anecdotes historiques qui sont rapportés un peu partout et qui, comme faits, appartiennent à tous et sont du reste transcrits dans une langue neutre.

Après cela il se livre à une discussion juridique très serrée pour établir le fondement et la nature du droit des auteurs.

La discussion des différents systèmes en présence constitue précisément son œuvre originale, à lui ; il n'a le droit de rien inventer, mais de choisir, ce qu'il fait en réfutant d'abord puis en adoptant la théorie des *Droits intellectuels*.

Cette base fixée, il en déduit les rationnelles conséquences dans les différents articles du projet de loi, et son rapport paraît en un compact volume de 100 pages in-folio.

Que va-t-il arriver ? Ce travail consciencieux et très juridique, ce travail de plusieurs mois va valoir à son auteur de la notoriété, lui assurer une place parmi les hommes de mérite de son pays.

Pas du tout : un jeune avocat qui a fait sur le même sujet un *devoir de rentrée*, a rêvé sans doute l'honneur d'être cité au cours d'un rapport législatif.

S'il faut en croire la *Chronique* d'hier, c'est lui qui a envoyé une circulaire, qui est allé se plaindre de ce que le rapporteur de la Chambre ait transcrit dans les mêmes termes que lui – des termes quelconques, des termes de dictionnaire, – deux exemples, deux faits, deux anecdotes historiques sur les jeux des Muses à Alexandrie, lesquels ont été racontés en latin par Vitruve d'abord, et traduits plus ou moins fidèlement par des centaines d'auteurs qui ont écrit sur la propriété intellectuelle.

Cela fait une dizaine de lignes semblables.

On répand la nouvelle, on la travestit ; on a des amis complaisants ; la hideuse politique s'en mêle ; la petite presse est là, toujours ouverte, comme une maison de passe où tout le monde peut aller faire son ordure, anonymement.

Et le lendemain tous les journaux à la fois vont criant au vol, au scandale, au plagiat ; celui qui a travaillé longtemps, qui a fait une œuvre de mérite, risque de devenir ridicule, odieux, infâme.

On en rira dans le pays entier : les commis voyageurs s'esclafferont dans les trains, comparant les textes, trouvant qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau, sans comprendre – les imbéciles ! – que cela doit être puisque les gouttes d'eau proviennent de la même source de l'histoire et que chacun a le droit d'y puiser.

Cela n'est pas possible, direz-vous. Il doit y avoir autre chose : oui, j'oubliais un détail qui, cette fois, nous conduit au grotesque : On fait un grief à l'auteur du rapport d'avoir répété que les anciens avaient pour les œuvres de l'esprit « *un respect dont les temps modernes n'offrent pas d'exemples.* »

Et on osera écrire que l'auteur de cette banalité a acquis sur elle une propriété. Mais c'est un cliché qui a servi à tous les discours dans les académies, les sénats, les meetings, et même les cimetières, car on y fait aux morts cette injure de parler devant eux, et même de parler politique. *Dont les temps modernes n'offrent pas d'exemples.*

Mais il faudra à ce compte indiquer les sources pour les billets de caramels. On ne pourra plus dire : « Il fait beau aujourd'hui » ou bien : « La prudence est la mère de la sûreté » sans ajouter : *comme dit M. de Tocqueville*, à l'instar de la petite sous-préfète du *Monde où l'on s'ennuie*.

Dont les temps modernes n'offrent pas d'exemples !

Défense à tout écrivain d'employer désormais cette expression. Elle appartient à Me X. C'est lui qui l'a créée, après un long labeur. Il a pris du limon, il a soufflé dessus, et voyez maintenant comme cette phrase vit. Me. X a fait cela, il a créé ! Me X est Dieu !

A propos de plagiaires qui ne citent pas les sources, Lesage les compare à des voleurs qui auraient emporté une vaisselle et en auraient effacé les armoiries. Je voudrais bien savoir ce qui constitue les armoiries, le chiffre personnel, dans cette phrase superbement quelconque : « Dont les temps modernes offrent peu d'exemples ». Non seulement il n'y a pas d'armoiries, mais ce n'est pas même de la vaisselle. C'est la fontaine Wallace, avec des gobelets d'étain où tout le monde a bu.

Dans ces conditions il n'y a plus moyen de rien écrire, — à moins de faire comme ce curieux décadent signalé par Banville qui, par crainte qu'on ne l'accusât de plagiat ou de banalité, substituait aux locutions usitées les synonymes les plus inouïs.

Ainsi son livre commençait ainsi : « Un malheureux vieillard. » Il y substitua ces mots :

« Un calamiteux macrobite ! »

Toute cette mauvaise foi se complique d'ignorance, car ceux qui savent auraient bien garde de procédés aussi bouffons quand on a vu exercer le droit d'appropriation non seulement par les compilateurs, ceux qui font œuvre de science, d'histoire ou de législation, toutes matières où l'emprunt est nécessaire et légitime, — mais encore par ceux qui font de la littérature proprement dite et des ouvrages d'imagination, comme les dramaturges, les romanciers et les poètes.

Qui traitera de plagiaires Molière pour avoir emprunté son *Avare* à Plaute, La Fontaine pour avoir transcrit, traduit pour ainsi dire, en les donnant pour siennes, certaines fables d'Esopé ; Corneille pour s'être plus qu'inspiré dans le *Cid* des romanceros espagnols, Shakespeare enfin qui prend tout son *Othello* à une nouvelle italienne de Cinthio, Shakespeare qui emprunte un tas de vers à des

poètes anglais qui lui sont antérieurs, à telles enseignes qu'on publie aujourd'hui en Angleterre des éditions où tous ces vers intercalés par lui sont mis en italique avec l'indication des sources.

Et tous ceux-là sont des génies qui ont prouvé ailleurs la somptuosité de leur esprit, la richesse de leur inspiration et qui osent néanmoins emprunter ci et là un peu de cuivre et d'étain pour le mêler, comme un alliage nécessaire, à l'or pur de leur style.

Imaginez donc que Victor Hugo ait eu le malheur d'être un poète belge et qu'il ait publié ici la *Légende des Siècles*.

Le lendemain, un des stupides petits journaux qui font le trottoir chez nous publierait un article à grand tapage intitulé comme suit :

Un poète plagiaire.

« Voici les poètes qui s'en mêlent. C'est maintenant la Bible qu'ils vont démarquer, la Bible, un livre sacré ! Quelle profanation ! Voici, en effet, comment l'auteur d'un livre récent copie dans un poème qu'il donne pour sien l'Évangile de Saint-Jean. Nous nous réservons de multiplier les exemples, s'il y a lieu.

VICTOR HUGO.

Or, Jésus aimait Marthe et Marie et Lazare.
Et le Seigneur...
Dit aux Juifs accourus pour le voir en grand nombre
Où donc l'avez-vous mis ?
Ils répondirent : Vois
Et Jésus pleura
Sur quoi la foule
Se prit à s'écrier : Voyez comme il l'aimait.

Première rencontre du Christ avec le Tombeau.

LA BIBLE.

Or, Jésus aimait Marthe et sa sœur et Lazare.
Et Jésus dit :

Où l'avez-vous mis ?
Ils lui répondaient : Seigneur, viens et vois
Et Jésus pleura.
Sur quoi les Juifs
Dirent : Voyez comme il l'aimait.
St Jean, chap. XI. 5, 34, 35, 36

Il est certain qu'après une pareille révélation, un poète belge serait ridicule pour le restant de ses jours et considéré comme copiant ses vers par toute la grande masse du public.

Cela peut-il durer, et tous ceux qui écrivent, ceux à qui par conséquent pareille mésaventure peut arriver demain, n'ont-ils pas le devoir de s'unir pour faire une guerre à outrance à cette méchante petite presse ? Qu'on la poursuive en justice, qu'on l'assigne en dommages-intérêts, elle qui par la seule accusation de plagiat, diffame, compromet et ridiculise à la face du pays, des hommes de conscience et de valeur.

Et quant aux chiens à la chaîne qui aboient là-dedans, qu'à la première occasion on les bâtonne sans merci et publiquement !

Georges Rodenbach

L'Indépendance belge — 19 novembre 1894

Revue littéraire :

Les Emmurés, par M. Lucien Descaves¹⁵². Tresse et Stock, éditeurs. – *Ombres*, par M. Francis Poictevin¹⁵³. Ermens, éditeur. – *L'Eternelle Poupée*, par M. Jules Bois¹⁵⁴. Ollendorf, éditeur.

La nouvelle œuvre de M. Descaves, *les Emmurés*, devait s'appeler *les Aveugles*, car c'est d'eux uniquement qu'il s'agit dans ce beau livre. Si l'auteur a fait ce changement, c'est par scrupule et délicatesse littéraire, à cause du titre employé par M. Maurice Maeterlinck¹⁵⁵. Cependant, il travaillait déjà à son roman quand les drames de celui-ci parurent. Il fréquentait, étudiait les aveugles et leur Institution de Paris ; et même – détail curieux – il leur lut un jour les deux drames qui les mettent en scène : *l'Intruse*, *les Aveugles*. Ils se récrièrent, paraît-il ; jurèrent que jamais ils ne pensent, ne sentent ainsi. Mais qu'importe la vérité : il s'agissait de beauté.

En effet : la cécité – noir souterrain, soir illimité qui fait les yeux déserts et les mains tâtonnantes – est un puissant ressort d'esthétique et d'émotion, depuis l'angoisse du Breughel qui est au Louvre¹⁵⁶ jusqu'aux larmes populaires des *Deux Orphelines*.

M. Descaves, à son tour, a « défriché ces ténèbres », comme il dit pittoresquement dans la dédicace de son livre, qu'il qualifie lui-même « une œuvre de réconfort et d'émancipation sociale ».

Sans doute que M. Descaves ne s'inféode pas à la théorie de l'art social, que quelques-uns poussèrent jusqu'au dédain de toute œuvre littéraire n'ayant d'autre but qu'elle-même. Nous nous rappelons, par exemple, Léon Cladel, un des inventeurs de cette théorie de l'art social, se vantant, à propos de *Kerkadec, garde-barrière*, d'avoir fait baisser de trois sous pour les ouvriers, grâce à son livre, le prix de parcours sur les lignes de ceinture. C'était la seule façon dont il jugeait lui-même son roman. M. Descaves est très artiste, très écrivain ; il se préoccupe, certes, de style, d'observation, d'invention, d'abord – et ensuite de réformes. Mais tout en pratiquant l'art pour l'art, il ne lui déplait pas que l'art réalise par surcroît un but humanitaire. Déjà dans *Sous-Offs*, son roman sur la vie militaire qui fit tapage, s'avérait cette tendance à faire œuvre de protestation, de justice.

C'est le même mérite surérogatoire qu'on retrouve dans les *Emmurés*, qui sont un témoignage de solidarité et d'affection émue pour les aveugles, en même temps qu'un magnifique roman.

C'est même parce qu'il s'est mis à affectionner les infirmes qu'il étudiait, que son observation est devenue aiguë, perspicace, presque divinatoire. Il n'y a que l'amour qui fasse comprendre.

Ainsi s'explique ce merveilleux dédoublement de l'écrivain et de ses personnages, qui apparaît d'abord le miracle de ce livre. Comment un clairvoyant, un homme de lettres, a-t-il pu ainsi objectiver, s'identifier avec des aveugles-nés, transcrire sans cesse leurs propres impressions, s'oublier soi-même, trouver la clé de leurs sens anormaux, dire ce qu'ils éprouvent en amour, en deuil, en douleur, en joie, les faire parler, agir, s'aimer, vivre enfin, comme ils vivent, et sans une

152 Lucien Descaves (1861-1949) : écrivain naturaliste et libertaire. *Sous-Offs* est un ouvrage antimilitariste.

153 Francis Poictevin (1854-1904) : poète français.

154 Jules Bois (1868-1943) : poète, romancier, dramaturge, essayiste et journaliste français. Critique d'art, auteur d'ouvrages sur l'ésotérisme et théoricien d'un certain féminisme, très différent du féminisme au sens actuel.

Ami personnel de Rodenbach.

155 Maurice Maeterlinck (1862-1949) : écrivain francophone belge, prix Nobel de littérature en 1911. Gantois comme lui, Rodenbach, son aîné, lui a servi de parrain en littérature. *L'Intruse* et *Les Aveugles* ont paru en 1890.

156 *La Parole des aveugles*.

faute sans doute, absolument comme si lui-même avait été un aveugle durant tout le temps qu'il a écrit son livre. Voilà ce qui déconcerte, voilà ce qui impose tout de suite un sévère respect pour cette probe œuvre, mûrie de 1890 à 1894, à rebours de nos féconds romanciers qui improvisent chaque année une lourde machination ou une aventurette quelconque.

Dans *les Emmurés*, l'anecdote est judicieusement choisie, mais d'une importance qu'on sent secondaire : Savinien, l'aveugle-né, a été élevé et éduqué à l'Institution nationale des aveugles de Paris ; il retourne à Saint-Brieuc dans sa famille, dont la vanité souffre de son infirmité. Sa sœur Clotilde est mariée avec un commerçant, qui veut accaparer la vieille mère et son pécule. Pour faciliter le jeu, on éloigne Savinien, on le renvoie à Paris où les débouchés sont plus nombreux surtout pour sa spécialité ; car on ne l'a bien dressé, comme la plupart des aveugles de l'Institution, qu'à la musique : il est accordeur de pianos, touche des orgues. Oui ! mais comment s'employer ? Alors commencent les courses navrantes dans Paris, au bras du petit mercenaire habituel, le guide de l'aveugle.

Les guides ! Il y a là-dessus des observations, des détails bien amusants, bien émouvants dans *les Emmurés*. Arsène, le provincial fourbe, gourmand, qui fraude l'aveugle, tronque ses lectures, fait des coupures dans Chateaubriand, est entre autres une silhouette enlevée, d'un dessin preste et cruel.

Puis Savinien finit par hériter quand même une quarantaine de mille francs. Il épouse Annette, une jeune fille diplômée, vivant avec sa mère, et qui s'aigrit de n'avoir jamais pu trouver une place sérieuse d'institutrice.

Triste ménage ! Préliminaires et débuts sans joie ; existence avec tant de ténèbres entre eux ; puis, fuite d'Annette ; retour, pardon de Savinien qui veut s'élever au-dessus des préjugés, de ce qui est peut-être « l'aveuglement » des hommes.

Mais que d'observations accumulées, de types en relief, de nuances dont une surtout est vraiment shakespearienne dans une scène d'intimité où la femme regarde son mari aveugle qui ne se sait pas épié.

Puis cette mort du vieux Gilquin, un des beaux caractères du livre, un aveugle qui est un organiste de génie et dit des choses très belles et de haute critique sur la musique. Un jour, il tombe durant l'office, effondré à son buffet d'orgue, en s'exclamant : « Des étoiles ! »

[une ligne illisible] de Goethe, comme la plainte du fils dans *Les Revenants* d'Ibsen, qui agonise, parmi les pluies du Nord, en demandant : « Donnez-moi le soleil » ?

Mais rien ici n'est dû à l'ingéniosité de l'écrivain : tous les mots, toutes les remarques sortent du sujet même, patiemment cultivé, labouré, comme une terre qui ne pouvait manquer d'être fertile

Ainsi, quand l'aveugle Bruzet et Félicie, la fille de l'organiste Gilquin, sont en manège de fiançailles, M. Descaves trouve cette fine notation : « Leurs voix avaient telles inflexions rapides équivalant à des clins d'yeux. »

Les voix ! C'est le truchement par excellence des aveugles. Est-ce qu'ils ne reconnaissent pas les âges rien qu'aux voix ? Ils échangent leurs voix comme des regards. Ils voient, dans les voix les uns des autres, des paysages, l'infini, que nous voyons dans les yeux.

Des absents et des morts, nous ne retenons, nous, que les yeux, qui nous regardent encore. Eux, les aveugles, se souviennent des voix.

C'est ainsi que Savinien, dans ses rappels d'enfance, se remémore aussi les servantes, une surtout qui chantait toujours. C'est pour cela qu'il ne l'a pas oubliée. C'était la Marie-Joseph-aux-

Chansons. Elle a passé dans la maison triste, comme un ruisseau sur des cailloux. Et il en subsiste cette curieuse impression notée ici par le romancier : « C'est par elle, par cette voix, que se fit jour jusqu'à l'enfant l'idée embryonnaire d'un sexe différent du sien. »

Plus tard, quand Savinien s'éprend d'Annette, le premier émoi lui vient de sa voix : une voix *apéritive*, dit joliment l'auteur, et aussi de l'odeur où il la transpose, le parfum de lilas qui va l'accompagner jusqu'à même dans la trahison et la faute.

Les servantes également, c'est par l'odorat (cette mémoire des aveugles), non moins que par l'ouïe, qu'il les évoquait chronologiquement : outre leurs voix, les couches superposées de bouquets, les pommades senties, les savons obstinés à la peau.

Ainsi chez tous les personnages, en toutes les occurrences où la vie et leurs passions les jettent, cette notation des correspondances, des subtilités de sens d'autant plus hyperesthésiés qu'un deux est aboli. Les autres s'aiguisent, s'affinent. Tout se transpose. Et l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, héritent, s'enrichissent d'une part proportionnelle au décès de la vue.

Et ainsi, d'un bout à l'autre des *Emmurés*, en mille déductions, équivoques, nuances, avatars symphoniques reparait le sens du vers fameux de Baudelaire – vrai surtout pour les aveugles – et qui en pourrait être le leitmotiv :

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Mais c'est encore en parlant des yeux de ses aveugles que M. Descaves a fait les meilleures trouvailles et s'affirme le parfait écrivain qu'il est : coloré, robuste, subtil, fécond en images neuves et expert à les continuer.

Pour dire ce cimetière d'yeux que sont les visages d'aveugles, il a eu d'incessantes inflexions de style : « Au-dessous d'eux, s'étendait le jardin de la cécité, un parterre d'yeux fanés, un enclos de cryptogames¹⁵⁷ insolites, un verger de fruits blets, becquetés et rabougris. »

Tout le livre est écrit avec cette richesse, ce soin scrupuleux, qui en pare la fable émouvante. Livre plein de conscience et de talent, qui sera utile aux aveugles, comme M. Descaves l'a voulu, qui sera précieux aux artistes. A la fois, une bonne œuvre et une belle œuvre.

* * *

M. Francis Poictevin, par contre, ne s'inquiète que de lui-même. Nul altruisme dans son nouveau livre : *Ombres*, au titre bref comme les autres qui l'ont précédé : *Presque*, *Tout bas*, des titres voilés, songés, en sourdine, et chuchoteurs comme d'une confession. Est-ce autre chose qu'une confession intime, ces monographies étranges et subtiles de M. Poictevin où il ne nous raconte que la façon dont il a péché avec les choses ?

Les êtres existent si peu pour lui ! A peine entrevoit-on quelques silhouettes de passantes, notées pour un pli de tristesse du visage, un précoce automne de l'étoffe qui les pare. Celles avec lesquelles il communique vraiment, ce sont quelques femmes de Botticelli qu'il a aimées dans les musées d'Italie, quelques saintes comme Catherine de Gênes ou sainte Thérèse dont il relit les proses mystiques et enflammées ainsi que d'absentes chères et que des siècles ont séparées de lui. Mais c'est encore aux choses qu'il revient de préférence : tel iris gris mourant parmi la chambre dont il dit dans *Ombres* que « le parfum, là, fait mieux d'être absent » ; tel vol d'oiseaux augural ; telle attitude d'arbres ; et surtout ce Rhin auquel il trouve « une personnalité infinie », fleuve royal, chemin qui marche comme une armée, à un vert d'aquarium, de prairie, d'émeraude délayée, avec

157 Organisme végétal qui se caractérise par des organes reproducteurs cachés ou peu apparents. Source : Wikipédia.

des reflets qui tantôt l'approfondissent autant que le ciel avec des volutes et des remous félins qui tantôt le font écumer autant que la mer. M. Poictevin s'est repris maintes fois, et dans *Ombres* encore, à en fixer la splendeur insaisissable. On dirait d'un peintre acharné à un portrait où sa main hésite parce qu'elle aime. C'est le cas de Rembrandt pour le portrait de sa mère, qu'il recommença sans cesse. M. Poictevin aussi, pour le Rhin, dont il est hanté, semble-t-il. Il a subi à son tour le pouvoir ensorceleur et magique de ses ondines : et la Fée verte de Loreley l'atteint sur tous les chemins du monde... Car M. Poictevin voyage continuellement. Les diverses parties de ce dernier livre sont datées de Lucerne, de Menton, de Laufen, en même temps que de Paris. Il est un peu de ces voyageurs dont parle Baudelaire « qui partent pour partir ». Il paraît que, un jour, rentrant de villégiature, chez lui, attristé d'un certain accueil silencieux et comme hostile, de sa demeure, il regagna le soir même une gare quelconque, au hasard, et attendit là, assis sur sa malle, en une longue veille nocturne, le premier rapide du matin qui l'emporterait n'importe où, *ailleurs*.

C'est pour cela que ses livres, écrits à travers tous les musées, les jardins, les eaux, les paysages, les villes de l'Europe, ne sont jamais ce qu'on appelle des impressions de voyage. La nature extérieure, comme les êtres, l'impressionne peu. C'est lui-même qu'il rencontre partout, c'est son Moi qui s'obstine, un Moi que d'autres pays éventent à peine de neuf, aèrent et n'ornent qu'un peu. La distinction pédante des philosophies allemandes entre le Moi et le Non-Moi s'applique surtout à son cas. Le Non-Moi n'existe pour lui que comme les objets existent, c'est-à-dire en tant que reflets.

Ainsi, *Ombres*, de même que ses autres volumes, apparaît surtout un journal d'âme, une sorte d'examen de conscience. M. Poictevin est un mystique ; il a lu tous les mystiques ; il connaît leur casuistique enamourée, leur art de subtiliser le dogme, d'enguirlander l'idée de Dieu de paraphrases retorses, comme de fleurs un thyrses.

Le titre du nouveau volume n'est même que l'expression symbolique de cette mysticité : *Ombres* ! c'est lui-même, c'est nous, tous les êtres, toutes les formes, les astres eux-mêmes, qui ne font que des ombres sur l'océan frêle de la vie. « Dieu seul est », conclut le livre.

Mais ce mysticisme a besoin de deux ailes inégales : l'aile blanche de la Foi semble importer moins que l'aile bleue de l'Art pour emporter une âme trop subtile, et qu'une nuance, une faute esthétique arrête dans son vol. Qu'on en juge par cette notation : « Combien la voix, l'attitude de l'officiant aux messes basses peuvent gêner ou au contraire reposer, aider ! A mon sens, un prêtre âgé, d'un maintien alenti et oublieux de soi, exalte la prière du fidèle. »

Mais ce mystique est encore et surtout un mystique littéraire ; et son cas, en ceci, est absolument curieux, unique. C'est un cas de transposition. Il vit dans l'art comme les moines dans le cloître. Ecrire, pour lui, c'est prier. Il a des doigts fervents sur les mots comme sur les objets d'un culte, les grains du rosaire. Un éloge qu'on lui décerne, lui donne la joie d'une indulgence plénière. Et non point par vanité susceptible d'auteur. C'est parce que, alors, il se sent un peu plus en état de grâce artistique. Au contraire, une faute qu'on lui signalerait le désespère. Nous l'avons vu parfois affolé, quand un nouveau livre de lui paraissait, pour une épithète que ses amis discutaient, un terme qu'ils condamnaient – comme si on lui eût montré du doigt un péché horrible faisant tâche sur son âme. Il est bourrelé de doutes quant à lui-même. Et quoique nul n'ait aimé plus que lui la littérature, quoique nul n'ait apporté plus de conscience à parfaire des livres subtils et profonds, il souffre de mille glorieux scrupules, comme en ont seuls les saints.

M. Poictevin est une sorte de saint de la littérature,

* * *

Rares sont les écrivains qui ont une âme personnelle et dont l'œuvre, par conséquent, s'empreint d'unité ; surtout parmi les jeunes d'aujourd'hui qui oscillent, évoluent à tous les courants. Or, rien ne sert d'être selon la mode. Il faut avoir *sa* mode.



M. Jules Bois, qui appartient à la récente génération, s'oriente dans une voie unique avec un talent exquis et fort. C'est un des seuls dont l'œuvre s'unifie, se continue, s'engendre elle-même. La même vision relie des poèmes comme *les Noces de Sathan*, sa si curieuse enquête. *Les Petites Religions de Paris*, et ce roman étrange, neuf, qui vient de paraître : *l'Éternelle Poupée*. M. Bois y affirme son goût et son sens du

Mystère. Il a pris de l'Occulte et de l'Ésotérisme juste assez pour en caparaçonner brillamment ses conceptions imaginatives. Nulle pédanterie de sciences hermétiques, d'arcanes agrandis en salles obscures où luisent les vieux poignards du mélodrame. Rien que des ténèbres lucides sertissant la richesse d'un style qui a sur soi des pierreries et du maquillage.

Cela donne au roman un agrandissement de poème. L'aventure se hausse jusqu'à la Légende. Et la petite Reine Chantil, femme-poupée aux yeux noisette, qui donne à Marcel la joie bourgeoise de l'adultère, côtoie sans discordance l'autre amante du jeune homme, cette superbe Aglaonis, femme-idole, qui fut reine de Babylone, qui fut Sémiramis et toutes les reines de l'Assyrie, et lui apporte la grande damnation d'un amour qui ne se comble pas.

Ainsi la vie coexiste dans ce livre avec la légende ; le réel alterne avec le symbole. Et on songe, en lisant, à cette remarque d'Edgar Poe sur le courant souterrain qui caractérise les belles œuvres ; ici aussi, tandis qu'une action se passe de plain-pied, pourrait-on dire, avec les âmes ordinaires, une seconde action se déroule, en dessous, pour les âmes voyantes, celles qui communient avec le Mystère.

C'est ainsi qu'il faut lire *l'Éternelle Poupée* : des songeries héroïques entremêlent les documents, comme si *Madame Bovary* s'était combiné avec *la Tentation de Saint-Antoine*. Et c'est en cela que l'œuvre est d'allure très neuve, très caractéristique des tendances actuelles. Est-ce que, en art, les symbolistes ne retournent pas aux primitifs ? Et certains primitifs, comme Bouts ou Mantegna, n'ont-ils pas précisément accordé le fantastique avec le réel, comme d'une humanité équivoque et déformée par la fièvre ?

L'Éternelle Poupée donne une impression pareille. Ce qui prouve que les retours d'âge de l'art s'avèrent avec les mêmes signes que les pubertés frissonnantes. Il faut en revenir aux primitifs pour bien comprendre les œuvres de décadence d'aujourd'hui. Et c'est vraiment un livre de la décadence que cette *Eternelle Poupée*, inquiétante, trouble, dont les richesses elles-mêmes – de style, d'images, d'imagination – sont des richesses de fruits bien mûrs, de venaison faisandée, de couchant trop prolongé et dont le rouge suppure...

Table des matières

Le Progrès.....	5
Georges Rodenbach, secrétaire de rédaction au Progrès (1886-1887).....	6
Georges Rodenbach au Progrès.....	9
La semaine à Bruxelles — 25 avril 1886.....	11
La semaine à Bruxelles — 2 mai 1886.....	15
La semaine à Bruxelles — 9 mai 1886.....	20
Chevalomanie — 16 mai 1886.....	24
La semaine à Bruxelles — 23 mai 1886.....	27
La semaine à Bruxelles — 30 mai 1886.....	29
La semaine à Bruxelles — 13 juin 1886.....	33
Chronique bruxelloise — 20 juin 1886.....	36
Un dernier mot — 11 juillet 1886.....	40
Chronique bruxelloise — 18 juillet 1886.....	42
Chronique bruxelloise : La vie en plein air — 25 juillet 1886.....	45
Chronique bruxelloise : Distribution des prix — 1 ^{er} août 1886.....	48
La manifestation ouvrière — 22 août 1886.....	50
Etudes littéraires : L'Amour suprême, par le comte de Villiers de l'Isle-Adam — 3 octobre 1886.....	55
Chronique bruxelloise : Le Barreau — 17 octobre 1886.....	57
Indépendant de tout — 30 janvier 1887.....	61
L'annexion — 6 février 1887.....	63
Tête de vingtistes — 10 février 1887.....	65
Le tirage au sort — 10 mars 1887.....	68
Le népotisme — 20 mars 1887.....	70
La Grâce, OUI ! L'Amnistie, NON ! — 24 mars 1887.....	71
Le congrès progressiste — 27 mars 1887.....	73
La Haute Pègre — 21 avril 1887.....	75
Un cinquantenaire littéraire — 8 mai 1887.....	77
Art belge, Politique belge ! — 12 mai 1887.....	78
Une maison d'Art flamand — 19 mai 1887.....	80
Le Péril social — 22 mai 1887.....	82
La nouvelle installation du Musée de peinture — le 5 juin 1887.....	85
Le respect des croyances — 19 juin 1887.....	87
Glanages — 26 juin 1887.....	88
Reportage posthume : Charles Baudelaire — 14 juillet 1887.....	90
Articles dans d'autres revues belges.....	95
Le plagiat — L'Art moderne, 26 juillet 1885.....	97
L'Indépendance belge — 19 novembre 1894.....	100
L'auteur de l'édition.....	110

L'auteur de l'édition

Joël Goffin, né à Bruxelles en 1963 de mère française, est chroniqueur et poète (sous le pseudonyme de Sébastien Lise). Il a publié trois guides littéraires à succès sur Bruxelles, Bruges et le Brabant (Éditions de l'Octogone, 1997, 1999 et 2000). Ainsi qu'une étude intitulée Le secret de Bruges-la-Morte (2011).

Passionné par le mouvement symboliste et son imaginaire, il a collaboré à l'exposition Fernand Khnopff qui s'est tenue à l'Hôtel de Ville de Saint-Gilles à Bruxelles (1996). En 2005, il fut le Commissaire de l'exposition Georges Rodenbach ou la légende de Bruges programmée par le Musée départemental Stéphane Mallarmé (France, Seine-et-Marne). On lui doit également le contenu du site consacré à la vie et à l'œuvre de Georges Rodenbach et la mise en valeur de lieux de mémoire artistiques à Bruxelles, Tournai et Bruges.

L'auteur est membre du Comité scientifique du Provinciaal Museum Émile Verhaeren/Musée provincial Émile Verhaeren (Flandre, Sint-Amands).

Cet ouvrage fait partie de la série

Georges Rodenbach au Progrès, un polémiste à Bruxelles (1886-1887)

Georges Rodenbach au Journal de Bruxelles (1888-1895)

Georges Rodenbach, correspondant parisien du Journal de Genève (1895)

Georges Rodenbach, journaliste au Patriote (1895-1898)

**Georges Rodenbach, chroniqueur parisien de la Belle Époque :
Le Gaulois (1889-1891) et Le Figaro (1889-1898)**